
LL.
13.

Lla.n. 3015

n° 3



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

DES

THÉATRES,

CONTENANT les Chefs-d'Œuvre dramatiques de nos meilleurs Auteurs tragiques, comiques, lyriques et bouffons.

MONTFLEURY. — CEROU. — AUTREAU.

Digitized by Google

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google



Ce Portr. n'avoit pas été gravé.

Digitized by Google

CHEFS-D'ŒUVRE

DE

MONTFLEURY,

CEROU

ET

D'AUTREAU,

Edition ornée de la Vie et des Portraits des Auteurs dont on a pu se procurer la ressemblance; du Catalogue de leurs Pièces, avec une Analyse de celles qu'on n'a point cru devoir admettre dans les Chefs-d'œuvre; des Jugemens que les savans en ont portés, et des Anecdotes les plus piquantes auxquelles chaque Pièce, l'Auteur et les Acteurs ont pu donner lieu.

TOME PREMIER.

LL 13
/3
(1)

A PARIS,

Chez BILLOIS, Libraire, quai des Augustins, N°. 31.

1810.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE DE MONTFLEURY.

ANTOINE-JACOB, qui se fit surnommer Montfleury, parce que son pere, Zacharie-Jacob, avoit pris ce même surnom, pour n'être pas reconnu en jouant la Comédie, naquit, à Paris, en 1640. Zacharie-Jacob étoit un bon Gentilhomme, de la Province d'Anjou, qui étoit né vers la fin du seizieme siecle, ou au commencement du dix-septieme. Ses parens lui avoient fait faire ses études et ses exercices militaires, et l'avoient placé parmi les Pages du Duc de Guise. Il alloit très-souvent au Spectacle, et il y prit un tel goût, qu'il voulut se faire Comédien. Dans ce dessein, qu'il sut dissimuler à tout le monde, il quitta le Duc de Guise, sans prendre congé, et il s'en alla en Province, où, sous le nom de Montfleury, qu'il se donna, il entra dans une Troupe ambulante. Il joua dans le tragique et

Digitized by Google

dans le comique, et il réussit tellement dans les deux genres, que ses succès de la Province furent connus à Paris, et que la Troupe Royale de l'Hôtel de Bourgogne desira de se l'associer, et l'engagea à venir se réunir à elle. Il se rendit à cette invitation flatteuse, et fut reçu, du Public de la Capitale, avec les mêmes applaudissemens auxquels le Public de la Province l'avoit accoutumé. Ce fut lui qui joua d'original le rôle du Cid et celui du jeune Horace; et il eut ainsi l'honneur de contribuer, par ses talens, au succès des deux premieres Tragédies dont notre Théatre ait eu à se glorifier. En 1638, il épousa Jeanne de La Chalpe, veuve de Pierre Rousseau, Ecuyer, Seigneur du Clos, et Comédien du Roi. Le Cardinal de Richelieu aimoit tant Montfleury, qu'il lui en donna une preuve signalée, à l'occasion de son mariage, voulant qu'il fût célébré, et que la noce en fût faite dans la maison que ce Prélat, Premier Ministre, avoit à Ruel, près Marly-le-Roi. Montfleury étoit tellement attaché à son état, qu'il fit joindre ce surnom à son nom de famille dans l'acte de célébration et dans son contrat de mariage, et que,

Digitized by Google

dans l'un et dans l'autre, il ne voulut point qu'on lui donnât d'autre titre que celui de Comédien du Roi. Il composa une Tragédie intitulée, *La Mort d'Asdrubal*, qu'il fit représenter et imprimer, à Paris, et 1647. Il la dédia au Duc d'Epernon, et, depuis, elle a été réimprimée à la tête de l'édition des Œuvres de son fils.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Tragedie les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Cette Piece pouvoit être également intitulée, *La ruine de Carthage*. Asdrubal, Chef ou Prince de cette République, n'a rien épargné pour la défendre; mais tous ses efforts ont cédé à la fortune des Romains. Déja la ville a été réduite en cendres, et le reste des habitans contrains à se jetter dans un Fort, leur dernier asyle. (Ils obtiennent une courte trève.) Asdrubal qui sait que Scipion a ordre d'anéantir la nation Carthaginoise, prend le foible parti d'aller trouver ce Général, pour l'engager à épargner sa femme (Sophronie) et ses deux filles (Sophonisbe et Hianisbe). De son côté, il s'engage à lui livrer le Fort, qu'il tient assiégé. Cette proposition est

acceptée ; mais Sophronie vient, aux yeux mêmes de Scipion, reprocher à son mari sa foiblesse et sa perfidie. Elle veut périr avec ses concitoyens, et obtient la liberté de retourner au Fort, qu'elle a quitté. Ses deux filles viennent faire de nouvelles tentatives auprès de leur pere, et ne réussissent pas mieux. Elles refusent l'asyle qui leur est offert chez les Romains ; elles veulent s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Sophronie reparoît une seconde fois ; mais c'est dans l'étrange dessein de poignarder son époux. Elle en est empêchée par Amilcar (Amiral de Carthage), qui, la croyant coupable de trahison, vient pour l'immoler elle-même. Il est arrêté et bientôt remis en liberté, à la priere d'Asdrubal. La trève expire. Tous les Carthaginois rentrent dans leur Fort, excepté Asdrubal, qui y conduit les Romains par un souterrain, non gardé. Alors, Sophronie s'enferme dans une tour, où elle peut être vue du dehors. Elle poignarde ses deux filles, les jette dans un bûcher ardent, et s'y fait jetter elle-même (par Amilcar), après s'être poignardée. (Amilcar est blessé ensuite, dans une attaque du Fort ; puis

Digitized by Google

il se jette aussi dans le bûcher de Sophronie et des deux Princesses, ses filles.) Asdrubal, désespéré de tout ce qu'il voit, se donne la mort, à son tour, et vient expirer sur la scene, en maudissant les Romains. Tel est le fonds de cette Tragédie, dont les caracteres, le style et la conduite sont également défectueux. L'Auteur n'a fait, d'ailleurs, que mettre en vers *Le Sac de Carthage*, Tragédie, en prose, de Puget de la Serre (jouée en *1642*), dont il a suivi le plan et conservé tous les défauts. »

Montfleury mourut en Décembre *1667*, pendant qu'on donnoit les premieres représentations d'*Andromaque*, dans laquelle il jouoit le rôle d'Oreste. Quelques personnes publierent que les efforts qu'il fit en jouant ce rôle, dans le moment des fureurs, lui casserent un vaisseau, et lui causerent la mort. D'autres personnes crurent que son ventre, qui étoit devenu d'une grosseur énorme, s'ouvrit par ces mêmes efforts, malgré le cercle de fer dont il s'étoit vu forcé de se ceindre habituellement pour le soutenir, et que ce fut cet accident qui le fit mourir. Ces deux prétendues causes de sa mort sont aussi

Digitized by Google

fausses l'une que l'autre. François-Antoine Joly, Éditeur des Œuvres de Montfleury, pere et fils, en 1739, rapporte, dans l'Avertissement historique sur la Vie et les Ouvrages de ces deux Auteurs, qu'il a placée à la tête de son édition, la meilleure qu'on ait d'eux, des fragmens de deux lettres que lui écrivit, les 17 et 23 Février de cette même année, Mademoiselle Desmares, arriere-petite-fille de Zacharie-Jacob, et qui démentent formellement ces deux prétendus faits. Mademoiselle Desmares dit avoir entendu raconter à Madame d'Ennebaut, son ayeule, et fille de Zacharie-Jacob, qu'*un soir, après avoir joué Oreste, il étoit rentré chez lui avec de la fievre, qui l'avoit conduit, en peu de jours, au tombeau.*

Il laissa quatre enfans, dont un fils et trois filles, qui furent mariées, la premiere à un M. de Boisfrand, Gentilhomme du Périgord, où elle alla vivre avec lui; la seconde, à un nommé d'Ennebaut, qui avoit un emploi en Bretagne, où elle alla aussi d'abord, mais elle revint à Paris, où elle fut ensuite avantageusement connue parmi les Actrices de l'Hôtel de Bourgogne, et la troisieme, à un Gentilhomme

Digitized by Google

de la Rochelle, nommé Du Landa, qui prit, avec elle, le parti de jouer la Comédie, sous le nom de Dupin. Le fils, Antoine-Jacob, reçut une très-bonne éducation. Après avoir fait ses humanités et son droit, il se fit recevoir Avocat, en 1660; mais il ne suivit point le Barreau, et son goût pour la Littérature, et, particuliérement, pour la Poésie Dramatique, le porta à consacrer dès-lors entiérement ses travaux à la Scene Françoise. Il composa dix-neuf Pieces, dont quelques-unes sont restées au Théatre; « mais on ne peut dissimuler qu'il n'y ait un juste reproche à lui faire sur la licence qu'il s'est trop souvent permise, soit dans le choix des sujets, soit dans les expressions, dit Joly, dans son Avertissement historique, dont nous empruntons la plupart des faits que nous rapportons ici sur le pere et le fils Montfleury. La Comédie, plus chaste aujourd'hui, n'admetteroit plus de pareils Ouvrages, et ceux-ci ne se sont soutenus que par l'habitude où l'on étoit de les voir avec indulgence. On remarque, en général, dans les Pieces de Montfleury fils de l'esprit, des vers heureusement tournés, des images vives, et ren-

Digitized by Google

dues avec précision et une grande connoissance du monde et du Théatre. Il avoit beaucoup de Littérature. Il savoit et parloit si parfaitement l'Espagnol, que la Reine, (Marie-Thérese d'Autriche, fille de Philippe IV, Roi d'Espagne et épouse de Louis XIV) de laquelle il avoit l'honneur d'être connu, disoit que ceux mêmes du pays ne le parloient pas si bien que lui. Aussi a-t-il pris dans leurs Auteurs quelques-uns des sujets qu'il a traités. (Il avoit fait un voyage en Espagne. Nous ne savons en quel tems, à quelle occasion, ni combien il y resta; mais nous ne pouvons douter qu'il y ait été, puisqu'il nous l'apprend lui-même, dans l'Avis au Lecteur, qu'il a placé au-devant de sa Piece intitulée, *L'Ambigu-Comique*, en 1673.) »

« Après s'être long-tems distingué dans une carriere où l'on peut, tout au plus, acquérir de la gloire, Montfleury prit le parti de la Finance. En 1678, Colbert, qui l'aimoit, le chargea d'une commission très-délicate, et l'envoya en Provence pour y faire le recouvrement des sommes que le Parlement de cette Province devoit au Roi. Montfleury, plus prudent que ceux qui y

Digitized by Google

avoient été envoyés avant lui, se conduisit avec tant de sagesse, qu'en ramenant les esprits il trouva le secret de satisfaire, à la fois, la Cour et le Parlement. Cette Compagnie lui offrit même une place de Conseiller; mais sa modestie ne lui permit pas de l'accepter. Il entra successivement dans plusieurs affaires où il eut occasion de faire connoître sa probité et ses talens. Le Ministere, content de sa conduite, lui destina une place dans les Fermes générales; et, dans cette vue, le rappela à Paris en 1684; mais il tomba malade dans ce tems-là même, et mourut à Aix, d'une hydropisie, le 11 Octobre 1685, âgé de quarante-cinq ans. Pendant le cours de sa maladie, le Dauphin lui fit écrire pour lui offrir une pension, et pour l'engager à continuer à travailler pour le Théatre, dès que sa santé seroit rétablie. »

« Il avoit épousé, en 1665, Marie-Marguerite de Soulas, fille de Josias de Soulas, Ecuyer, Seigneur du Tot, surnommé Floridor, Comédien du Roi (et à l'occasion duquel Louis XIV avoit rendu un Arrêt qui déclare que la profession de Comédien n'est point incompatible avec

Digitized by Google

la qualité de Gentilhomme, et ne fait déroger à aucune de ses prérogatives). De ce mariage est née une fille, qui épousa, dans la suite, un Comédien nommé Duplessis. »

Montfleury nous apprend, dans son Épître dédicatoire de sa Comédie du *Gentilhomme de Beauce*, que les Princes de Brunswick et de Lunebourg, auxquels il dédia cette Piece, furent longtems les protecteurs et les bienfaiteurs d'une partie de sa famille.

Mademoiselle Dangeville, à qui nous devions déja le portrait de son grand oncle Champmêlé, a bien voulu nous procurer encore celui de Montfleury, à la famille duquel elle est alliée. C'est sûrement un bien grand accroissement de gloire pour cette famille, s'il en existe encore quelques descendans, que de pouvoir compter aujourd'hui au nombre de ses parentes une Actrice qui a si dignement mérité, pendant près de quarante ans, les suffrages unanimes d'un Public devenu, surtout depuis environ un demi siecle, vraiement connoisseur, et le plus difficile du monde entier, dans l'Art Dramatique, où elle a excellé en plus d'un genre, mais, particuliérement, dans celui

Digitized by Google

celui des soubrettes, où aucune autre Actrice n'a jamais atteint au même degré de perfection qu'elle, avant, ni depuis sa retraite du Théatre. Mademoiselle Dangeville possede un très-bon portrait de Montfleury, en pastel, qu'elle a bien voulu nous prêter pour faire faire la gravure que nous donnons ici, et au bas de laquelle ces vers pourroient être placés.

Fils d'un célebre Acteur, le Théarre lui plut.
Pour l'enrichir de comiques peintures,
Il quitta tout, et parvint à son but,
En offrant, sous des couleurs sûres,
De ressemblantes mignatures
Des ridicules de son tems.
Ce Montfleury, dès la fleur de ses ans,
Auroit été, s'il avoit voulu l'être,
Savant Jurisconsulte, éloquent Orateur,
Habile négociateur,
Intégre Magistrat, comme il le fit connoître;
Mais aux richesses, aux honneurs,
Il préféra, pour demeurer son maître,
L'honneur, peu fructueux, de crayonner nos mœurs.

Digitized by Google

CATALOGUE DES PIECES DE MONTFLEURY.

LE *Mariage de Rien*, Comédie, en un acte, en vers de huit syllabes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1660; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée à M. Testu, Conseiller d'Etat, Maître-d'Hôtel du Roi, Chevalier et Capitaine du Guet de Paris, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

Voici l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette petite Piece épisodique. Elle est le coup d'essai de Montfleury, comme il le dit lui-même, dans l'Épître dédicatoire, où il ne prend encore que le nom de Jacob. Il n'avoit que vingt ans, lorsqu'elle parut.

« Isabelle, fille d'un certain Docteur, est à ma-

Digitized by Google

rier, et témoigne, à chaque instant, l'envie qu'elle a d'être pourvue. Divers partis se présentent ; mais tous sont rebutés par le Docteur. Chaque état, chaque profession fournit matiere à sa critique. Il congédie, successivement, un Poëte, un Peintre, un Musicien, un Capitan, un Astrologue et un Médecin. Enfin, Lisandre paroît. Il suit une autre route ; et quand le Docteur lui demande ce qu'il est, il répond qu'il n'est rien. Ce rien embarrasse le Docteur. En effet, que dire contre rien ? Il n'en faut pas davantage pour le déterminer en sa faveur ; et de-là le titre de la Piece, *Le Mariage de Rien*. Otez-en toutes les indécences, toutes les inutilités, toutes les fautes de style et de langage qui s'y trouvent, que restera-t-il ? presque rien. »

Les Bêtes raisonnables, Comédie, en un acte, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1661 ; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire adressée à M. de Rostaing, Chevalier, Comte de Bury, chez Guillaume de Luynes, *in*-12.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, et les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, donnent, à-peu-près, l'extrait suivant de cette Piece, qui parut encore seulement sous le nom de Jacob,

Digitized by Google

et qui ne se trouve point dans l'édition des Œuvres de Montfleury pere et fils, par Joly.

« La métamorphose des compagnons d'Ulysse a fourni le sujet de cette petite Piece épisodique. Circé permet à ce Roi d'Ithaque de retourner dans ses États, et d'emmener ceux de ses sujets qui voudront le suivre. Leur figure naturelle leur a été même rendue. Ulysse s'adresse, tour-à-tour, à un Docteur, qui a été métamorphosé en âne ; à Philippin, qui, de valet, est devenu lion ; à Céphise, qui a été changée en biche. Tous refusent Ulysse, et trouvent des raisons pour retourner à leur état de bête. Dipus, qui de courtisan a été tranformé en cheval, détrompé des vanités de la Cour, et las des désordres du monde, n'y veut plus retourner non plus ; mais l'éloge qu'il entend faire de Louis XIV et du Cardinal Mazarin lui donne l'envie de rester homme, pour voir quelque jour un si grand Roi et un si grand Ministre. »

Les freres Parfaict ajoutent que « ce sujet a été traité, en Italien, en forme de dialogue, et que Montfleury s'en est servi dans cette Comédie. Fuzelier et le Grand en ont aussi composé un acte d'Opera-Comique, sous le titre des *Animaux raisonnables*, qui eut beaucoup de succès, à la Foire Saint-Germain, en 1718. »

Le Mari sans Femme, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, avec des Interme-

Digitized by Google

des, mêlés de chant François, de chant Italien et de danses, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur.

« Carlos, amant de Julie, Dame Espagnole, l'enleve à D. Brusquin d'Alvarade, qui venoit de l'épouser. Les amans fugitifs s'embarquent, sont pris par un Corsaire et vendus à Fatiman, Gouverneur d'Alger. Celui-ci les destine à divertir, par leurs chants, Célime, Dame Turque, dont il est amoureux. Mais Célime devient elle-même éprise de Carlos, le lui apprend et ne peut le séduire. D'un autre côté, D. Brusquin, instruit de la captivité de Julie, vient la reclâmer, comme sa femme. Il convient avec Fatiman du prix de sa rançon; mais le Gouverneur apprenant le penchant de Célime pour Carlos et la résistance de ce dernier, songe à lui procurer Julie. Il oblige D. Brusquin, sous peine de la bastonnade et des galeres, à consentir à ce mariage, et à en signer le contrat. D. Brusquin y souscrit, après avoir reçu quelques coups. Ce rôle de D. Brusquin est un peu chargé; et cette maniere de rompre un mariage, déja fait, tient beaucoup de la licence qui regne dans toutes les Pieces de Montfleury. A ces défauts près, celle-ci est divertissante et comique, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. »

« Cette Comédie est écrite avec beaucoup de feu, bien conduite et les scenes dialoguées dans le bon

Digitized by Google

ton comique, observent les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*). Le sujet est riant ; mais il pêche du côté des bonnes mœurs. Un homme qu'on démarie, et dont on donne la femme à celui qui l'a enlevée, n'est pas un tableau à présenter au Théatre. L'Auteur a tâché de couvrir ce défaut essentiel, en supposant que le mariage n'a pas été consommé, et en faisant passer la scene à Alger, où Fatiman, qui en est le Gouverneur, force ce mari à céder sa femme ; mais Montfleury pouvoit éviter la faute qu'il a faite, en annonçant que D. Brusquin, qui est le mari sans femme, n'avoit pas encore épousé Julie, et que, la veille de son mariage, cette personne lui avoit été ravie par D. Carlos. D. Brusquin, amoureux de Julie, n'auroit pas moins pris le parti de venir à Alger pour racheter sa prétendue. Nous remarquerons, ajoutent les freres Parfaict, que le personnage de D. Brusquin est l'original sur lequel Montfleury a depuis taillé son Bernadille, de *La Femme Juge et Partie*, et son M. Le Blanc, de *La Fille Capitaine*. »

L'Impromptu de l'Hôtel de Condé, Comédie, en un acte, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663 ; imprimée, à Paris, l'année suivante, avec quatre petites Pieces de vers, intitulées, *Refrains*, toutes les quatre sur une seule et même rime en ique, et à la louange

Digitized by Google

de Montfleury, fils, par Le Camus, chez Nicolas Pépingué, *in-12.*

« Les railleries piquantes que Moliere avoit mises dans sa petite Comédie intitulée *L'Impromptu de Versailles*, sur le jeu, peut-être, un peu chargé, de quelques Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, ne resterent pas sans réplique, disent les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*). Montfleury le fils se crut obligé de venger son pere et les autres Comédiens critiqués dans *L'Impromptu de Versailles.* (Comme nous l'avons déja rapporté dans le Catalogue des Pieces de Moliere, tome treizieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) Voilà ce qui donna lieu à la petite Comédie de *L'Impromptu de l'Hôtel de Condé.* La scene se passe au Palais, dans la salle marchande, entre un Marquis, une Marquise, un de leurs amis, nommé Alcidon, un solliciteur de procès, une Marchande de Livres, de Villiers et Beauchâteau, tous deux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. (Les premiers sont venus au Palais à l'occasion d'un procès qui les intéresse; les derniers y sont venus pour faire quelques emplettes, dans cette salle.) Cette Comédie n'est qu'une conversation entre les personnages que nous venons de nommer, » et dans laquelle la Troupe de Moliere, et lui-même, comme Auteur, sont fort mal traités.

Trasibule, Tragi-Comédie, en cinq actes;

Digitized by Google

en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1663; imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Nicolas Pépingué, *in*-12.

« Le genre Tragique n'étoit point celui de Montfleury, disent les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*). Le choix du sujet de cette Tragi-Comédie le prouve d'une façon bien marquée. Diomède a fait mourir le Roi de Syracuse pour s'emparer de son trône. Trasibule, fils de cet infortuné Roi, n'a sauvé ses jours qu'en feignant d'être insensé. Voilà ce qui s'est passé avant que la scene ouvre. Trasibule, aidé de quelques fideles amis de son pere, forme une conjuration contre l'usurpateur de son Royaume ; mais pour parvenir à son dessein, il est toujours obligé de paroître dans une aliénation d'esprit, qui va jusques à la folie, et cette folie continue durant toute la Piece. Il le faut avouer, un pareil personnage n'étoit gueres de mise sur le Théatre François, sur-tout, depuis les belles Pieces de Pierre Corneille ; et, sans beaucoup risquer, on peut croire que cette Tragi-Comédie n'y subsista pas long-tems. »

« Ce qu'il y a de plus singulier dans cette Piece, observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, c'est qu'Élipédie, mere de Trasibule, ignore absolument le stratagême qu'il emploie pour se soustraire aux coups du Tyran et se venger de lui. Aristide (fille de Thébalde, Grand de Syracuse, et du parti de

Digitized by Google

Trasibule), qu'il se propose d'épouser, n'en est pas plus instruite. C'est chez elle que Trasibule, dans un de ses accès simulés, poignarde Sosthènes, frere de Diomède. Celui-ci en prend occasion de vouloir faire périr Trasibule. Élipédie n'a d'autre moyen pour sauver son fils que d'épouser le Tyran, qui le lui propose. Elle ne peut d'abord s'y résoudre; et lorsqu'elle y consent, Diomède lui apprend qu'il est trop tard. Il a découvert que l'extravagance de Trasibule n'étoit que supposée. Il le fait conduire dans un Fort, où Thébalde a déja été enfermé, par son ordre. Il s'y rend lui-même, pour faire punir l'un et l'autre, en sa présence; mais lui seul y périt. C'étoit une ruse de Thébalde pour attirer l'usurpateur dans cette forteresse, occupée par ses créatures. Cette Tragédie, si c'en est une, est foible de style et d'invention. Il est certain, d'ailleurs, que la folie supposée de Trasibule déroge à la dignité du Tragique. »

L'Ecole des jaloux, ou *Le Cocu volontaire*, Comédie, en trois actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1664; imprimée, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée aux Cocus, à Paris, la même année, chez Nicolas Pépingué, *in*-12.

« La sottise d'un mari, les précautions qu'on prend pour le guérir de sa jalousie, font le sujet de cette

Digitized by Google

Piece. Santillane, époux de Léonor, se laisse persuader de faire, avec elle, une petite promenade sur mer, (près de Cadix, en Espagne). Le vaisseau qui les porte est attaqué et pris par un prétendu vaisseau Turc. Santillane, jetté à fond de cale, est supposé conduit à Constantinople, et Léonor y paroît destinée à orner le Serrail du grand Seigneur. Elle résiste ; mais on menace d'empaller Santillane, si elle ne se rend. Alors le jaloux est lui-même forcé de la prier de mettre en oubli ce qu'elle lui doit. C'est-là, sans doute, ce qui donne lieu au second titre de la Piece. Cette intrigue est dénouée par l'échange supposé du vaisseau pris contre un vaisseau Turc, de même valeur (et précédemment capturé par les Espagnols sur les Turcs) ; et ce qui n'est pas plus vraisemblable que le reste, c'est que Santillane perd sa jalousie en recouvrant sa liberté, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Depuis très long-tems, et même dès le siecle passé, cette Comédie a toujours été représentée sous le titre de *La fausse Turquie*, observent les freres Parfaict, (*Histoire du Théatre François*) Santillane (qui n'avoit jamais quitté son village) a été obligé de venir à Cadix, avec sa femme, Léonor, pour assister à la noce de sa belle-sœur, qui va épouser D. Carlos, Gouverneur de cette ville. L'humeur aussi sotte que jalouse de Santillane, dont Léonor est la victime, fait former à D. Carlos le dessein de jouer un tour à ce brutal. (Gusman, valet de D. Carlos, lui pro-

Digitized by Google

pose la promenade sur mer et la prétendue prise par un vaisseau Turc ; mais comme D. Carlos a été autrefois amoureux de Léonor, avant de songer à épouser sa sœur, il craint qu'on ne soupçonne qu'un reste de ce premier amour ne le fasse agir. Cependant, il abandonne l'exécution de cette plaisanterie à Gusman, qui se charge de tout, et prend lui-même le rôle du prétendu grand Turc.) Cette Piece est plutôt une Farce qu'une Comédie ; mais, telle qu'elle est, on y rit ; et, bien souvent, de choses assez comiques. Il ne faut pas y chercher d'autre mérite. Cette Comédie, qui est restée long-tems au Théatre, où elle ne reparoissoit, cependant, que de loin en loin, devroit être mise sur le répertoire des Pieces de ce genre qui se jouent dans le cours de l'année, » ajoutent les freres Parfaict.

Voici l'une des quatre Pieces de vers, intitulées *Refrains*, adressées, par Le Camus, à Montfleury, le fils, et qui fut imprimée à la suite de la premiere édition de son *Impromptu de l'Hôtel de Condé.* Elle est relative à *L'Ecole des Jaloux*, et en lisant cette petite Piece de vers, on pourra juger ce que sont les autres du même Auteur, du même genre et sur la même rime.

Venez tous au lieu Pindarique,
Pour voir l'École mirifique
De Montfleury, le versifique,
Dont l'esprit du tout angélique
Peut contenter le plus critique,

Divertir un mélancolique,
Et désourciller un stoïque.
Venez-y tous.

Venez tous, beau sexe et pudique,
Et vous, qui, d'humeur pacifique,
Etes de l'ordre hiérarchique,
Vous n'y verrez rien de tragique,
Rien de grossier, ni de rustique,
De déplaisant, ni qui s'implique,
Contraire au décret canonique.
Venez-y tous.

Venez tous; la Piece est publique.
Pour argent, on la communique
Au curieux, au chimérique,
Au Marchand, au Géographique,
Au Médecin, à l'Empyrique,
Au noble Artisan, au Chymique,
Au Charlatan, au Juridique,
Au docte, au sage, au lunatique,
Et souffre jusqu'au satyrique.
Venez-y tous.

L'Ecole des Filles, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1666; imprimée, la même année, à Paris, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée

Digitized by Google

adressée à M. Dreux, Conseiller du Roi en tous ses conseils, et Avocat-Général de la Chambre des Comptes, chez Nicolas Pépingué, *in*-12.

« Les ruses qu'emploie Léonor pour tromper son frere (D. Maurice, qui est aussi son tuteur, et avec lequel elle demeure), et un amant jaloux (nommé D. Carlos), qui la recherche en mariage, composent tout le fonds de cette Comédie (dont la scene se passe à Tolede, en Espagne). Léonor préfere à D. Carlos D. Juan, qui, lui-même, la préfere à Isabelle (amie de Léonor). D. Carlos vient troubler une secrette entrevue de ces amans. Léonor s'esquive, et D. Juan se bat avec D. Carlos, pour l'empêcher de la suivre. Ils sont séparés par D. Maurice; et bientôt Léonor parvient à persuader au jaloux qu'il s'est mépris. Nouveau rendez-vous chez elle, où D. Juan est encore surpris par son rival. Il a cependant eu le tems de se cacher dans un cabinet. Pour comble d'embarras, D. Maurice survient. Léonor prend son parti, sur le champ. Elle oblige D. Carlos à mettre l'épée à la main, et à sortir, comme un furieux, sans en expliquer le motif à D. Maurice. Elle engage ensuite celui-ci à reconduire (jusques chez lui), par une porte dérobée, D. Juan, qu'elle dit avoir été attaqué par D. Carlos. Ainsi l'un et l'autre surveillans contribuent à tirer Léonor d'intrigue. Elle n'en sort pas moins heureusement dans deux ou trois autres occasions. Cette Comédie, absolument dans le goût

Digitized by Google

Espagnol, est surchargée d'incidens agréables, mais où la vraisemblance n'est pas mieux observée que la regle des vingt-quatre heures, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

Voici comment s'expriment sur cette Piece les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François.*)

« Nous avons peu de choses à dire de cette Comédie. Elle est foible d'intrigue et de conduite. Le personnage de Léonor, qui est le dominant de la Piece, est manqué totalement, à l'exception d'une scene où Léonor soutient son caractere de fille fine et naïve, à la fois.... »

Dancourt, dans sa Comédie intitulée *La Parisienne*, a imité une des plus agréables situations de *L'Ecole des Filles*; celle où D. Maurice reconduit, lui-même, l'amant préféré de sa sœur, pour le soustraire aux poursuites de son rival. Cette situation produit une des plus jolies scenes de la Piece de Dancourt, dans laquelle, au lieu d'un frere ou d'un tuteur, c'est un amant dédaigné qui reconduit son rival, sans le connoître, et pour le sauver lui-même de sa propre fureur.

* *La Femme Juge et Partie*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 2 Mars 1669; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en

Digitized by Google

prose, adressée au Président de Novion, chez Jean Ribou, *in*-12.

Le Procès de la Femme Juge et Partie, Comédie, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1669; imprimée, à Paris, la même année, chez Gabriel Quinet, *in*-12.

« Montfleury, flatté du succès de sa Comédie de *La Femme Juge et Partie*, crut en devoir faire la Critique, pour affoiblir celle de plusieurs personnes éclairées. (Apparemment à l'imitation de Moliere, qui avoit fait lui-même la Critique de son *Ecole des Femmes*.) Il introduit sur la scene plusieurs femmes, vêtues en Magistrats, et un homme qui se charge du rôle d'accusateur. On releve une partie des invraisemblances et des expressions licentieuses de la Comédie de *La Femme Juge et Partie*; on fait grace à quelques autres. Cependant, la Piece est supprimée par le sénat féminin, pour le Théatre, et réservée pour le cabinet; et, peut-être, contre l'intention de l'Auteur, plus d'un Spectateur a-t-il souscrit à cet arrêt. »

Tel est, à-peu-près, le jugement que portent du *Procès de la Femme Juge et Partie*, les freres Parfaict (*Histoire du Theatre François*), et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

Digitized by Google

Le Gentilhomme de Beauce, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois d'Août 1670, et à Versailles, devant le Roi, et le Duc de Buckingham, sur un Théatre dressé exprès, dans le petit Parc, par Vigarini, le 6 Septembre suivant; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée aux Princes de Brunswick et de Lunebourg, chez Jean Ribou, *in*-12.

« Ce Gentilhomme est une espece de Pourceaugnac. Il s'agit, comme dans la Piece de Moliere, de le faire renoncer à un mariage qu'il voudroit conclure. Les moyens employés par l'Auteur ont beaucoup de rapport, sans être absolument les mêmes. Ici M. de Courteville (Gentilhomme Beauceron) est en butte aux fourberies d'un certain Basque, valet de Léandre, amant aimé de Climène (cousine et prétendue de Courteville). Un Suisse paroît nécessaire au Gentilhomme, pour écarter de chez Climène toute espece de concurrent (tel qu'un Gascon, qui y vient, à l'occasion d'une lotterie qu'on y doit tirer, et à laquelle il a mis); et c'est le Basque que Courteville choisit, sans le connoître, pour en faire un Suisse de porte. De son côté, Léandre voudroit éloigner son rival de chez Climène; et c'est encore

le Basque, qui, à l'aide d'un déguisement (d'Abbé) et d'une fausse nouvelle (d'un gain considérable à une lotterie, autre que celle qui doit se tirer chez Climène), l'oblige à s'absenter une partie de la journée (sous le prétexte d'aller toucher le montant du lot). Instruit, à la fin qu'on le joue, et las d'être dupe, M. Courteville retourne en Beauce, et laisse le champ libre aux deux amans. Cette Comédie, qui, pour être bonne, devroit être moins longue, offre plusieurs scenes divertissantes, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

Le jugement que les freres Parfaict portent de cette Piece (*Histoire du Théatre François*) est bien plus sévere. Le voici.

« La Comédie du *Gentilhomme de Beauce* est une des plus foibles de celles que Montfleury ait produites au Théatre. Le personnage qui donne le titre à la Piece est du dernier bas et une lourde bête. Les stratagêmes que l'on emploie pour le tromper n'ont aucunes finesses, et ne sont point comiques. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Piece, c'est la cinquieme scene du cinquieme acte, qui est une espece de Parodie, entre Courteville et Climène, de la seconde scene du quatrieme acte de *Britannicus*, entre Agrippine et Néron.

La Fille Capitaine, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne,

Digitized by Google

en 1672 ; imprimée, à Paris, la même année, avec une Epître dédicatoire, en prose, adressée au Prince Eugene de Savoie, Comte de Soissons, &c., chez Pierre Le Monnier, *in*-12.

« Cette Piece est, sans doute, la meilleure de Montfleury, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. L'intrigue en est simple, naturelle et agréablement conduite. On y voit un mari berné ; mais rien de plus digne de l'être que ce M. Le Blanc, époux suranné d'une jeune personne. Il veut en séduire une autre, et s'oppose, par cette raison, au mariage de Damon, son pupile et son rival. C'est pour vaincre sa résistance qu'Angélique, cousine de Lucinde (qui est l'amante de Damon), prend l'uniforme et le titre de Capitaine. Madame Le Blanc, informée de l'extravagance de son mari, se prête volontiers au piége qu'on veut lui tendre. Il la voit cajoler, sous ses yeux, par le prétendu Capitaine, et n'ose ni paroître, ni se faire entendre. Il est surpris lui-même aux genoux de Lucinde, enrôlé comme soldat, et obligé de souscrire au mariage de Damon pour reprendre sa qualité de Bourgeois. Il regne dans cette Comédie une gaieté soutenue, une foule de situations piquantes et théatrales. Le rôle d'Angélique absorbe tous les autres ; mais il le falloit, puisque c'est lui qui donne le titre à la Piece. »

Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, portent, à-peu-près, le même jugement de

Digitized by Google

cette Piece, que, malgré ces éloges, on ne revoit, cependant, plus au Théatre, quoique *La Femme Juge et Partie* s'y soit conservée jusqu'à présent.

L'Ambigu-Comique, ou *Les Amours de Didon et d'Enée*, Tragédie, en trois actes, en vers alexandrins, mêlée de trois Intermedes comiques, chacun en un acte, en vers alexandrins, sous les titres du *Nouveau Marié*, de *D. Pasquin d'Avalos* et du *Semblable à soi-même*, représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Marais, en 1673; imprimée, à Paris, la même année, avec un Avis au Lecteur, chez Henry Loyson, *in*-12.

« Chacun des Intermedes de cette Tragédie renferme un sujet séparé et fini, dit Montfleury, dans son Avis au Lecteur. Ce mélange n'est pas sans exemple, quoiqu'il ne soit pas ordinaire sur notre Théatre; et comme c'est un usage établi, de tout tems, chez les Espagnols, je veux bien avouer que leurs Poëmes Dramatiques m'ont servi de modeles, que le plaisir que m'ont donné la lecture que j'en ai faite et les représentations que j'en ai vues m'ont persuadé qu'un pareil mélange pourroit avoir autant d'agrémens sur notre scene que de beautés sur leur Théatre, et que, l'ayant regardé comme un moyen d'aspirer au bonheur de plaire à ceux qui n'aiment que le sérieux,

sans renoncer à celui de divertir ceux qui n'aiment que le comique, je me suis hasardé à travailler sur cette idée, à l'imitation des Poëtes de cette nation. Toutes leurs Pieces sont en trois actes, séparés par des Intermedes comiques, mêlés de musique et de danse, en quoi ils semblent s'être, en quelque sorte, assujettis au précepte d'Horace *Chorus medios intercinat actus*, et n'avoir pas peu de rapport avec les Chœurs mêlés de voix, d'instrumens et de flûtes, dont les Latins séparoient leurs actes, à l'exemple de Sophocle, quoique, selon l'avis d'Aristote, les Chœurs ne dussent rien chanter qui n'eût quelque rapport et même quelque liaison avec le sujet de la Piece. La crainte que j'avois que les Intermedes de celle-ci, qui n'en ont aucun avec ce qui les précede, n'interrompissent l'attention de l'Auditeur pour le sérieux, me fit croire que je ne pouvois l'empêcher qu'en faisant choix d'un sujet fort connu. C'est ce qui me fit jetter les yeux sur le quatrieme Livre de l'Énéïde, où Virgile renferme les amours et la mort de Didon. Outre que cette matiere est extrêmement connue, l'antiquité ne nous a point laissé d'idée d'une passion ni plus forte, ni plus touchante; et je me sentois si charmé des beautés de cet excellent Ouvrage, que je le regardois comme un original d'après lequel il étoit presqu'impossible de faire une méchante copie. Comme ce sujet avoit été mis au Théatre par Étienne Jodelle, le premier qui ait fait des Tragédies en notre langue, et, depuis même, par des Auteurs dont la

Digitized by Google

réputation a égalé le mérite, je n'aurois pas entrepris de le traiter, si je n'eusse appris d'Horace que les Œuvres d'Homere et de Virgile sont des trésors dont il est permis à tout le monde de s'enrichir, et que les sujets connus, qui sont à tous ceux qui s'en veulent servir, deviennent propres et particuliers à celui qui les traite.... »

Montfleury est bien honnête pour les Auteurs qui ont traité celui-ci, depuis Jodelle jusqu'à lui. Ce sont un Gabriel Le Breton, un Guillaume de La Grange, un Alexandre Hardy, un Scudéry, un Abbé de Boisrobert, desquels la réputation ne devoit déja plus gueres avoir de considération du tems où Montfleury écrivoit cette Préface, dans laquelle il nous apprend, au surplus, que sa Piece a eu au Théatre « une estime, que près de trente représentations consécutives lui ont acquises. »

Cependant, « *tout charmé, tout touché* des beautés de son original, Montfleury n'en a fait qu'une *très-méchante copie*, pour les caracteres de ses personnages et la versification, » observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*.

Voici, à-peu-près, comment les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* s'expriment sur les Intermedes de cette Piece.

« Dans le premier (*Le Nouveau marié*), M. Vilain, nom significatif, (Conseiller d'un Présidial) refuse de donner à sa nouvelle épouse et à ceux que son mariage a rassemblés (chez sa belle-mere, à Pa-

Digitized by Google

ris), le divertissement d'une Comédie, et prend delà occasion de faire la critique de ces sortes d'amusemens; mais son beau-frere lui amene une Troupe de Comédiens (celle du Marais), et la Piece commence (au grand regret de M. Vilain. Cette Piece est la même *Didon*, mêlée d'Intermedes comiques).

Une soubrette qui prend la place de sa maîtresse, pour recevoir un époux futur, qui ne la connoît pas, des discours libres, une grossesse supposée (pour dégoûter cet époux dédaigné, parce que la jeune personne a un amant aimé); tel est le fonds du second Intermede, intitulé *D. Pasquin-d'Avalos* (et dont la scene se passe à Burgos, en Espagne).

Le Semblable à soi-même, qui donne le titre au dernier, est un Bailli de Village (dans le Maine), et qui se propose d'épouser Lucie, niece de Thibaut (Collecteur des Tailles du Village). Le Bailli à pour rival Cléante, et pour s'éclaircir de ce qui se passe chez Lucie, il suppose un voyage, et reparoît, aussitôt, sous le nom (et les habits) de son frere. Il est logé chez Thibaut; et ce qu'il y voit le fait renoncer au projet d'épouser Lucie (c'est-à-dire qu'il s'apperçoit qu'elle lui préfere Cléante). Ces petites Pieces offrent quelques scenes amusantes; et la derniere un tissu assez ingénieux. »

Le Comédien Poëte, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, avec un Prologue, en prose, et deux Intermedes, aussi en prose, le premier

Digitized by Google

acte faisant un sujet séparé des quatre autres actes ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre de la rue Guénégaud, le 10 Novembre 1673 ; imprimée, à Paris, en entier, l'année suivante, chez Pierre Promé, *in-12*, et le premier acte séparé, sous le titre du *Garçon sans conduite*, à Troye, en 1698, même format ; les quatre derniers actes, ensemble, sous le titre des *Amans infortunés et contens*, à Caën, en 1700, chez Jacques Godes, même format.

Le Prologue se passe entre un Auteur, trois Acteurs et un Décorateur. L'Auteur veut que l'on répete sa Piece, avec les habits, les décorations et les lumieres. Cela déplaît fort aux Acteurs, et, sur-tout, aux Actrices, qui se trouvent forcées de faire une toilette, qu'elles croyoient pouvoir éviter. Après qu'on a répété le premier acte, un Acteur qui doit jouer dans les suivans, vient dire qu'il n'a pas appris son rôle, et qu'il ne veut pas l'apprendre que la Troupe n'ait joué une Piece de lui, qui est à son tour d'être jouée, et, depuis long-tems, en répétition. Ces débats chagrinent l'Auteur, et l'éloignent. Dès qu'il est parti, le Comédien-Poëte propose à ses camarades de faire une nouvelle répétition de sa Piece, pour se décider à la donner au Public, ou à la rejetter. Un Acteur lui recommande de n'y rien laisser

Digitized by Google

contre les cocus, contre les Procureurs et contre les Médecins. Le Comédien-Poëte y consent, et quand les quatre actes sont répétés, il demande ce que l'on en pense. La Piece est acceptée, à corrections, que l'on se propose de faire faire par quelqu'Auteur de goût et connu, et le Comédien-Poëte l'annonce au Public. Voilà ce qui forme le Prologue et les deux Intermedes, ou Épilogues de tout l'Ouvrage.

« Le premier acte du *Comédien-Poëte* n'a nul rapport avec ceux qui le suivent, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Damon, fils d'un riche Négociant (de Marseille, où la scene se passe), profite de l'absence de son pere pour dissiper les trésors dont il l'a laissé le gardien. Il se plaît, sur-tout, à donner des Fêtes et des Spectacles. On est prêt à représenter chez lui un Opera, lorsque son pere arrive, subitement. Tout le monde se cache, (Acteurs et Spectateurs) excepté Crispin (valet de Damon, fils), qui veut persuader au vieux Damon que sa maison n'est plus habitée que par des Démons. Quelques Danseurs, déguisés en Diables, achevent d'effrayer le vieillard, et l'enlevent. » (Le sujet de ce premier acte est imité du *Mostellaria* de Plaute, et du *Phasma* de Ménandre, auxquels Regnard a également eu recours pour sa Comédie du *Retour imprévu*.)

La représentation de cette Piece est supposée interrompue par un Acteur qui refuse d'y jouer le rôle dont on l'a chargé, et qui parvient à y faire substituer une Comdie de sa composition, dont voici le sujet.

« D. Pascal,

« D. Pascal, après un long voyage (de quinze ans, aux Indes), revient (à Madrid) accompagné de certain Chevalier (son ami, nommé D. Richard de Fond-Sec) qu'il destine pour époux à sa sœur Angélique. Mais elle est prévenue en faveur de D. Henrique, et voit son choix approuvé par une tante, qui l'a élevée (et chez laquelle elle demeure). On fait usage d'un stratagême qui tend à rompre les projets de D. Pascal. Il n'a jamais vu sa sœur (qui n'avoit que deux ou trois ans lorsqu'il est parti pour les Indes), et un valet (de D. Henrique), déguisé en fille, lui est présenté sous le nom d'Angélique. Les extravagances et la figure bizarre de cette prétendue sœur dégoûtent le Chevalier. D. Pascal, qui prend la véritable Angélique pour une soubrette, hâte son mariage avec D. Henrique, qu'il ne croit pas d'un rang fort supérieur. (Il le croit l'Écuyer de la tante, et D. Richard retourne à une veuve, avec laquelle il avoit d'anciens engagemens.) Cette Piece, qui est remplie de situations comiques, fut jouée, dans la suite, (en quatre actes) sous le titre de *La Sœur ridicule*. C'est, en effet, le seul qui paroisse lui convenir, » ajoutent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

Les freres Parfaict (*Histoire du Théatre François*) nous apprennent que les cinq actes du *Comédien-Poëte* eurent, dans leur nouveauté, dix-huit représentations de suite; et ils assurent, d'après le registre journalier du Théatre de Guénégaud, pour l'année 1673, que Thomas Corneille eut part à la composition de cette

Piece, puisqu'il en partagea la rétribution avec Montfleury le fils. « Cette Comédie, continuent-ils, est assez bien conduite, et très-comique ; mais trop remplie de ce qu'on appelle équivoques claires. »

Trigaudin, ou *Martin-Braillard*, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de la rue Mazarine, le 26 Janvier 1674 ; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Promé, *in*-12.

« Cette Comédie est d'un très-mauvais exemple, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Trigaudin, marié, en secret, à Lucie, la fait passer pour sa cousine, dans l'intention de lui faire épouser Géronte, riche vieillard, qui en est amoureux, et qui offre cent mille francs en dot. Trigaudin a dessein de couronner ce crime en empoisonnant Géronte, aussi-tôt qu'il aura épousé Lucie. Cette derniere avertit Géronte de la perfidie de son mari. On prend des mesures pour forcer Trigaudin à découvrir son mariage avec Lucie. Le stratagême qu'on emploie pour cela est de faire paroître un prétendu frere de Lucie, qui veut lui faire épouser un Avocat, nommé Martin-Braillard. Trigaudin avoue qu'il est marié avec Lucie, et Géronte lui pardonne généreusement la trahison qu'il méditoit contre lui ».

Digitized by Google

« Le sujet de la Comédie de Trigaudin se trouve dans une historiette du *Mercure Galant*, de l'année 1672, sous le titre de *La Femme aux deux maris*; mais Montfleury en a changé le dénouement. Dans celui rapporté par Devisé, le Gentilhomme de Province est empoisonné par le mari de la femme qu'il a épousée. Le crime du mari et de la femme est découvert; ils sont arrêtés et conduits en prison. Devisé ajoutoit *qu'on travailloit alors à leur faire leur procès*. Dans les volumes suivans, il n'est, cependant, plus parlé de cette affaire, » remarquent les freres Parfaict.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* portent, à-peu-près, le même jugement de cette Comédie, dont le sujet est un de ceux qu'on ne devroit jamais exposer sur la scene, disent-ils.... L'indécence n'est pas le seul défaut qu'on puisse reprocher à cet Ouvrage. Il ne pêche pas moins contre la vraisemblance que contre les mœurs. »

Crispin Gentilhomme, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1677; imprimée, à Paris, en 1739, dans les Œuvres de l'Auteur et de son pere, quatre volumes, *in-12*.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Piece les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Un Paysan (nommé Mathurin) chargé d'élever,

Digitized by Google

secrétement, le fils de certain Colonel, (nommé Florisel) absent du Royaume, (pour aller en Portugal) est obligé de le représenter à son pere, au bout de vingt ans; mais, dès l'âge de douze ans, ce fils a disparu. Pour sortir d'embarras, Mathurin lui substitue Crispin, son propre fils. Les discours burlesques et les extravagances de ce dernier occupent une grande partie de la Piece. A la fin, Cléomédon (c'est le nom qu'a pris le fils de Florisel), qui de simple soldat est devenu Lieutenant-Colonel, est reconnu pour le fils véritable. Ce sujet a fourni à Brueys *La Force du Sang*, ou *Le Sot toujours Sot.* (Voyez le Catalogue des Pieces de Brueys, tome onzieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) La marche de ces deux Comédies est, à-peu-près, la même. Il est, cependant, vrai que Brueys a tiré meilleur parti de son Clitandre (c'est le nom du fils véritable dans la Piece de Brueys) que Montfleury de son Cléomédon. »

Les Freres Parfaict, (*Histoire du Théatre François*) observent que « ce sujet paroît être pris de quelque Historiette Espagnole. Montfleury, ajoutent-ils, en a tiré parti; et, à tout prendre, la Piece est assez passable. »

Il y a fait entrer une double intrigue d'amour. Florisel, à son retour, du Portugal en France, doit épouser une jeune personne, nommée Lucrèce, et il se propose, d'accord avec Araminte, tante de Lucrèce, d'unir son fils à Hélene, autre niece

d'Araminte, et sœur de Lucrèce. La double entrevue des quatre Amans se fait dans une Hôtellerie du Village de Mathurin, au moment où Florisel va lui redemander son fils. Crispin, sous ce titre, fait sa cour à Hélene, qui ne prend aucun goût pour lui. Elle aime, au contraire, dès la premiere vue, Cléomédon, qui revient à ce Village, dans ce même tems, sans savoir qui il est véritablement, et pour revoir seulement Mathurin, qu'il croit être son pere. Dès que celui-ci a avoué sa fourberie, et que Cléomédon est reconnu, le double mariage se termine, sans difficulté d'aucun côté.

La Dame Médecin, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de la rue Mazarine, le 14 Janvier 1678; imprimée, à Paris, en 1739, dans les Œuvres de l'Auteur et de son pere, *in*-12.

« Angélique, (fille d'un Médecin de Paris, qui est mort, et l'a laissée libre de ses volontés, et maîtresse d'un bien considérable) se trouve prévenue en faveur d'Eraste, qui l'aime pour l'avoir vue à un bal. Elle apprend qu'il est près d'épouser une certaine Lucie, (fille de Géronte, Bourgeois de Paris, de laquelle il n'est point aimé, et que, par des arrangemens de famille, il est venu exprès de Lyon à

Digitized by Google

Paris pour conclure ce mariage, qui seroit déja fait sans une maladie que Lucie a supposé lui être survenue, pour s'y soustraire, parce qu'elle aime un certain Cléante, dont elle est aimée.) Cette prétendue maladie a mis en défaut tous les Médecins qu'on a appelés pour la guérir. Angélique prend le parti de se présenter comme Médecin chez la malade. Instruite autrefois, par son pere, de tous les termes de Médecine, elle joue son rôle avec une aisance qui en impose à Géronte; mais Lucie est forcée d'avouer les motifs de sa feinte indisposition au faux Médecin, qui en fait part à Eraste; et, pour le consoler, lui offre sa prétendue sœur en mariage. Eraste, accepte une entrevue, et retrouve dans Angélique (qui a repris ses habits) l'inconnue du bal. Un double mariage termine cette Piece, où l'unité de lieu est violée presqu'à chaque scene. Elle est, du reste, légérement écrite, vivement dialoguée, et remplit exactement son titre. »

Tel est, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Piece les Auteurs du *Dictionaire Dramatique* et les Freres Parfait, dans leur *Histoire du Théatre François*. Ces derniers ajoutent que « l'intrigue de cette Comédie est assez passable, qu'il s'y trouve des scenes d'un bon comique, et que Danchet, dans son Ballet des *Muses*, a pris, en partie, l'idée de *La Dame Médecin*, pour en composer un acte; intitulé, *L'Amour Médecin*, qui est le quatrieme de ce Ballet, représenté, sans succès, en 1703. »

Digitized by Google

La Dupe de soi-même, Comédie, en cinq actes, en vers alexandrins, qu'on croit n'avoir point été répresentée ; imprimée, à Paris, en 1739, dans les Œuvres de l'Auteur et de son pere, *in*-12.

Le manuscrit de cette Piece et ceux des deux précédentes, qui, non plus qu'elle n'avoient jamais été imprimées avant 1739, furent fournis à Antoine Joly, pour l'édition qu'il donnoit des Œuvres de Montfleury, pere et fils, par Mademoiselle Duplessis, fille de ce dernier, à ce que Joly nous apprend, dans l'Avertissement Historique qu'il a placé au-devant de son Édition des deux Montfleury.

Voici l'Extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Piece.

« Il faut mettre à part la vraisemblance pour goûter *La Dupe de Soi-même.* C'est un tissu d'incidans peu naturels ; mais qui produisent des situations vraiement comiques. (La scene se passe à Salamanque, en Espagne.) D. Jobin, amant ridicule, est rebuté par Léonor, qui parvient même à dégoûter sa mere de cette alliance. Pour se venger de l'une et de l'autre, D. Jobin forme le projet de faire épouser à Léonor, un aventurier, un gueux, Le hasard semble le servir. Il trouve, sous sa main, D. Sanche, amant secret de Léonor, qui ayant été

Digitized by Google

dépouillé par des voleurs, est couvert d'un habit de Paysan, et pris pour tel par son rival. Ce dernier le fait revétir de riches habits, et présenter à la mere de Léonor, sous le nom de D. Fernand, le même qu'on voudroit lui préférer. Le mariage se conclut, sans un plus long examen. D. Jobin veut alors jouir de la confusion de Léonor; mais D. Sanche se fait connoître, et le galant méprisé est la dupe de son stratagême. »

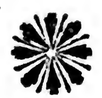
Digitized by Google

LA FEMME JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

De MONTFLEURY, FILS.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MESSIRE NICOLAS POTIER,

Chevalier, Seigneur de Novion, &c., Commandeur des Ordres du Roi, Conseiller de Sa Majesté en tous ses Conseils, et Président à Mortier au Parlement de Paris.

MONSEIGNEUR,

La Femme Juge et Partie, *que je vous présente, vous a trop d'obligations pour se dispenser de l'hommage qu'elle vous vient rendre. Elle n'attribue qu'à vous seul l'avantage qu'elle a eu de plaire et de divertir; et l'approbation qu'elle a eue est un effet de l'estime que toute la France fait des choses*

Digitized by Google

que vous honorez de la vôtre. Oui, Monseigneur, la lecture que j'eus l'honneur de vous en faire avant qu'elle fût représentée, et la bonté que vons eûtes de me témoigner qu'elle ne vous avoit pas déplu, me firent sortir des bornes que la modestie me devroit prescrire. Je ne pus empêcher la joie que j'en avois d'éclater : je le publiai par-tout ; et la suite m'a fait connoître que l'on a trop de vénération pour vous pour oser appeler de vos jugemens, et que l'on a trop déféré au discernement judicieux que l'on sait que vous faites de chaque chose, pour examiner les défauts d'üne Piece où vous avez bien voulu n'en poïnt trouver. Ainsi, Monseigneur, après les avantages qu'elle a tirés de l'accueil favorable que vous avez eu la bonté de lui faire, elle n'a plus d'ambition que celle de se voir honorée d'une protection aussi glorieuse que la vôtre. Elle vous regarde comme la merveille du siecle où elle a eu l'honneur de paroître, et comme l'étonnement de ceux qui le suivront. Elle voit avec plaisir que

Digitized by Google

l'on n'a pas moins d'admiration pour la connoissance parfaite que vous avez de toutes choses, que de respect pour les oracles que vous prononcez, et regarde le choix que le plus grand Roi du monde a fait, de nos jours, de votre illustre personne, pour rétablir le calme dans l'une de ses Provinces, comme l'effet d'un mérite très-éclatant et d'une vertu toute extraordinaire. Voilà, MONSEIGNEUR, *ce qui doit justifier la liberté qu'elle ose prendre de vous protester que rien ne peut égaler la vénération qu'elle a pour vous, que le zele et le respect, avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
DE MONTFLEURY.

Digitized by Google

SUJET

DE LA FEMME JUGE ET PARTIE.

BERNADILLE, Bourgeois de la ville de Faro, dans le Duché de Médine, en Italie, rentrant tard un soir chez lui, par la porte de son jardin, en a vu sortir un homme, qu'il n'a point reconnu, mais qu'il a soupçonné venir de chez Julie, son épouse. Il a questionné sur cela Béatrix, sa suivante, et, le poignard à la main, l'a forcée de convenir que cet homme avoit passé la soirée avec Julie. Furieux de cette prétendue trahison de son épouse, Bernadille lui a dissimulé son ressentiment; mais, résolu de se défaire d'elle secrétement, à quelques jours de-là, il lui a proposé un petit voyage à Cadix, par mer, sous le prétexte d'aller voir des parens qu'ils avoient dans cette ville. Il a gagné le patron d'une barque, pour le seconder dans son projet; et au lieu d'aller à Cadix, on a fait voile vers

Digitized by Google

une isle inhabitée, où Bernadille a abandonné Julie, toute seule. Revenu à Faro, il a publié qu'elle étoit morte pendant le voyage, et, au bout de quatre ans, il veut se remarier, avec une jeune personne, nommée Constance, dont la mere lui a promis la main. Mais le même jour où Julie fut abandonnée dans l'isle déserte, il est passé près de-là un vaisseau marchand, allant à Venise. Il l'a recueillie, et l'y a conduite. Voulant retourner à Faro, elle a pris des habits d'homme et le nom de Frédéric; mais rencontrant à Venise le Duc de Médine, à qui elle a dit être de ses États, il s'est offert à l'y ramener, au retour d'un voyage qu'il alloit faire à Naples, à Rome et à Florence. Elle est revenue à Faro au moment où Bernadille est près d'épouser Constance; et, outre qu'elle doit empêcher ce mariage, par son droit sur Bernadille, elle s'amuse à y mettre obstacle, en devenant son rival. Elle se fait présenter à Constance, comme un jeune homme, fort amoureux d'elle, et parvient, non-seulement à la dégoûter de Bernadille, qu'elle n'aime point, mais même de D. Lope, qu'elle aimoit. Cependant, Ber-

Digitized by Google

nadille, autorisé par la mere de Constance, veut conclure; et, pour se soustraire aux poursuites que pourroit lui faire Julie, dont la mort ne lui est pas parfaitement assurée, il veut se revêtir de la charge de Prévôt du lieu, vacante, dans ce moment, se persuadant qu'on n'oseroit faire le procès à un Juge. Il emploie, pour l'obtenir, la faveur du faux Frédéric auprès du Duc. Julie demande cette charge, et l'obtient; mais la conserve pour elle, sous son faux nom, afin de pouvoir faire autant de peur à Bernadille, en le menaçant de le punir du meurtre de sa femme, dont il se croit coupable, qu'il lui en a fait à elle-même, en l'exposant à la mort. Elle le fait arrêter et l'interroge sur la disparition de Julie, dont elle se montre aussi instruite que lui-même, dans tous les détails. Il est forcé de tout avouer, s'excusant sur l'infidélité dans laquelle il croit l'avoir surprise. Le faux Prévôt demande des preuves, des témoins de cette infidélité. Bernadille propose Béatrix, qui, après la prétendue mort de Julie, est passée au service de Constance. Béatrix confesse que Julie n'a jamais été infidelle, et que l'homme rencontré la nuit par Bernadille, à sa

Digitized by Google

porte, n'en vouloit point à son épouse, mais seulement à sa suivante. C'étoit un valet, nommé Mendoce, qui aimoit Béatrix, et qui en étoit aimé; et, dans le trouble où l'avoit jettée la vue de Bernadille, un poignard à la main, levé sur elle, elle avoit préféré d'accuser Julie à s'accuser elle-même. Bernadille est condamné, par le faux Juge, à être pendu, ou à reproduire Julie, et à se réunir à elle. Il ne croit pas pouvoir éviter son supplice; mais Julie, après avoir joui un peu de son embarras et de ses craintes, se fait reconnoître à lui, et lui pardonne. Constance, ne craignant plus d'être unie à Bernadille, et n'ayant plus d'espérance sur Frédéric, se donne enfin à D. Lope, qui n'a pas cessé de l'aimer, malgré la préférence qu'elle a donnée un moment à ce faux cavalier.

Digitized by Google

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA FEMME JUGE ET PARTIE.

« La *Femme Juge et Partie* n'est pas une Comédie par le fonds, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François.* Elle ne peut passer pour telle que par la forme. Le sujet, l'intrigue, les caracteres des personnages ne présentent rien qui puisse servir à l'instruction du Public. C'est une aventure particuliere, et d'un assez mauvais exemple, que Montfleury a accommodée au Théatre, en homme qui l'entendoit passablement. Voilà tout le mérite de cette Piece, qui, cependant, lorsqu'elle parut au Théatre, eut un succès des plus marqués. On dit même que ce succès balança celui de la Comédie de *Tartuffe*, de Moliere.... (*La Femme Juge et Partie* fut jouée tout aussi long-tems, pen-

Digitized by Google

dant trois mois consécutifs, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, que *Tartuffe* fut joué au Théatre du Palais-Royal....) Ce fait, que l'on cite comme singulier, n'a rien que de fort ordinaire.... La Comédie de *Tartuffe* étoit faite pour les gens d'esprit, et même d'un esprit au-dessus du commun. Celle de *La Femme Juge et Partie* étoit de niveau à l'esprit du plus grand nombre : scenes comiques, par le fonds, et chargées de tout ce qui peut égayer la matiere. Bernadille, grossier, avare, mal-propre et sans esprit, faisoit rire la plus grande partie de l'assemblée.... Cette Piece est restée au Théatre, et même on la représente assez souvent. »

« On fait grace à quelques expressions trop libre de cette Piece, en faveur du tems où elle fut composée, de la gaieté qui y regne, et, surtout, de la maniere dont l'intrigue est conduite, observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.... Cette Comédie, bien inférieure aux bonnes Pieces de Moliere, occupe aussi souvent la scene que *Le Misantrope*.... L'Auteur en usa de même envers elle, comme Moliere envers *L'Ecole des Femmes ;* il en fit lui-même la Criti-

Digitized by Google

que, sous le titre du *Procès de la Femme Juge et Partie.* »

Nous avons fait connoître cette Critique, dans le Catalogue des Pieces de Montfleury.

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, prétend que « la curiosité publique pour *La Femme Juge et Partie* fut excitée sur ce que l'intrigue de cette Comédie regardoit un certain Marquis de Fresne, qui passoit pour avoir vendu sa femme à un Corsaire; et que l'on croyoit que c'étoit-là ce qui avoit servi de fonds à Montfleury pour cette Piece. »

On a prétendu aussi que Montfleury en composant cette Piece avoit eu en vue Madame d'Ennebaut, sa sœur, qui jouoit au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne les rôles de jeunes premieres, dans la Tragédie, ceux d'amoureuses dans la Comédie, et ceux de femmes travesties en hommes. Ce fut elle qui joua d'original celui de la Femme Juge et Partie, que son frere avoit apparemment fait pour elle.

Digitized by Google

LA FEMME JUGE ET PARTIE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

De MONTFLEURY, Fils ;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 2 Mars 1669.

A

Digitized by Google

PERSONNAGES.

BERNADILLE.

JULIE, en habit d'homme, sous le nom de Frédéric, et femme de Bernadille.

D. LOPE, amant de Constance.

CONSTANCE.

OCTAVE, confident de Julie.

BÉATRIX, suivante de Constance.

GUSMAN, valet de Bernadille.

DEUX VALETS de Julie.

La Scene est à Faro.

Digitized by Google

LA FEMME JUGE ET PARTIE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, GUSMAN.

BÉATRIX.

N'ACHEVERAS-TU point, babillard éternel?

GUSMAN.

Oui, notre maître est fou, je le garantis tel;
Je ne m'en dédis point, quoi que tu puisses dire.
J'en sais bien la raison, et cela doit suffire.

BÉATRIX.

Ne me diras-tu point, sans te faire prier,
Quelle est cette raison?

GUSMAN.

Quoi! se remarier?
Peut il faire jamais de plus grande folie?

Digitized by Google

BÉATRIX.

Comment! un homme est fou, quand il se remarie?

GUSMAN.

Non; mais ce vieux bourru qui se veut engager,
De l'humeur dont-il est, n'y devroit pas songer;
Et si son bel esprit se régloit par le nôtre....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre?

GUSMAN.

Quoi! s'étant une fois chargé d'une moitié,
Le Ciel a regardé sa misere en pitié;
Et, par une faveur et rare et sans égale,
D'un brevet d'homme veuf sa bonté le régale,
D'un brevet qui rendroit mille maris contens;
Et loin de devenir plus sage, à ses dépens,
Après avoir vécu trois ans dans le veuvage,
Il veut se marier, et tu veux qu'il soit sage?
Cela ne se peut pas!

BÉATRIX.

Quant à moi, franchement,
Je sens que je pourrois m'y résoudre aisément.
Qu'il est plaisant d'aimer! et que le mariage
Est doux, lors que l'on sait en faire un bon usage!

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Est-ce qu'il ne craint point....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

Digitized by Google

GUSMAN.

Que cette derniere
Ne lui fasse le tour que lui fit la premiere?

BÉATRIX.

Sa vertu fut trop grande : elle n'en fit jamais.
Si tu veux m'obliger, laisse son ombre en paix.
Personne mieux que moi ne sut son innocence,
Car je servois Julie, avant qu'être à Constance.

GUSMAN.

Quand mon maître le sut, ce fut par ton moyen.

BÉATRIX.

Je le dis, il est vrai ; mais il n'en étoit rien.
La crainte de la mort m'inspirant cette envie,
Je blessai son honneur pour me sauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux pour m'en faire douter.

BÉATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendosse alors : il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir, avec un soin extrême.
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouser,
Je croyois le pouvoir un peu favoriser ;
Et, quand l'occasion m'en pouvoit être offerte,
Je laissois du Jardin une porte entr'ouverte;
C'étoit notre signal, et de cette façon
Nous nous voyions les soirs, sans donner de soupçon.
Mendosse vint un soir, où tout, en apparence,
Sembloit contribuer à notre intelligence.
Bernadille soupoit chez un de ses amis,
Dont la maison étoit assez loin du logis ;

Digitized by Google

Julie étoit au lit, et notre tête-à-tête
Se trouva, pour ce coup, d'une longueur honnête.
L'entretien fut si long que Bernadille enfin
Revenoit à dessein d'entrer par le Jardin,
Il en étoit, je pense, à dix pas, sans escorte,
Alors que pour sortir Mendosse ouvroit la porte,
Qui s'étant apperçu que l'on faisoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, sort, la ferme, et s'enfuit.
Sa fuite fut fort prompte, et la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle aventure,
Jaloux et furieux de ce qu'il n'avoit pu
Reconnoître, ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main, et la vue égarée,
Entre, et vient droit à moi: « Ta perte est assurée,
» Me dit-il. Tu mourras, si tu déguises rien;
» Apprends-moi mon malheur, pour éviter le tien;
» Cet homme que j'ai vu, sortoit d'avec ma femme.
» Avoû-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'ame! »
Interdite, et craignant sur-tout que le poignard
Ne me perçât trop tôt, si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien?

BÉATRIX.

Oui, sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté;
Et craignant de mourir, disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir, et me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais-tu de quel malheur ta fourbe fut suivie?

Digitized by Google

BÉATRIX.

D'aucun; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colere.

GUSMAN.

Tant pis!

BÉATRIX.

Tant pis? Pourquoi tant pis? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sais pas pourquoi tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment;
Et, quoique dans l'instant il n'en fit rien paroître,
Se croyant aussi sot qu'il méritoit de l'être,
Voulut perdre sa femme; et, dessus ton rapport,
Il la fit mourir.

BÉATRIX.

Lui?

GUSMAN, *appercevant Bernadille.*

Mais, je le vois qui sort.

BÉATRIX.

Gusman, ne me perds pas! Aussi bien elle est morte.

GUSMAN.

Quoi! je pourrois trahir mon maître de la sorte?
Et lui pourrois céler que c'est toi....

BÉATRIX.

Parle bas.

J'ai dedans ma cassette encor quatre ducats
Que je te donnerai, si tu n'en veux rien dire.

GUSMAN.

D'accord; mais qu'ils soient prêts avant qu'il se retire.

(*Béatrix s'en va.*)

Digitized by Google

SCENE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

Quoi ! Monsieur, sur le point de vous remarier,
Vous paroissez rêveur ? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête?

BERNADILLE.

Male-peste, j'ai bien des choses dans la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché :
Quand on prend une femme on est bien empêché!

GUSMAN.

Que craignez-vous, Monsieur, lorsqu'une telle envie...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si, par malheur pour moi, ma femme étoit en vie,
Et que, pour mes péchés, un jour, à point-nommé,
Elle revint après notre hymen consommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, Monsieur ? Eh ! par quelle aventure?
Les morts reviennent-ils ? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez causé sa mort, et qu'un dépit,
Ou bien, ou mal fondé, vous fit défaire d'elle ?

BERNADILLE.

D'accord ; mais la maniere en fut un peu nouvelle.
Ton zele m'est connu, je veux t'ouvrir mon cœur.

Digitized by Google

Tu sais que j'épousai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en souvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler son ame,
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme;
Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisoit Cocu?

GUSMAN, *à part.*

Ah! que sans les ducats....

BERNADILLE.

Instruit de mon offense,
Je fis vœu d'être veuf, et le suis, que je pense.
Je feignis de vouloir aller pour quelque tems
A Cadix, où tous deux nous avions des parens;
Et, pour tout ménager, sans en donner de marque,
Je gagnai, par argent, le Patron d'une barque,
Qui m'engagea, dès-lors, sa parole, et sa foi
Que tous ses gens et lui risqueroient tout pour moi.
A ce voyage feint je disposai Julie;
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours.
On prend une autre route, et nous voguons dix jours,
Tant qu'arrivés aux bords d'une Isle inhabitée,
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit, d'un ton piteux et doux,
Elle crioit: « Mon cher! pourquoi me quittez-vous? »
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournois le dos, et bouchois mes oreilles;

Digitized by Google

Puis faisant volte-face, assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte;
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage et du vent
Que la fievre et la peur l'avoient d'abord saisie;
Que, malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il falut consentir
A la jetter en mer, de crainte de périr;
Enfin donc, je jouai si bien mon personnage
Qu'on ne se douta point....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Je sais bien davantage;
Car je sais bien, Monsieur, que, vous étant vengé,
Vous prîtes le grand deuil, et fîtes l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdoit sa peine....
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce tems?

BERNADILLE.

Rien du tout. Cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette Isle déserte.

GUSMAN.

Ah! ce terme est trop long pour douter de sa perte;
Je vous garantis veuf; et sans doute, Monsieur,
Qu'elle y fut dévorée, ou mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais, pour te dire tout, je crains plus que Julie,
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

Digitized by Google

GUSMAN.

Comment! vous le craignez?

BERNADILLE.

Oui, ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance.
Il lui dit de grands mots, et même, en ma présence,
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet,
Et c'est un petit fat, qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conséquence,
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant,
Etant époux, viendra chez moi, tambour battant,

GUSMAN.

Mais sa mere devroit empêcher....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Comment faire?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire
Que pour les visiter il prenne tant de soins;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour, au moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas?

BERNADILLE.

Oui; mais il répond: « Ma foi!
» Tu te mocques, mon cher, l'ordre n'est pas pour moi.
» Ne me connois-tu pas. La bévue est fort bonne!
» C'est pour les importuns que cet ordre se donne. »

Digitized by Google

Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer;
Il monte effrontément, et, sans se déferrer,
Entre en Marquis, et fait une galanterie
Du refus des valets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourroit défendre de cela?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point D. Lope?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiete pas. Je viens, avec la mere,
Pour demain, sur le soir, de conclure l'affaire;
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra!...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Evitons-le.

(Il s'en va, avec Gusman.)

SCENE III.

JULIE, *en homme, sous le nom de Frédéric*, OCTAVE.

JULIE.

IL m'a vue, et me fuit.

OCTAVE.

Mais, Madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme?

JULIE.

JULIE.

Il m'en souvient trop bien !

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'hui,
Sans perdre plus de tems, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah ! c'est ce que je crains.... Il y va de ma vie.
Je veux savoir devant par quelle fantaisie
Il exposa mes jours dans ce Pays désert ;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais, lui-même, il se perd ;
Car s'il faut qu'une fois il épouse Constance,
Rien ne le peut sauver. Aimez-vous la vengeance ?
Laissez-le marier, et le faites....

JULIE, *l'interrompant.*

Tais-toi ?
Une telle vengeance est indigne de moi....
Ce n'est pas, tu le sais, que pour m'ôter la vie....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Madame, de vos maux je sais une partie ;
Et sans des importuns qui sont venus vous voir,
J'ose m'imaginer que j'allois tout savoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zele, et ma reconnoissance
A ta fidélité doit cette récompense ;
Outre qu'ayant besoin de ton adresse ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu sais qu'on me laissa dans une Isle déserte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,

Quand je vis, sur le soir, un vaisseau. Par mes cris,
Qui s'y firent entendre, un pilote, surpris,
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Etant dans le vaisseau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pu me laisser;
Et moi, je les priai tant de m'en dispenser
Que leur civilité fut enfin assez grande
Pour ne me faire plus de semblable demande.
Ceux à qui mon malheur sembla le plus touchant
M'apprirent que j'étois dans un vaisseau Marchand,
Qu'ils ne se pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi sur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la nécessité leur faisoit cette loi,
Qu'ils voguoient à Venise, et que c'étoit à moi
A voir si je voulois demeurer, ou les suivre.
La crainte de la mort et le desir de vivre
Font que, sans balancer, d'abord je me résous
A les suivre.

OCTAVE.

Ma foi! j'aurois fait comme vous,
Quand ils auroient fait voile aux Indes. Notre vie....

JULIE, *l'interrompant.*

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Venise, où voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crus sous cet habit être plus assurée.
Une bague de prix, qui m'étoit demeurée,

Digitized by Google

Servit à ce dessein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorsque, par un bonheur, qui m'a cent fois surprise,
Je vis un jour le Duc sur le Port de Venise,
Qui, comme font par-tout les gens de qualité,
Voyageoit seulement par curiosité.
Je crois t'avoir appris que le Duc de Médine
Est Seigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vu souvent:
Ainsi je le connus assez facilement;
Et, comme entre étrangers librement on s'assemble,
Je lui fais compliment, et nous parlons ensemble.
Il me demanda fort d'où j'étois, et je pris
Le nom de Frédéric, et lui dis mon Pays.
Le Duc me témoigna bien du plaisir d'apprendre
Que j'étois son Sujet, et me pria d'attendre;
Même, en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois. Il prit, de cette sorte,
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prêt à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour, au plus tard, dans six mois;
Qu'il vouloit visiter Naples, Rome et Florence;
Qu'après pour son retour, il feroit diligence.
Sa priere, et l'espoir de m'en faire un appui,
Lorsque je me verrois de retour avec lui,

Digitized by Google

Pour savoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois par fait, si le Duc dans ce tems
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux, par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vue; et ce qui m'en étonne
Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Eh! comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte,
Du hâle et du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayiez brouillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie,
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre jaloux.
J'affecte, dès que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports des plus passionnés,
De parler à l'oreille, et de lui rire au nez.
En voyant son dépit, mon chagrin se dissipe,
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;
Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Constance ne hait pas qu'on vante son éclat.

Digitized by Google

À son humeur ainsi la mienne s'accommode,
Je cajole à propos, je badine, à la mode;
Je lui serre les doigts, je lui baise la main:
Je vante la blancheur de son bras, de son sein,
Son embonpoint, sa taille et sa beauté parfaite;
Je fais le doucereux, et m'épuise en fleurette,
Et, fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, et pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel est donc votre but?

JULIE.

C'est d'engager Constance.
Mon traître à son hymen bornant son espérance,
Voudroit de ce dessein précipiter l'effet;
Mais je sais qu'elle m'aime, autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t-elle point D. Lope?

JULIE.

Tout de même.
Il s'en flatte, en secret, et croit fort qu'elle l'aime
Mais quoique chaque jour il lui rende des soins,
Constance assurément ne m'en aime pas moins.

Digitized by Google

SCENE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à part, sans voir Julie.*

ALLONS voir si Constance est enfin résolue....
(*Appercevant Julie.*)
Quoi ! toujours cet objet me choquera la vue ?

OCTAVE, *à Julie.*

Bernadille revient.

JULIE, *à Bernadille.*

Peut-on savoir, Monsieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui ?

BERNADILLE.

Trop d'honneur!
(*A part.*)
Je me porte fort bien.... Ah ! le sot personnage !
Morbleu !

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon visage:
Aussi, pour en parler avec sincérité,
Quiconque se marie, a besoin de santé.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus ; car je me persuade
Que la douleur de l'un, voyant l'autre malade,

Digitized by Google

Mêle trop d'amertume à des momens si doux.
Qu'en dites-vous, Monsieur?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurai de plaisir à vous voir une femme,
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre ame,
Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas!
Ah! je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience!

BERNADILLE.

Vous n'en serez pourtant gueres mieux, que je pense!

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être?

JULIE.

Oui, j'en prétends être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

JULIE.

Vous êtes curieux?
Je prétends partager, si l'hymen vous assemble,
La joie, et les douceurs que vous aurez ensemble;
Et qu'enfin, par l'effet d'un transport d'amitié,
Mon cœur de vos plaisirs ressente la moitié.
Oui, je prétends enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle soit autant à moi comme à vous-même,
Savoir tous vos secrets et tous vos entretiens,
Confondre mes soupirs sans cesse avec les siens,

Digitized by Google

Et, fussiez-vous toujours près d'elle en sentinelle,
Passer, quand je voudrai, quelques nuits avec elle.
Je prétends que mes soins, par les siens secondés....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Alte-là, je vois bien ce que vous prétendez.
Vous vous expliquez bien, Monsieur; et la maniere
En est intelligible, et même familiere.
Enfin vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer?... Bon!... Que pour vous elle ait de l'amitié?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que son cœur, flattant votre tendresse,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foiblesse?
Et, sans mettre vos feux, ni les siens au hasard,
Que de tous nos plaisirs vous aurez votre part?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux... Là, ceux que ma flamme...

JULIE.

Comment ceux?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme?

JULIE.

Sans réserve, et je veux que de semblables nœuds....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Enfin, que nous n'ayions qu'une femme à nous deux?

JULIE.

Justement.

Digitized by Google

BERNADILLE, *ironiquement.*
Il faudra ménager notre absence?

JULIE.
Non, je veux que ce soit même en votre présence,
Et vous le souffrirez, sans en dire un seul mot.

BERNADILLE.
Je ne croyois donc pas être encore si sot!
Vous seriez, vous flattant d'un espoir si frivole,
Assez fat, puisqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puissiez ménager
Une bisque amoureuse, et l'heure du Berger?
Qu'aux soins de votre amour mon humeur s'accommode?
Et qu'enfin devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit, de tems en tems?
Hein?

JULIE, *en riant.*
Hé.

BERNADILLE.
Quoi?

JÉLIE.
Franchement, c'est à quoi je m'attends,
Pourquoi dissimuler?

BERNADILLE.
C'est parler sans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre;
Et, si vous prétendez y venir coquetter,
Que vous y pourriez bien apprendre à dessauter?
Et que vous commencez à m'échauffer la bile?

Digitized by Google

JULIE.

Ce que vous demandez est donc fort inutile,
Et, c'est de mes desseins vous informer en vain;
Car vous vous mariez?

BERNADILLE.

Pas plutôt que demain.

JULIE.

Constance est bien heureuse, et le Ciel lui fait grace!
Ah! que j'aurois de joie à remplir cette place!
De posséder en vous le cœur, et l'amitié
D'un homme...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Brisons-là; c'est trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous satisfaire:
Lorsque l'on se marie on n'est pas sans affaire.
J'ai dessus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à signer,
Une maîtresse à voir, qui brûle d'être nôtre,
Des parens à prier, tant d'un côté que d'autre,
Et vous n'avez plus rien à me faire savoir;
C'est pourquoi je vous dis, serviteur, et bon soir.

(*Il s'en va.*)

Digitized by Google

SCENE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

Il va se marier, et la chose vous touche:
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche....
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui; mais je dois songer à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur et l'esprit de ce traître,
Pour ne pas m'exposer, en me faisant connoître....
Je vais m'y préparer, et songer aux moyens
De conserver mes jours, sans hasarder les siens.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

AH ! que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle!
Que j'en conçois d'espoir !

GUSMAN.

Tant mieux..... Mais quelle est-elle?
Peut-on la demander, et l'apprendre?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ai trouvé le secret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux sort ma disgrace suivie,
Et mettre en sûreté mon honneur, et ma vie....
(*Montrant sa tête.*)
Mais cela part de là. Quand on a de l'esprit
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bientôt dit?
Et saurons-nous enfin....

BERNADILLE,

Digitized by Google

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu sais bien que Mizante
Etoit ici Prévôt ?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa Charge est vacante.

GUSMAN.

Comment ! seroit-il mort ?

BERNADILLE.

Non ; mais enfin le Roi,
Par le moyen du Duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela ? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu ne saurois comprendre
Quel espoir j'en conçois ?

GUSMAN.

Non. Qu'en espérez-vous ?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous ?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui ?

BERNADILLE.

Pour nous.

Digitized by Google

GUSMAN.

Vous, Prévôt?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilége....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Est-ce dans un Moulin que l'on tiendra le Siége?

BERNADILLE.

Maraut! de tems en tems vous vous émancipez!

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, Monsieur, vous vous trompez,
Il faut savoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je pense,
Suppléront au défaut de notre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne se vend point. Vous savez qu'aujourd'hui
C'est le Duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite seul...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Ta raison n'est pas forte:
Le mérite est un sot, si l'argent ne l'escorte.
Vouloir sans intérêt faire agir la faveur,
C'est savoir mal son monde, et risquer son bonheur;
Mais avec ce secours, pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu! sur le ventre au mérite.
Outre, sans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi,
J'aime fort peu le sang; et, pourvu qu'on me donne,
Je ne pourrai jamais faire pendre personne.
Cinquante faussetés ne me coûteront rien

Digitized by Google

Pour servir mes amis, si l'on en use bien.
Je sais tenir long-tems un Procès dans sa source,
Et juridiquement pressurer un bourse.
Je sais lire par-tout, belle écriture ou non,
Et bien ou mal enfin, je sais signer mon nom.
Pour mon visage, il a, sans paroître farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, Monsieur, c'est la bouche.
Etre fort âpre au gain, et gueres scrupuleux,
Et Juge, est un secret pour n'être jamais gueux;
Et vous avez raison de voir si la Fortune....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Dit que j'ai des raisons. Je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant savoir, ou, du moins, se douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout se sait, tôt ou tard : mais quand je serai Juge,
Ma Charge et mon pouvoir deviendront mon refuge.
Je la veux donc briguer, et l'emporter d'assaut,
Dûssai-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.
Frédéric peut beaucoup près du Duc de Médine;
Pour me la procurer c'est lui que je destine.
C'est un aventurier, quoiqu'il soit mon rival,
A qui deux cents ducats ne siéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, Monsieur, il vous rendra service.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office;
Mais le drôle, peut-être, en me rendant content,
Prétendroit me servir, à la charge d'autant;

Digitized by Google

Et c'est dont je lui veux supprimer l'espérance.
Tant tenu, tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

SCENE II.

JULIE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE, *à part.*

Qu'il est rêveur !.. N'importe, il le faut approcher.
(*A Julie.*)
Je vous trouve à propos, et j'allois vous chercher.

JULIE, *à part, se promenant et rêvant, sans l'entendre.*

Faut-il me découvrir, sans savoir la maniere....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, j'allois chez vous, vous faire une priere.

JULIE, *à part, sans l'entendre.*

Que le sort m'est contraire, et qu'un pareil malheur....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

J'allois vous demander une grace.

JULIE, *l'appercevant.*

Ah ! Monsieur !
Pour vous prouver mes soins, tout me sera facile.
Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile !
L'honneur de vous servir sera pour moi si doux
Que jamais....

Digitized by Google

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Franchement, j'ai fait grand fonds sur vous.

JULIE.

Ah! si j'ose, à mon tour, vous faire une priere,
C'est d'en user toujours de la même maniere....
Mais sachons quel motif vous amene vers moi?

BERNADILLE.

Je veux solliciter près du Duc un emploi.

JULIE.

Quel?

BERNADILLE.

Celui de Prévôt. Auprès de sa personne
Nous savons quel crédit votre vertu vous donne;
Et si vous en parlez, nous n'avons pas douté....

JULIE, *l'interrompant.*

Oui, j'y puis quelque chose, et j'en suis écouté;
Et je ne pense pas que le Duc me refuse.

BERNADILLE.

Au reste, nous savons un peu comme on en use,
Et, pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cents ducats au bout d'un compliment.
C'est de quoi je prétends, sans que rien m'en dispense,
Assaisonner vos soins et ma reconnoissance.

JULIE.

Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié;
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé.
Votre bien est pour vous une foible ressource:
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourse.
Pourvu que vous m'aimiez je serai trop content!

Digitized by Google

BERNADILLE, *bas, à Gusman.*

Ne te l'ai je pas dit? à la charge d'autant!...
(*A Julie.*)
Un service pareil veut une récompense.

JULIE.

De grace! finissez un discours qui m'offense.
Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous suis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel service,
S'il faut que, pour jamais, l'amitié nous unisse!
Mon cœur, sur votre aveu, se flatte de cela,
Vous me la promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez, de mon crédit vous pouvez tout attendre.
De ce pas, près du Duc je vais pour vous me rendre;
Je ferai mes efforts pour vous voir satisfait.

BERNADILLE.

Et nous saurons tantôt ce que vous aurez fait.
(*Il s'en va, avec Gusman.*)

Digitized by Google

SCENE III.

JULIE, *seule.*

Son dessein m'offre assez de quoi me satisfaire,
Et la faveur du Duc me sera nécessaire.
Je passerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement....
Mais Constance paroît. Touchant mon infidele,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je songe à l'engager.

SCENE IV.

CONSTANCE, BÉATRIX, JULIE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Vous devez être instruit
A quelle extrémité mon malheur me réduit;
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende.
Avecque tant d'amour, verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte et ma main et mon cœur?

JULIE.

Non; que sur ce sujet votre esprit se rassure:
J'y prends trop d'intérêt pour le laisser conclure.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien; pouvez-vous espérer....

JULIE, *l'interrompant.*

Vous faut-il des sermens pour vous en assurer?
Puissai-je, pour souffrir une gêne éternelle,
Eprouver à vos yeux la mort la plus cruelle;
Que la foudre du Ciel m'écrase à vos genoux,
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux.
Après cela, Madame, êtes-vous satisfaite?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le méprise: il est riche, et je croî
Que sans doute il seroit mieux votre fait que moi;
Mais puis qu'à cet hymen votre cœur est contraire,
Pour vous en garantir, je sais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah! vous ne sauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi;
Je mourrois de douleur si vous étiez sa femme!

CONSTANCE.

Et peut-être sans vous, cet hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Quoi! Madame,
Si le Ciel eût plus tard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lys? Ah! cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon ame possédée

Que, n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger!

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Frédéric! Que votre ame,
Par ce jaloux transport, marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous
Que quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé...

JULIE, *l'interrompant.*

Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi.
Mais un défaut, pour vous de très-mauvais présage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage.
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulût me ressembler.
Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
Je n'en vaudrois que mieux d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeste, et ce discours sied mal
A ceux dont le bonheur au mérite est égal.
A vous voir si bien fait, aisément on devine....

JULIE, *l'interrompant.*

Il ne faut pas toujours se régler sur la mine!

CONSTANCE.

Votre esprit et votre air font que l'on se résout....

JULIE, *l'interrompant.*

J'ai de l'extérieur, Madame; mais c'est tout.
Je doute que cela puisse vous satisfaire.

Digitized by Google

CONSTANCE.

On est assez parfait quand on a de quoi plaire.

JULIE.

Quoi ! vous pourrez m'aimer, étant ce que je suis?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter, après ce que je dis?

JULIE, *l'embrassant.*

Souffrez qu'après l'espoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, et ce baiser pour gage.

CONSTANCE.

Ah! ne m'offensez pas, Frédéric, et sachez...

JULIE, *l'interrompant.*

Eh ! quoi, pour un baiser vous vous effarouchez;
Je veux pourtant régler mes desirs sur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en souffrir bien d'autres.
Oui, je prétends vous voir, avant la fin du jour,
Dans mes embrassemens éteindre votre amour.

CONSTANCE, *à part.*

(*A Julie.*)

Je crois qu'il perd l'esprit.... Frédéric, si votre ame
Prétend que mon aveu m'engage....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, Madame,
Quelque espoir dont pour vous mon cœur se soit flatté,
Avec moi votre honneur est fort en sûreté.
Le Ciel à mes desseins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas sur ce point permis de vous déplaire;
Et la nature enfin, malgré ces mouvemens,
A donné fort bon ordre à mes emportemens.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Aussi par le respect, et par la retenue,
La flamme d'un amant est toujours mieux connue.
Sans ces petits transports, que je n'approuve point,
Vous seriez à mes yeux aimable au dernier point;
Je chérirois vos soins : votre entretien, vos plaintes,
Porteroient à mon cœur de sensibles atteintes;
Mais enfin ce défaut excite mon courroux.
Ainsi, jusqu'à présent, je puis dire de vous
Que, pour vous faire aimer, il vous manque une chose.

JULIE.

Cela peut être vrai; mais je n'en suis pas cause.
Je le sais mieux que vous, et cependant il faut....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Lorsque l'on reconnoît en soi quelque défaut,
Il faut s'en corriger, et que notre amour cede.

JULIE.

Il est vrai; mais le mien est un mal sans remede,
Et, pour l'amour de vous, j'en suis au désespoir!...
Mais enfin le plaisir que je prends à vous voir
Me fait presque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hyménée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du succès de vos soins;
Et que si vous m'aimez....

JULIE, *l'interrompant.*

Ah! vous aurez, Madame,

Digitized by Google

Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme;
Et je prétends enfin que l'hymen, dès demain,
Réunisse à jamais ce cœur et cette main.

(Elle s'en va.)

SCENE V.

CONSTANCE, BÉATRIX.

CONSTANCE.

HÉLAS! qu'un tel espoir me rassure et me flatte!
Et s'il faut aujourd'hui que son amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi donc! ce marmouzet,
Avec son beau langage, et son ton de fausset,
Avec son poil blondin, transplanté sur sa tête,
Vous plairoit pour époux, et vous seriez si bête
Que de le préférer à D. Lope?

CONSTANCE.

Entre nous,
Frédéric, tel qu'il est, me plairoit pour époux.

BÉATRIX.

Ce qu'il a de meilleur je crois que c'est la langue;
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue!
Madame, franchement, ce n'est pas votre fait;
Et vous courez hasard, outre qu'il est mal fait,
Quoiqu'il soit grand causeur, et fort sur la fleurette,

D'en

Digitized by Google

D'en être mal, vous dis je, et très mal satisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ai sur le cœur:
Il ressemble à ces gens qui nous portent malheur;
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire!

BÉATRIX.

Que D. Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire....
Mais Frédéric, en tout, me semble sans égal.

BÉATRIX.

Mais D. Lope, Madame, est galant, libéral.
Quoiqu'il soit un peu brusque, il a de la naissance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi.... Le voici qui s'avance.
Son courroux contre moi va d'abord éclater.
Il sait qu'on me marie, et je veux l'éviter.

BÉATRIX.

Mais vous ne vous sauriez dispenser de l'entendre.

Digitized by Google

SCENE VI.

D. LOPE, CONSTANCE, BÉATRIX.

D. LOPE, *à Constance.*

MADAME, si j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, et demain l'on vous donne un époux.
Bernadille a-t-il pu vous obtenir de vous ?
Ce cœur qui fut pour moi jusqu'à présent sensible,
A-t-il trouvé pour lui le changement possible ?
Recevrez-vous sa main sans faire aucun effort,
Pour adoucir le coup qui doit causer ma mort ?
Faut il, sans murmurer, que ce cœur me trahisse ?

CONSTANCE.

D. Lope, on me l'ordonne, il faut que j'obéisse.
Ma mere en sa faveur dispose de ma foi.
Si mon cœur fut à vous, ma main n'est pas à moi ;
Je dois par son aveu....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Dites plutôt, Madame,
Que l'éclat de son bien a su toucher votre ame ;
Qu'au défaut de l'amour, qui vous est odieux,
L'argent, pour un brutal, vous fait ouvrir les yeux ;
Que mon ame, pour vous trop facile à surprendre,
Du piége où j'ai donné, devoit mieux se défendre,
Et que le désespoir d'un cœur comme le mien....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Ces transports de courroux n'aboutissent à rien.

Digitized by Google

Il faut, à nos plaisirs quand le malheur succede,
Se payer de raison, quand il est sans remede.
Faites ce que pour vous j'ai fait jusques ici.
Vous m'aimiez, disiez-vous; je vous aimois aussi.
Vos yeux qui me cherchoient, avec un soin extrême,
M'ont vue avec plaisir: je vous ai vu de même.
Mon cœur d'un vain espoir ayant su se flatter,
Dans ses empressemens a su vous imiter;
Et préférant enfin votre ardeur à toute autre,
Mon cœur, jusqu'à présent, s'est réglé sur le vôtre.
Puisqu'enfin à changer mon ame se résout,
Changez, à mon exemple, et m'imitez en tout.
Si pour un riche époux je vous suis infidelle,
Prenez une maîtresse et plus riche et plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager,
Et profitons tous deux du plaisir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate! et ne pas être
Esclave d'une amour que vous avez fait naître.
Quoi! le plus grand effort que vous fassiez pour nous
Est de me conseiller de changer comme vous?
L'intérêt vous aveugle, et votre cœur se jette
Dans les bras du premier qui s'offre, et qui l'achete!
Je vois trop qu'un objet sans amour et sans foi
Méritoit peu les soins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, et ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! je ne savois pas que ce cœur fût à vendre....
Mais l'amour et le tems puniront ces mépris,

Et vengeront l'ardeur dont le mien est épris.
J'en conçois de la joie, et votre hymen m'en donne,
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne.
Oui, ce cœur méprisé ne désespere pas
Que vous ne regretiez ma perte entre ses bras,
Et que le désespoir de vous voir sa captive....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Adieu; je vous croirai, si tout cela m'arrive.
(*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

D. LOPE, BÉATRIX.

D. LOPE.

Dieux! quelle indifférence! Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Hé bien?

D. LOPE.

Épouser Bernadille!

BÉATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y dispose?
Dis-moi de son secret si tu sais quelque chose?

BÉATRIX.

Cela m'est défendu.

Digitized by Google

D. LOPE.

Eh! de grace, apprends-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi?
Comment à cet hymen s'est-elle résolue?
Quel charme et quel appas, ont ébloui sa vue?

BÉATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion?

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais.... Voici ma caution....

(Il tire sa bourse et lui présente quatre louis.)

Prends ces quatre louis.

BÉATRIX, *hésitant à prendre l'argent.*

Monsieur....

D. LOPE.

Prends-les, te dis-je.

BÉATRIX, *hésitant encore.*

Mais, Monsieur....

D. LOPE.

Prends, je sais connoître qui m'oblige:
Ne me fais point languir, apprends-moi ce que c'est.

BÉATRIX, *prenant l'argent.*

Vous saurez... (je vous sers au moins sans intérêt)
Qu'elle aime Frédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime! Ah! l'ingrate!
L'aime-t-il?

BÉATRIX.

Il le dit; et, de plus, il la flatte
De rompre son hymen, et d'être son époux;
Et c'est pourquoi Constance est si fiere pour vous.

Digitized by Google

D. LOPE.

Qui l'eût jamais pensé qu'une ame si volage....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Adieu, je n'oserois demeurer davantage;
Et si je ne la suis, elle se doutera....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Au moins....

BÉATRIX, *l'interrompant aussi.*

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE.

Ma flamme, en ta faveur, sera reconnoissante,
Et je prétends....

BÉATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.
(*Elle s'en va.*)

SCENE VIII.

D. LOPE, *seul.*

L'AMOUR de Frédéric l'emporte sur le mien!
Il prétend l'épouser!.... Je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître...
Cherchons-le, et s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment!

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Maudit soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'ame!

CONSTANCE.

Qui t'oblige à pester ainsi contre l'amour?

BÉATRIX.

Vous me faites jaser avec vous nuit et jour,
A peine de dormir ai-je quelque espérance,
Que pour m'en empêcher votre plainte commence;
Vous avez de l'amour, et ce cœur gros d'espoir
Fait dépense en soupirs, du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose est pour vous un supplice;
Et moi, qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse!

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte et l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent, tour-à-tour,
Te faut-il étonner si tu les vois paroître?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,

Digitized by Google

Le transport d'un amour, caché jusques ici,
Éclatera....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Tout doux, Madame, le voici....
Rengaînez.... Il vous faut jouer un autre rôle.

SCENE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BÉATRIX.

BERNADILLE, *à part, sans voir Constance.*

Voyons si Frédéric est homme de parole....
(*Appercevant Constance.*)
Mais j'apperçois Constance : il la faut approcher....
(*A Constance.*)
Je ne savois que faire, et j'allois vous chercher.
Bon jour.

BÉATRIX, *à part.*

Fort bien !

BERNADILLE, *à Constance.*

Enfin, vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdrez la qualité de fille.
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, où je suis bien trompé !
Je crois qu'un tel discours ne sauroit vous déplaire ?
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? Il faut qu'un homme veuf.

BERNADILLE, *l'interrompant.*

A quoi bon des habits ? le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'est pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'est mode qui tienne !

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Mais il est à la mienne.
Je ne suis pas d'avis, n'étant pas Courtisan,
De mettre sur mon dos mon revenu d'un an,
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des sottises du tems, faire une garde-robe.

CONSTANCE.

Il suffit.... Mais, du moins, il vous faut des rabats.
De quoi vous les fait-on ?

BERNADILLE.

Pourquoi ? n'en ai-je pas ?
J'en ai deux tout pareils ; et ce seroit, je pense,
Fort inutilement faire de la dépense.

(*Lui montrant son rabat.*)

Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il est fort ancien !

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à présent ne vaut rien,
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le crois.

Digitized by Google

BERNADILLE.

Je vous jure
Que depuis quatorze ans ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte ? On est mille fois mieux,
(Outre que vous devez avoir froid sans cheveux)
Avec une perruque

BERNADILLE.

Est-il une perruque
Qui pût si chaudement entretenir ma nuque?
Voyez si sur ce point je dois être content?
Cela tient bien plus chaud, et ne coûte pas tant.
Chacun, dedans ce tems, à son gré s'accommode:
On ne voit que les fous esclaves de la mode;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces soins,
Dix pistoles de plus, deux perruques de moins.
Il faut pour le besoin avoir quelque ressource:
Ce qui sied bien au corps, sied très-mal à la bourse;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, et de la propreté.

CONSTANCE.

C'est assez.... Fera-t-on le festin chez ma mere?
Avez-vous donné l'ordre?

BERNADILLE.

Un festin? Pourquoi faire?
Ceux qui le mangeroient me prendroient pour un fat:
Je souperai chez vous, et porterai mon plat,
Sans façon. C'est agir prudemment, ce me semble;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux ensemble.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné ?

BERNADILLE.

Que mon lit soit bien fait, et qu'il soit bassiné....
Vous riez, et m'allez encor citer la mode ?
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode.
Parce qu'il est des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un sot éclat solemniser ce jour,
De qui la vanité, pour leur bourse cruelle,
Les charge de rubans, de points et de dentelle ;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariés,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds ;
Qui ne refusent rien aux soins qui les transportent,
Et qui se font, de loin, montrer tout ce qu'ils portent.
Quoi ! parce que des sots se piquent, quoique mal,
Du pompeux appareil d'un cadeau nuptial,
Il faut faire comme eux ; et quand on se marie,
Ce n'est donc pas assez de faire une folie ?
La raison sur ce point ne doit pas s'écouter?
Il faut suivre leur piste ; et, pour les imiter,
Dépensant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante ?
Et tenant table ouverte enfin à tous venans,
Passer, pour un bon jour, six mois de mauvais tems ?
Je pourrois concevoir une pareille envie !
Je demeurerois veuf plutôt toute ma vie !
Je vous le dis, tout net, cet article est réglé :
Ce n'est pas mon avis ; qu'il n'en soit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort ; vous en êtes le maître.

Digitized by Google

Je souscris à tout ... Mais je vois quelqu'un paroître....
C'est Frédéric.... Adieu, de peur de vous troubler....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

C'est bien fait, aussi bien je voulois lui parler.
(*Constance et Béatrix s'en vont.*)

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Je viens de voir le Duc.

BERNADILLE.

Ah! faveur sans seconde!
Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Il m'a reçu le mieux du monde!

BERNADILLE.

Je m'en suis bien douté. Cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un tems, puis j'ai parlé de vous,
Et demandé la charge où votre cœur aspire;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point?

JULIE.

Que vous étiez savant,
Désintéressé,

Digitized by Google

Désintéressé, franc, scrupuleux, clairvoyant,
Estimé dans ces lieux, severe, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah ! point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon possible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop !... Hé bien?

JULIE.

Il a très-bien goûté
Ce que je lui disois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots. « Je connois Bernadille,
» J'estime sa personne et connois sa famille. »

BERNADILLE.

Mais venons au sujet dont on l'entretenoit.
Qu'a-t-il dit sur la charge? Hein?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embrasse vos genoux ! Bernadille, je jure!
Ne se dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le Duc, cependant, en cette occasion,
A mis, me la donnant, une condition,
Qui pour votre intérêt me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entends, le Duc a besoin de monnoie?

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

Digitized by Google

BERNADILLE.

Daignez donc achever.
Quelle condition veut-il faire observer?
L'honneur de le servir m'est un plaisir extrême!

JULIE.

C'est à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refusoit à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne foi....
Ah! le fourbe! « Pour vous tout me sera facile,
» Que mon bonheur est grand, si je vous suis utile! »
En effet, j'ignorois pourquoi, sans intérêt,
Vous vouliez me servir; mais je vois ce que c'est.
Le présent que j'offrois, trop peu considérable,
N'a pu vous engager : il n'étoit pas capable
De vous entretenir longtems fort ajusté,
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer souvent de plumes et de linge.
Vous me faisiez tantôt des caresses de singe,
Petit fripon!

JULIE.

De vous rien ne me peut fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher!

JULIE.

Je vous l'ai déja dit, j'ai fait tout mon possible.
Je vous nuis à regret, et cela m'est sensible;
Mais si je perds l'espoir que je m'étois promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

Digitized by Google

BERNADILLE.

Etes-vous assez sot pour croire le contraire?
Dites-nous, cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelque présens nos soins seront suivis,
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfere à tout autre!

BERNADILLE.

Je le crois; mais pour moi je ne suis pas le vôtre.
Pour des gens comme vous gardez votre présent.

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Il n'a point de pareil!

OCTAVE.

Il est divertissant!

JULIE.

Cependant, je suis Juge, et je veux....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Mais, Madame,
Vous m'avez toujours dit....

JULIE.

Quoi?

Digitized by Google

OCTAVE.

Que vous étiez femme?

JULIE.

Je la suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vu

De femme Juge?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévu....

JULIE, *l'interrompant.*

La charge me plaisoit, et je l'ai demandée.
Pour tout autre le Duc me l'auroit accordée,
Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé?

JULIE.

Point du tout:

Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cause,

Et moins je vois....

JULIE, *l'interrompant.*

Je vais t'éclaircir mieux la chose.

Mon mari me croit morte, et son crime caché,
Pour ne s'être point vu jusqu'ici recherché.
Pour savoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En exposant mes jours dans cette Isle déserte,
Je veux l'interroger avec l'autorité

Digitized by Google

De Prévôt, dont j'ai su briguer la qualité.
De ma demande au Duc voilà la seule cause,
Et je prétends enfin pousser si loin la chose
Qu'il en prenne l'alarme, et, devant qu'il soit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit ;
Et sur son attentat, quoi qu'il puisse répondre,
Lorsque je le voudrai, je saurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il soit plus tard,
Va, sans perdre de tems, l'arrêter de ma part,
Et l'amene chez moi. Ne dis rien davantage.
Tu verras si je sais jouer mon personnage.
Tu prendras chez le Duc quelqu'un pour t'escorter.
Que ce soit, toutefois, sans beaucoup éclater :
Je lui veux faire peur, et point de violence.

OCTAVE.

Nous en userons bien, s'il ne fait résistance.
Je m'y rends de ce pas, et l'amene dans peu.
Si je ne suis trompé, nous allons voir beau jeu !

(*Il s'en va.*)

SCENE V.

JULIE, *seule.*

Cessez, scrupules vains d'honneur, de bienséance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur,
L'affront en est sensible, et me tient trop au cœur....
Oui, je prétends le mettre, avant que la nuit vienne,

Digitized by Google

Aussi près de sa mort, qu'il me mit de la mienne....
Ce traître est mon époux; je le sais, et ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion.
D'accord.... Mais ce qu'il fit lorsque j'eus tant de crainte,
Fut une vérité; ceci n'est qu'une feinte....
Puisque, m'abandonnant au transport qu'il suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste, du moins, qu'une feinte m'acquitte.
Je lui dois de la peur, et j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens, comme il rioit aux miens....
Rentrons. D. Lope vient.... Il faut que je dispose...

SCENE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE, *l'arrêtant.*

Frédéric, je voudrois m'éclaircir d'une chose.

JULIE.

J'y consens volontiers, et veux de bonne foi....

D. LOPE, *l'interrompant.*

Certain bruit, depuis hier, est venu jusqu'à moi.

JULIE.

Quel est-il?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Constance,

Et que vous vous flattiez, de plus, de l'espérance
De rompre son hymen et d'être son époux.

JULIE.

Il est, dès-à-présent, rompu.

D. LOPE.

Par qui? par vous?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être son époux vous avez eu l'envie?

JULIE.

Si Bernadille l'est, je veux perdre la vie!

D. LOPE.

Mais d'un semblable espoir vous êtes-vous flatté?

JULIE.

C'est pousser un peu loin la curiosité!

D. LOPE.

Ce discours me fait voir où votre cœur aspire.
Je connois votre amour, et c'est assez m'en dire.
Le mien vous est connu: voyons qui de nous deux,
En attendant son choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi! la bravoure en est?

D. LOPE, *mettant l'épée à la main.*

Trêve de raillerie!

Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah! tout doux, je vous prie!

Vous vous répentirez de me pousser à bout.

Digitized by Google

D. LOPE.

C'est trop perdre de tems, je me résous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous serez la cause:
Triompher et combattre, est pour moi même chose:
J'eus toujours l'avantage en combat singulier;
Et si vous en aviez, vous seriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne...
(*A part.*)
Pour m'en débarrasser, ne viendra-t-il personne?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée.... Ah! que vous êtes lent!
Vous êtes bien poltron, pour être si galant!
Ah! vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre
Si vous ne saviez pas mieux plaire que vous battre!

JULIE.

Déja de l'un des deux vous êtes éclairci?

D. LOPE.

Il est vrai, mais il faut m'apprendre l'autre aussi.

JULIE.

Votre témérité lasse ma patience!

D. LOPE.

Ah! tant de vanité me fatigue et m'offense!
Défendez-vous, vous dis je, ou mon juste courroux....

JULIE, *l'interrompant.*

Je suis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi! vous croyez ainsi désarmer ma colere?
Non, non, amis ou non, il ne m'importe guere!

Digitized by Google

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais, dans ce moment,
Terminer votre erreur, et votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obstacle invincible
Rend pour elle, et pour moi, cet hymen impossible;
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés, feroit un méchant tout.
Auprès d'elle, pour vous, je ne suis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche! pour m'appaiser, la peur vous porte à feindre:
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'espoir?

JULIE.

Non; vous épouserez Constance, dès ce soir.
Je vous sers l'un & l'autre, et c'est à sa priere.
Je prétends vous unir, et j'en sais la maniere.
L'occasion est belle, et pourroit me flatter;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil soin m'oblige;
Mais si j'en perds l'espoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Non; puissai-je, vous dis je,
Mourir de votre main, si contre vos souhaits
Bernadille, ni moi nous l'épousons jamais!
Je vous laisse, et je vais, après cette assurance,
Disposer les moyens de vous donner Constance.

(*Elle s'en va.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

D. LOPE, *seul, remettant son épée dans le fourreau.*

J'ÉPOUSEROIS Constance avant la fin du jour!
Dois-je sur cet aveu rassurer mon amour?
Il ne peut l'épouser, et sa flamme indiscrette....
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrette,
Ou de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache sous cet espoir sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger, au besoin, me console:
Il mourra de ma main, s'il manque de parole;
Et si pour cet hymen je fais un vain effort....
Mais rentrons; j'apperçois Bernadille qui sort.
(*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS, *tenant Bernadille au collet.*

BERNADILLE.

DE grace! finissez et ma peine, et la vôtre,
Messieurs: vous me prenez sans doute pour un autre.
Je veux être pendu si j'y vais d'aujourd'hui!
J'incague le Prévôt, et n'ai que faire à lui!

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, et tout à l'heure.

Digitized by Google

BERNADILLE.

Eh! s'il me veut parler, il sait bien ma demeure....
Mais vous vous méprenez, vous dis-je, assurement.
Il faut connoître ceux qu'on arrête, autrement....
Vous riez! cependant cette bévue est grande!

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Hé bien, que nous veut on?

UN VALET.

C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.

Ah! Monsieur l'Algouasil, vous faites le discret!

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous suivre, et vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puisque c'est un secret, je n'en veux rien apprendre;
Je suis de tout secret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'est que pour nous.

BERNADILLE.

Tout cela m'est égal....

(*A part.*)

Je vois bien ce que c'est. Le drôle aime Constance:
Sans doute il aura su que notre hymen s'avance,

Digitized by Google

Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour;
Mais je veux l'épouser avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monsieur, il faut marcher, ou votre résistance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille! vous saurez ce que pese ma main,
Si vous ne détalez!

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE, *le frappant.*

Tiens, je m'en vais te suivre.

L'AUTRE VALET.

Allons, Monsieur.

BERNADILLE, *le frappant aussi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre!
Je vous battrai si bien qu'il vous en souviendra!

OCTAVE, *à part.*

La raillerie est forte! il les assommera.

BERNADILLE, *se jetant sur Octave.*

Et vous, Monsieur l'Exempt, je m'en vais vous apprendre...

(*Ils l'enlevent et l'emportent tous les trois.*)

Ah! morbleu! je suis pris, je ne puis m'en défendre.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Hé bien, à le chercher as-tu perdu ton tems?
Et Bernadille enfin....

OCTAVE.

Madame, il est céans;
Et nous l'avons conduit avec assez de peine.
Je viens de le laisser dans la chambre prochaine,
Il est dans un transport qu'on ne peut exprimer:
Il tempête, il menace, il veut tout assommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance?

JULIE.

Oui, qu'il vienne; il est tems que sa peine commence.
Le piége est bien adroit: il ne peut l'éviter.
Le tems m'est précieux; et, pour en profiter,
Un peu de gravité me sera nécessaire.....
Il vient, et ne sait pas la peur qu'on lui va faire.

Digitized by Google

SCENE II.

BERNADILLE, DEUX VALETS, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE, *à Octave.*

Hé bien, Monsieur l'Exempt, suis-je assez promené?
Est-il quelque réduit où l'on ne m'ait mené?
Le lieu du rendez-vous ne sauroit-il s'apprendre?

OCTAVE.

Vous voyez Frédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE, *à Julie.*

Honneur, le beau garçon!

JULIE.

L'abord est familier!

BERNADILLE.

En effet, ce petit Juge de balle est fier!

JULIE.

Changez un peu de style, et soyez plus modeste.
Apprenez....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quel endroit du Code, ou du Digeste,
Si vous les avez lus, vous a donc fait savoir
Que, de force, ou de gré, l'on doit vous venir voir?
Est-ce une Loi pour nous ancienne, ou moderne?

OCTAVE.

Mais songez...

Digitized by Google

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Taisez-vous, suffragant subalterne!
Si vous y revenez....

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon dessein n'est pas de rien céler.
Vous riez, et traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impression nouvelle!

JULIE.

Vous êtes bien bouillant!

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis.

JULIE.

Il faut, pour le savoir, parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autre fois; j'ai certaine visite....

JULIE, *l'interrompant.*

Non, il faut demeurer; vous n'en êtes pas quitte,
Et vous justifier?

BERNADILLE.

Qui, moi?

JULIE.

Vous, scélerat!

BERNADILLE.

Ah! je vois ce que c'est, apprentif Magistrat!
Connoissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen, vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré?

Digitized by Google

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein, avec moi cette Belle
Passeroit mal le tems, et moi mal avec elle.
Avant la fin du jour vous pourrez le savoir.
Cependant répondez, et sans vous émouvoïr.
Vous aviez une femme?

BERNADILLE, *à part.*

Ah! demande fâcheuse!

(*A Julie.*)

Oui, puisque je suis veuf.

JULIE.

Bien faite, vertueuse?

BERNADILLE.

(*A part.*)

On le dit.... Ce discours me devient bien suspect!

OCTAVE, *lui ôtant le chapeau de sur la tête.*

Il faut devant son Juge être dans le respect.

JULIE, *à Bernadille.*

Et qu'en avez-vous fait?

BERNADILLE, *à part.*

Ah! je tremble dans l'ame....

(*A Julie.*)

J'en ai fait....

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme?...

(*A part.*)

Quelqu'un m'aura trahi : sans doute qu'il sait tout;
Mais il faut cependant tenir bon, jusqu'au bout.

Digitized by Google

JULIE.

Il se faut avec nous expliquer d'autre sorte.
Qu'est-elle devenue ?

BERNADILLE.

Elle est morte.

JULIE.

Elle est morte?
De quoi? car si j'en crois ce qu'on m'a rapporté....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

D'avoir eu trop de mal et trop peu de santé.

JULIE.

La réponse est fort juste !

BERNADILLE.

Elle est assez commune.

JULIE.

En quel lieu?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel tems?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin ?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, si peu d'esprit qu'elle eût.

JULIE.

Je me lasse à la fin de fadaises si grandes ;
Et si vous me fâchez....

Digitized by Google

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Et moi de vos demandes.
Franchement, j'en suis las, si jamais je le fus !
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus.
Ne renouvellez point ma ouleur dans mon ame
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce récit.
Cependant, si j'en crois ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une Isle déserte,
Où vous l'avez laissée, afin qu'après sa perte
Vous pussiez à loisir vous choisir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti;
On sait bien que je n'eus jamais l'ame assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre femme ! hélas ! lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes, connoissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnoient pour modele,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma femme, et que j'en étois fou!

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le Patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, et qu'il avoit le mot;

Digitized by Google

Que lui, ses gens, et vous, étiez tous du complot;
Et qu'ayant abordé cette Isle inhabitée,
Par quatre Matelots Julie y fut portée;
Que l'on la mit à terre, et, si-tôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna, le plus vîte qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure.
Monsieur le Juge, ayez égard à l'imposture;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, et conservez mon droit!

JULIE.

Oui, je veux vous servir et vous tirer d'affaire;
Et je sais à quel point Constance vous est chere,
Que votre hymen se doit conclure en peu de tems;
Que ce tems vous est cher: c'est pourquoi je prétends
Mettre par un moyen à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous en prie!

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ces momens,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connois les amans,
Par mon expérience.

OCTAVE, *à part.*

Elle sait bien son rôle!

Digitized by Google

JULIE, *à Bernadille.*

Et je sais....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Je vois bien que vous êtes un drôle;
Mais enfin j'attends tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je. Néanmoins,
Comme l'indice est fort et l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyiez hors d'affaire....
(*Appelant.*)
Hola !

BERNADILLE.

La question !

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi la question !... Ah ! je suis enragé !

JULIE.

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE, *à Bernadille.*

Marchez !

BERNADILLE.

(*A Julie.*)
Encore un mot.... Voulez-vous que je meure?
Mille ducats pour vous, payables dans une heure;
Soit dit, sans faire tort à votre intégrité,
Et laissez-là pour nous votre formalité.

Digitized by Google

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grace.

BERNADILLE.

Si, comme je l'ai cru, j'étois en votre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirois à bien meilleur marché !

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde ?...
(*A part.*)
Il faut, pour me sauver, toucher une autre corde,
Car enfin je vois bien ce qui lui tient au cœur....
(*A Julie.*)
Constance vous plaît fort ? Notre hymen vous fait peur ?
Eh ! bien, épousez-la ; je cede sa personne...
Vous secouez la tête ?... Et, de plus, je vous donne
Quatre mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler François.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait dont il s'agit est d'une autre importance !
Vous êtes accusé, faites votre devoir.
Vous savez que je puis....

BERNADILLE, *à part.*

Rien ne peut l'émouvoir !...
(*A Julie.*)
Quoi ! me mettre à la gêne, et que je sois la proie....

Digitized by Google

JULIE, *l'interrompant.*

Pour vous en garantir, je ne sais qu'une voie....
(*A Octave et aux deux Valets.*)
Que l'on nous laisse seuls.

(*Octave et les deux Valets sortent.*)

SCENE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

Ta vie est en ma main.
Ton crime m'est connu; tu t'en défends en vain.
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te sauver.... Mais ta perte me touche;
Ton sort me fait pitié: je te veux secourir.
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait et la mort de Julie,
Si tu confesses tout, je te sauve la vie.
Tu peux, dès à présent, prononcer ton Arrêt,
Les témoins, le supplice, en un mot, tout est prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obstine à mériter ma haine,
Ne songeant plus alors qu'à ce que je me doi....

BERNADILLE, *se jettant à genoux.*

Hélas! Monsieur le Juge! ayez pitié de moi;
Je l'avoue, il est vrai, j'ai fait mourir ma femme!

Digitized by Google

JULIE.

Cependant, on en dit tant de bien?

BERNADILLE.

La bonne ame!
Je la menai, par force, en l'Isle où je la mis;
Et si je vous disois pourquoi je m'en défis!

JULIE.

C'est ce qu'il faut savoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eut donc un sujet légitime?

BERNADILLE.

Que trop!

JULIE.

S'il est ainsi, je vous renvoie absous;
Mais je veux tout savoir.

BERNADILLE, *à part.*

Ah! que lui dirons-nous?
Lui faut-il avouer qu'elle mit sur ma tête?...
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puisse m'excuser.

JULIE.

Mais si tu celes rien
Sois sûr que son trépas sera suivi du tien.

BERNADILLE.

Eh! bien, vous saurez donc que ladite Donzelle
Faisoit la précieuse et la spirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, et l'été dessus l'eau;
Avoit sur le tapis toujours quelque partie,
Couroit la nuit le Bal, le jour la Comédie.

Digitized by Google

JULIE.

Eh! qu'importe? Ces lieux ont été de tout tems
Le centre du beau monde et des honnêtes gens.
La Scene a des appas que tout le monde approuve,
Et c'est un rendez-vous où la vertu se trouve:
On y traite l'amour, mais c'est d'une façon
Moins propre à divertir qu'à servir de leçon;
Et ce Dieu, qui n'y plaît que par son innocence,
N'y regle ses transports que sur la bienséance.

BERNADILLE.

Mais, en sortant du lit, il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux:
Elle avoit, malgré moi, dedans une cassette,
Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouche, pin-
cette,
Racines, oppiat, essences et parfum,
De l'eau d'Ange, du lait virginal, de l'alun,
Et mille ingrédiens, à-peu-près, de la sorte,
Que le Diable a sans doute inventés!

JULIE.

Eh! qu'importe?
C'est presque pour le Sexe une nécessité:
Un peu d'aide souvent sied bien à la Beauté.
Ce soin n'est pas blâmable, et même la nature
Ne prend pas le secours de l'art pour une injure;
Elle n'a rien sans lui de beau, ni de parfait.
C'est l'art qui sait cacher les fautes qu'elle fait.
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint bazané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, couvre les dents d'émail,

Convertit

Convertit la blancheur d'une levre en corail.
Il embellit la fille, et rajeunit la mere;
Quand un œil est unique, il lui fournit un frere,
Des Beautés en décours conserve les amans,
Convertit leurs défauts en autant d'agrémens,
Embellit, rajeunit, sans peine et sans obstacles;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, et changeoit tous les jours
De juppes, de mouchoirs, de bijoux et d'atours,
Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie, et jasoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe? est-ce un défaut qu'on doive condamner?
Elle parloit beaucoup? faut-il s'en étonner?
C'est dedans une femme une chose ordinaire,
Et je n'en ai jamais connu qui sût se taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquetoit enfin trop méthodiquement;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le tête-à-tête.

JULIE.

Allons donc! Eh! qu'importe?
Sont-ce-là des sujets qui méritent la mort?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet, j'ai grand tort!

JULIE.

Si c'est là le motif qui fit mourir Julie,
Je ne te réponds pas de te sauver la vie;

Digitized by Google

Et si tu n'as pas eu de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant!
Quoi donc! vous en faut-il découvrir davantage?
Déclarer à vos yeux ma honte et mon outrage?
Et, pour vous contenter, faut-il spécifier?...

JULIE.

Oui; du moins, si cela vous peut justifier.

BERNADILLE.

La friponne, ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugal avoit fait banqueroute!
Rangeoit impunément son cœur sous d'autres loix,
Et faisoit, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étois, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique;
Et, dissipant mon bien, pour flatter ses desirs,
J'étois le trésorier de ses menus-plaisirs,
Je savois son amour; et, forcé d'y souscrire,
J'étois.... j'étois cocu, puis qu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux?
Eh! tant d'autres le sont, qui valent mieux que vous!
C'est un malheur commun dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose.
Mais si tous les maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette Isle inhabitée où vous mîtes la vôtre,
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre.
C'est à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

Digitized by Google

BERNADILLE.

Mais dans ses intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excusez fort! N'êtes-vous point le drôle
Qui, lorsque je sortois, alloit jouer mon rôle?
A qui notre moitié, se laissant aborder,
Donnoit *à remotis* notre honneur à garder,
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vue....

JULIE, *l'interrompant.*

Je ne vous entends point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue,
Je serois sur ce point aisément convaincu,
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu!

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le dessein, et je porte....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si j'en voulois jurer que le Diable m'emporte!

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore?

JULIE.

Dites moi,
Quelle preuve eûtes-vous de son manque de foi?
Aviez-vous de son crime une entiere assurance?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas! et ma vengeance,
Après un tel éclat, cherchant à s'assouvir....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh! bien, pour te montrer que je te veux servir,

Si tu peux me prouver qu'elle fut infidelle,
Je prends tes intérêts, et ne suis plus pour elle.
Je sais qu'un tel affront touche un homme de cœur;
Mais si, voulant ternir sa gloire et son honneur,
D'un injuste attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te sauver: demain je te fais pendre.
C'est à toi maintenant à ménager tes soins.
Profite bien du tems, et cherche des témoins.

(Elle se retire.)

SCENE IV.

OCTAVE, LES DEUX VALETS, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre, et de blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Et chercher, quoi qu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu!
Que je suis malheureux!... O vous, maris paisibles,
Qui sur le point d'honneur n'êtes point si sensibles,
Qui souffrez sans scrupule, et sans dire pourquoi,
Que l'on fasse chez vous ce qu'on faisoit chez moi,
Et qui vous consolez, quand vous êtes ensemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous ressemble,
Que vous vous épargnez de peines et de soins!
On ne vous force point à chercher des témoins;

Digitized by Google

Et vos ressentimens se prescrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout souffert sans en témoigner rien?...
Ah! morbleu! c'est bien fait; je le mérite bien.
Pourquoi fuir sous l'hymen les maux qui s'y rencontrent?
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent?
Faire, pour me venger, des efforts superflus,
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus?

(*A Octave.*)

Pourquoi, sot que j'étois.... Mais il faut me résoudre;
Et, puisque sans témoins on ne sauroit m'absoudre,
Que je ne puis enfin me sauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le soin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'amene ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'amene....

(*Aux deux Valets.*)

Cependant, remenez-le en la chambre prochaine.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

Rien ne s'oppose plus à mes justes souhaits;
Tout flatte mon amour, Madame; et désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille.
Vous savez quel malheur menace Bernadille,
On lui fait son procès, et son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état.
Vous me le préfériez, Madame, et cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme;
Mais le Ciel, irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter, par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre?
Frédéric m'a tout dit. Si j'en crois son aveu....

CONSTANCE.

Hé bien?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Et que vous a-t-il dit?

D. LOPE.

Qu'il savoit la maniere
De nous unir tous deux, et qu'à votre priere
Il rompoit un hymen à votre amour fatal;
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal?

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse;
Aussi-bien de l'amour, l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier,
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet; mais c'est dans l'espérance
Que ma main de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, et ne veux plus vous en faire un secret;
Je trahis votre amour, et peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme, qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre.
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux:
Madame, Frédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire;

Digitized by Google

Non qu'il m'en ait rien dit; mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi! je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bienséance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais de quoi, sur ce point, vous êtes-vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, et non la volonté;
Que sa main à vos feux mêleroit trop de glace;
Que du Ciel en naissant il eut quelque disgrace,
Et que de votre hymen l'amour venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Frédéric vient ici, qui pourra vous l'apprendre.

SCENE II.

JULIE, D. LOPE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi?
Frédéric, votre cœur ne sauroit être à moi?
Après tant de sermens, D. Lope est-il croyable?

Digitized by Google

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il est véritable;
Et mon cœur qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, et non pas pour moitié.
Le Ciel à cet hymen met un trop grand obstacle,
Et je ne puis me voir votre époux sans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelquefois, quand de justes souhaits...

JULIE, *l'interrompant.*

Madame, il est de ceux qui ne se font jamais!
Il faut que pour l'hymen vous fassiez choix d'un autre;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne suis pas le vôtre.
Je ne puis rien pour vous; j'en ai bien du regret!

CONSTANCE.

Peut-on savoir pourquoi?

JULIE.

Ce n'est plus un secret;
L'hymen m'engage ailleurs, et je ne puis....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Quoi! traître!
Vous êtes marié?

JULIE.

Vous le vouliez bien être!
Est-ce un crime si grand que d'être marié?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier?

JULIE.

Je l'avois oublié....
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable?
Pour être sous ses loix en est-on moins aimable?

Digitized by Google

L'amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'est pas si sévere; et quand on s'y soumet
S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen de sa vie!

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous sachant engagé sous sa loi,
Vous flatter hautement de l'espoir d'être à moi?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu solemnel d'aimer toujours les belles.
Vous êtes de ce nombre, et je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE.

Modérez ce transport,
Puisque je ne puis plus écouter votre flamme,
Que l'hymen....

JULIE, *l'interrompant.*

Voulez-vous épouser une femme!

CONSTANCE.

Vous, femme?

JULIE, *lui montrant sa main.*

Jugez-en.

CONSTANCE, *après l'avoir examinée.*

Je n'en saurois douter.

JULIE, *à D. Lope.*

Un semblable rival n'est pas à redouter?

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'ame saisie;
Vous donniez de l'amour et de la jalousie....
Mais qui peut vous porter à ce déguisement?

Digitized by Google

JULIE.

Entrez, pour le savoir, dans mon appartement.
Ce que je vous veux dire a de quoi vous surprendre.
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ses plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alors que vous saurez.... Il paroît, suivez-moi.
(*Elle se retire avec Constance et D. Lope.*)

SCENE III.

BERNADILLE, *seul.*

En vain tu me livres bataille,
Rigoureux et cher point-d'honneur;
Le gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille!
Aussi bien vainement je voudrois m'en piquer;
Celui qui me vient d'attaquer
Me presse de trop près: il est impitoyable.
J'ai perdu mon crédit, et j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable
Quand je dis que je suis cocu.

Frédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un seul témoin;
Encor dans un si grand besoin,
C'est un bonheur que je le trouve!
Ceux qui souffrent en paix un affront si commun

Digitized by Google

Trouveroient cent témoins pour un.
C'est à n'en point trouver que leur recherche est
vaine :
Leur honte les fait vivre; et plusieurs, que je voi,
S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi!

En vain, pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie, à haute voix,
Que l'on n'est pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre;
Que de ces deux affronts le moindre est de mourir;
La peur qui me vient secourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui réponds, d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de se laisser pendre
Me semble le plus grand des deux.

Suivons donc cette noble envie,
Écoutons toujours cette peur,
Tâchons d'abréger notre honneur,
Afin d'alonger notre vie.
Je passe pour un sot en faisant un tel choix:
Mais je ne le suis qu'une fois,
Et je le serois deux si je me laissois pendre....
Ne balançons donc plus; et, dans un tel besoin,
Puisque je ne puis m'en défendre,
Faisons jaser notre témoin.

SCENE IV.

Digitized by Google

SCENE IV.

BÉATRIX, OCTAVE, BERNADILLE.

BERNADILLE, *à part.*

J'APPERÇOIS Béatrix ; sa présence me flatte....
(*A Octave.*)
Monsieur, cette matiere est un peu délicate ;
Que l'on nous laisse seuls.
(*Octave s'en va.*)

SCENE V.

BERNADILLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

QUE voulez-vous de moi ?

BERNADILLE.

Mon sort dépend de toi.

BÉATRIX.

De moi, Monsieur ?

BERNADILLE.

De toi.
Il y va de ma vie, et la chose me touche.
Tu peux me la sauver, et deux mots de ta bouche
Mettront en sûreté ma vie et mon repos.

Digitized by Google

BÉATRIX.

Dites-moi donc, Monsieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les diras?

BÉATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la présence
Du Prévôt?

BÉATRIX.

Pourquoi non?

BERNADILLE.

Après cette assurance,
Je suis hors de danger, et j'en suis convaincu.
Hé bien, tu diras donc....

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Quoi?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu.
Ce sont-là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BÉATRIX.

Vous vous moquez, Monsieur, et me voulez surprendre?

BERNADILLE.

Nullement.

BÉATRIX.

Vous voulez, Monsieur, vous divertir?

BERNADILLE.

Morbleu! tu le diras, quand tu devrois mentir.

Digitized by Google

BÉATRIX.

Je n'ai garde, Monsieur, l'infamie est trop grande !

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas ? Tu veux donc qu'on me pende ?

BÉATRIX.

Quoi ! vous pendre ?... Et la cause ?

BERNADILLE.

Ah ! discours superflus !
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.
Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Dis ce que l'on te dit.

BÉATRIX.

Mais, de grace, Monsieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai pour m'en défendre, une raison trop forte;
L'homme n'est plus cocu, lorsque sa femme est morte.

BÉATRIX.

Mais, Monsieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux passer que pour ce que je suis.

BÉATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre...

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quand l'honneur est trop cher, il faut le laisser vendre.

BÉATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté....

Digitized by Google

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BÉATRIX.

Tous vos parens, Monsieur, et vos amis....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Encore?

BÉATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile Pécore!
Esprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux
Qu'ils se moquent de moi, quand je serai comme eux!

BÉATRIX.

Hé bien, ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'est parler de bon sens. Tu connoissois Julie?

BÉATRIX.

Oui, Monsieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout scrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc qu'un cocu, Monsieur, ne vous déplaise?

BERNADILLE.

La question est neuve! Ah! tu fais la niaise?

BÉATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'est, je prétends....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Tu veux donc le savoir? C'est quand, en même tems,

Digitized by Google

On fait sympathiser, pourvu qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe;
Quand une femme prend un galant à son choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois;
Et qu'enfin se faisant consoler de l'absence...
Maugrebleu de la masque! avec son innocence!

BÉATRIX.

Si ce n'est que cela, Monsieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah! je t'étranglerai!
Mon honneur est défunt, la chose est trop certaine.

BÉATRIX.

Pour me faire mentir votre colere est vaine.

BERNADILLE.

Et l'homme que tu sais qui sortoit de chez moi;
D'avec qui venoit-il?

BÉATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi?
Tu me dis le contraire, à l'instant, et j'admire...

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Un poignard à la main, vous me le fîtes dire;
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien?

BÉATRIX.

Rien du tout.

Digitized by Google

BERNADILLE.

Et ma femme?

BÉATRIX.

Elle vivoit fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au galant audience?

BÉATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en notre absence?

BÉATRIX.

C'est en vain que quelqu'un s'y seroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi! jamais?

BÉATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah! me voilà pendu!
Ah! langue de serpent! Mégere abominable!
Ecume de l'enfer! organe du grand Diable!
Je crûs trop aisément ton funeste rapport;
Je voulus la punir, et je causai sa mort!
Je pris l'occasion à ma vengeance offerte:
Mon amour en fureur précipita sa perte;
Croyant de son forfait être assez convaincu,
Et, pour comble de maux, je ne suis pas cocu!
Enfin, de son trépas, tu fus la seule cause;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque chose:
Je te pardonne tout; mais, dans un tel besoin,

Digitized by Google

Par grace, ou par pitié, sers-moi de faux-témoin.
Soutiens que je l'étois, puisqu'il faut qu'on t'en croie;
Prouve-le, si tu peux, j'en aurai de la joie:
Assure mon repos, et j'aurai soin du tien.

BÉATRIX.

Mais comment le prouver, enfin, s'il n'en est rien?
La vérité, Monsieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laisser pendre?
Mais, après avoir mis mon épouse au tombeau,
Avant qu'être pendu, je serai ton bourreau!

BÉATRIX, *criant.*

Au secours!

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeste!

SCENE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BÉATRIX.

OCTAVE, *à Bernadille.*

D'ou vient ce bruit?

BERNADILLE.

De moi, qui jouois de mon reste.
(*Montrant Béatrix.*)
Otez-la moi d'ici.

Digitized by Google

BÉATRIX.

Voyez ce vieux portrait,
Qui veut être cocu, malgré que l'on en ait!

OCTAVE.

Frédéric vous veut voir; entrez dans cette salle.
(*Béatrix passe dans la salle voisine.*)

SCENE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à part.*

Qu'il est surpris!

BERNADILLE, *à part.*

Enfin ma peine est sans égale,
Ma femme est morte, et rien ne me peut secourir.
Elle étoit innocente, et je l'ai fait mourir.
Cet injuste trépas demande une victime:
La vertu fait ma honte, et le malheur mon crime.
Le désordre où j'en suis, ne peut s'imaginer ...
Mais je vois Frédéric, qui va me condamner.
Je pense, en le voyant, voir devant moi ma femme?
Le frisson de la mort m'a déja saisi l'ame.

Digitized by Google

SCENE VIII.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE, *à Bernadille.*

Hé bien, votre témoin flatte-t-il votre espoir?

BERNADILLE.

Hélas! j'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir!

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuse,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuse?

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, et je le vois trop bien;
Mais si j'étois cocu, cela ne seroit rien.

JULIE.

Il semble que tu sois fâché de ne pas l'être?

BERNADILLE.

J'en suis au désespoir, vous le pouvez connoître.
Les pleurs que je répands vous disent....

JULIE, *l'interrompant.*

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu?
Que pour toi....

BERNADILLE, *l'interrompant, à son tour.*

Plût au Ciel, pour me sauver la vie,
Que de tous mes amis elle eût été l'amie!

Digitized by Google

Et que de mon repos leur amour prenant soin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin!

JULIE.

Ainsi, sur ce sujet, tu n'as plus de ressourse?

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes et ma bourse.

JULIE.

C'est un foible secours, et je dois observer....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

Quoi! je serai pendu?

JULIE.

Rien ne peut t'en sauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE.

Morbleu! pourquoi prenois-je une femme si sage?
Hélas! une coquette étoit bien mieux mon fait!

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuser ton forfait?
Je ne puis te sauver. Choisis pour ton supplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te punisse;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix! Si je ne puis me sauver de la mort,
Eh! que m'importe, enfin, s'il faut qu'on me punisse,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourcisse?

JULIE.

N'importe, puis qu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Eh! bien, s'il faut mourir faute d'être cocu,

Digitized by Google

Que, deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me fasse brûler, pour avoir de ma cendre.
Cela doit être rare !

JULIE.

Oui, tu seras content....
(*A Octave.*)
Octave, faites tout préparer à l'instant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on fasse,
Il soit exécuté dedans la grande Place.

OCTAVE.

J'avois prévu votre ordre, et tout est déja prêt.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

JULIE, BERNADILLE.

BERNADILLE.

MISÉRICORDE ! Hélas ! modérez cet arrêt....
Ah ! Monsieur le Prévôt, que la pitié vous touche !

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon espoir !

Digitized by Google

SCENE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE.

OCTAVE, *à Julie.*

D. LOPE, avec Constance....

JULIE, *l'interrompant.*

Hé bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Parlez bas; ils sont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur tems.... Qu'ils avancent, n'importe!

Digitized by Google

SCENE XI et derniere.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, BERNADILLE, OCTAVE.

CONSTANCE, *à Julie.*

Pouvons-nous espérer une grace de vous?

JULIE.

L'honneur de vous servir, Madame, m'est trop doux
Pour vous la refuser; j'honore trop Constance.

CONSTANCE.

Mais puis-je faire fonds dessus cette assurance?

JULIE.

Ce doute me fait tort!

CONSTANCE.

Eh! bien, s'il est ainsi,
Bernadille en péril me fait venir ici;
Je demande sa grace: il faut que je l'obtienne.

D. LOPE, *à Julie.*

Je joins, pour vous fléchir, ma priere à la sienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté!

JULIE, *à Constance.*

Mais cela ne se peut;
Il est trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Constance le veut.

JULIE.

Madame, savez-vous de quel crime on l'accuse?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a lui doit servir d'excuse.

JULIE.

Mais....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Vous me refusez? Avant que de partir....

JULIE, *l'interrompant, à son tour.*

Puisque vous le voulez, il y faut consentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur est grand!

JULIE.

Il est libre, Madame,
Pourvu que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque maîtresse en chambre, et voulez la pourvoir?

JULIE.

Votre honneur m'est trop cher, et je vous rends la vie,
Pourvu qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre?... Hélas! je meurs d'effroi!
Qui pourra me la rendre?

JULIE.

Ingrat! ce sera moi....
La voilà.

BERNADILLE.

Vous Julie!... Ah! comble d'alégresse!

Digitized by Google

Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendresse?
Comment t'es-tu sauvée?... Ah! que mon déplaisir....

JULIE, *l'interrompant.*

C'est ce que je prétends vous apprendre à loisir.

BERNADILLE.

Ce fripon de Prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur!

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le soupçon qui pour moi vous rendit inhumain....

BERNADILLE, *l'interrompant.*

(*A Constance.*)

Il suffit.... Recevez D. Lope de ma main.
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveller le nôtre;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le Juge et Partie a fait ce qu'il a dû.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'AMANT, AUTEUR ET VALET,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE M. CÉROU.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

*

Digitized by Google

Digitized by Google

SUJET

DE L'AMANT, AUTEUR ET VALET.

ÉRASTE, d'une bonne famille de commerce, de Lyon, est à Paris où il cultive les Lettres, et il y est devenu amoureux d'une jeune veuve, nommée Lucinde. Mais ne sachant comment parvenir à lui faire partager la passion qu'elle lui a inspirée, il s'est déguisé en valet, sous le nom de L'Orange, et est entré au service de la belle veuve, pour le seul plaisir de la voir, sans cesse, et dans l'espérance qu'elle découvrira, peut-être, son amour, et finira un jour par n'y être pas insensible. Éraste fait des Romans et des vers, bien tendres, et il dédie les uns et adresse les autres à Lucinde, sous le voile de l'anonyme. Mais, par inadvertance, il a laissé dans la chambre de Lucinde de nouveaux vers, qu'il venoit de faire pour elle. Elle les a trouvés, et, voulant découvrir qui les lui envoie, elle in-

Digitized by Google

terroge Lisette, sa suivante, et le prétendu L'Orange, pour savoir qui des deux les a reçus et d'où ils viennent; mais elle n'en apprend rien. M. Mondor, riche Négociant, fait sa cour à Lucinde, et voudroit l'épouser. Elle le croit d'abord l'Auteur des vers Il s'en défend, et les lit fort mal; mais Éraste, qui se charge de les lire, pour lui, s'en acquite comme quelqu'un qui s'y connoît, ou plutôt comme quelqu'un qui les a faits. Lucinde commence alors à soupçonner ce que c'est que L'Orange. Mais Éraste a fait introduire, avec lui, dans la maison, son valet Frontin, qui aime Lisette, et auquel elle préfere, cependant, L'Orange. Elle vient coquetter auprès de celui-ci, qui, prenant le change sur ce qu'elle lui dit, lui fait, à moitié, la confidence de son amour pour Lucinde, sans la nommer, et Lisette se croyant l'objet de cet amour, si timide et si respectueux, va le dire à Lucinde, qui est bien étonnée de s'être si fort trompée sur L'Orange. Elle le surprend, à quelques momens de-là, occupé à corriger une épreuve d'un Roman, qu'il fait imprimer, et Frontin, qui le singe en tout, mais qui lorsqu'ils ne sont qu'eux deux

lui parle avec respect, travaillant, auprès de lui, aux mémoires de sa vie. Cette nouvelle découverte recommence à intriguer Lucinde. Mais Mondor reçoit une lettre dont il fait part à Lucinde, et dans laquelle on lui mande qu'un de ses neveux, qu'il n'a vu que fort jeune, et qu'il cherche, depuis quelques tems à Paris, s'y est, par une extravagance amoureuse, mis dans la livrée, et qu'il est au service de la personne qu'il aime. On ajoute qu'avant cette folie, il avoit un valet nommé Frontin. A ce nom, Lucinde devine tout ce mystere. Elle fait chercher Frontin, qui vient et qui décéle son maître, en l'appelant Éraste; et c'est précisément le neveu de Mondor. Lucinde congédie le faux L'Orange; et, feignant de n'oser lui offrir de l'argent pour le prix de ses services, elle lui fait présent d'une boîte d'or, sur laquelle est son portrait. Mondor voit bien que son neveu lui est préféré par elle, et qu'il va devenir son époux. Il l'en félicite, et l'engage à reparoître, de la maniere qui lui convient, et à poursuivre sa conquête. Lisette, forcée à renoncer au prétendu L'Orange, revient à Frontin, qui l'abandonne, à son tour.

Digitized by Google

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
L'AMANT, AUTEUR ET VALET.

LE *Mercure* de Février 1740, et l'*Histoire du Théatre Italien*, de des Boulmiers, disent que cette Piece « fut très-bien reçue du Public, dans sa nouveauté, et qu'elle eut un succès aussi brillant que mérité. »

Elle est restée au courant du répertoire, et reparoît encore, de tems en tems, avec applaudissement.

Digitized by Google

L'AMANT, AUTEUR ET VALET,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE CÉROU;

Représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8 Février 1740.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

RASTE.

MONDOR, oncle d'Eraste et amoureux de Lucinde.

LUCINDE, veuve.

FRONTIN, valet de Lucinde et d'Eraste.

LISETTE, suivante de Lucinde.

La Scene est à Paris, chez Lucinde.

Digitized by Google

L'AMANT, AUTEUR ET VALET, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, *seul.*

O Ciel ! qu'ai-je fait ? et comment me tirer de cet embarras ? Ne suis-je donc né que pour faire des extravagances ? Je me suis déguisé pour entrer au service de Lucinde, sans vues, sans raison, comptant tout gagner si je pouvois la voir de plus près et lui parler quelquefois.... premiere sottise.... et je vais aujourd'hui me faire chasser par une seconde.

SCENE II.

FRONTIN, ERASTE.

ERASTE.

Ah ! Frontin.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur.

Digitized by Google

ERASTE.

Je suis perdu!

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

ERASTE.

Je suis sur le point de sortir de chez Lucinde.

FRONTIN.

Il faut bien s'y résoudre, et au plutôt.

ERASTE.

Ce matin, suivant tes mauvais conseils...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Ce matin, en allant chez votre Imprimeur....

ERASTE, *l'interrompant.*

J'ai laissé dans la chambre de Lucinde...

FRONTIN, *l'interrompant.*

J'ai découvert, par le plus grand hasard du monde...

ENSEMBLE { ERASTE. Qui?
FRONTIN. Quoi?

ENSEMBLE { ERASTE. Mes vers...
FRONTIN. Votre oncle.

ENSEMBLE { ERASTE. Mon oncle?
FRONTIN. Vos vers?

ERASTE.

Mon oncle, dis-tu?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, votre oncle est arrivé.

ERASTE.

Eh! l'as-tu vu?

Digitized by Google

FRONTIN.

Quand je l'aurois vu, l'aurois-je pu reconnoître, depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il est dans les pays étrangers?

ERASTE.

D'où sais-tu donc qu'il est arrivé?

FRONTIN.

J'ai rencontré, dans la rue, un de mes anciens camarades qui revenoit du Canada. J'ai cru qu'il pourroit me donner quelques nouvelles de votre oncle; mais il pleuvoit, et, pour lier conversation en lieu plus séant, je l'ai fait entrer... dans un cabaret.

ERASTE.

Allons, finis.

FRONTIN.

J'ordonne bouteille : elle arrive. Nous prenons nos verres, le bouchon saute. Nous buvons. Vous jugez bien qu'une si chere entrevue exige le récit de ses aventures. Ah! que les mers de ce pays-là sont orageuses! Il essuya une tempête horrible, sur je ne sais quelle côte, à vingt degrés de latitude, et à quarante-deux toises de longitude.

ERASTE.

Sais-tu bien que tu m'impatientes?

FRONTIN.

Il est enfin arrivé, avec un Seigneur, originaire de Lyon, (c'est votre patrie, et celle de votre oncle,) d'environ soixante ans, (l'âge se rapporte,) qui revient en France avec des biens immenses. A ce trait-

Digitized by Google

là, j'ai jugé nécessairement qu'il falloit que ce fût votre oncle.

ERASTE.

Belle nécessité! Et t'a-t-il dit le nom de ce Seigneur?

FRONTIN.

Oui, et c'est le seul article qui m'ait dépaysé. Ce n'est point Lisimon qu'il s'appelle.

ERASTE.

Que diantre veux-tu donc dire? Si ce n'est pas Lisimon, ce n'est point mon oncle.

FRONTIN.

Belle conséquence! Vous, qui faites des Romans, ne savez-vous pas qu'on change, à propos, de nom, pour préparer des événemens extraordinaires?

ERASTE.

Comment s'appelle-t-il enfin?

FRONTIN.

Autant que je puis m'en souvenir, c'est un beau nom. Il finit en or.... Mine d'or.... Medor... Aidez-moi un peu.

ERASTE.

Ne seroit-ce point Mondor?

FRONTIN.

Oui, lui-même. Je savois bien que je m'en ressouviendrois!

ERASTE.

Je le connois, Frontin. Il vient tous les jours ici. Je le crois même amoureux de Lucinde.

Digitized by Google

FRONTIN.

Peste ! tant pis. Un rival riche est encore plus à craindre qu'un oncle.

ERASTE.

Lucinde n'a rien à desirer du côté de la fortune. Veuve, depuis peu, d'un mari vieux, jaloux et brutal, elle goûte trop le plaisir du veuvage pour s'engager une seconde fois contre son inclination. Mais je me suis perdu moi-même, pour avoir suivi tes mauvais conseils.

FRONTIN.

J'en donne pourtant de bons ordinairement. J'étois sans doute à jeûn, quand je vous ai donné ceux-là.

ERASTE.

J'ai laissé dans la chambre de Lucinde les vers que j'ai faits pour elle : elle les a trouvés, et veut savoir absolument de quelle part ils viennent. Elle s'imagine que quelqu'un nous a gagnés, Lisette ou moi, et nous a fait mille questions, d'un air sévere, qui m'a déconcerté. J'ai pâli, j'ai rougi, j'ai changé vingt fois de visage. Enfin, suivant les apparences, nous allons, Lisette et moi, recevoir notre congé.

FRONTIN.

Tant mieux ; car je serois d'avis que vous quittassiez le nom de L'Orange pour reprendre celui d'Eraste, et tenter ensuite l'aventure, sous un extérieur un peu plus décent.

ERASTE.

Elle me reconnoîtroit, Frontin, et ne me pardonneroit jamais la témérité de mon déguisement.

Digitized by Google

FRONTIN.

Eh! croyez-moi, les femmes ne sont jamais sincérement fâchées des folies que l'amour nous fait faire pour elles. Mais, à propos, comment Lucinde a-t-elle trouvé votre dernier Roman, où vous avez si bien décrit nos aventures et les siennes ?

ERASTE.

Elle lit mes ouvrages sans savoir qu'ils sont de moi, et semble même les lire avec plaisir. Elle les loue, et c'est le seul suffrage qui puisse me flatter. Je me trouve le plus heureux des hommes d'avoir un talent qui puisse lui procurer quelque amusement! L'envie de lui plaire me rend tout aisé. L'amour fait disparoître la gêne du travail, et m'inspire beaucoup mieux qu'Apollon.

FRONTIN.

Parbleu ! je n'ai pas de peine à le croire. Il m'inspire bien, moi qui vous parle. Je travaille, depuis quelques jours, à l'Histoire de ma vie. Vous y verrez des traits si singuliers, des tournures si extraordinaires, une morale d'une nouveauté, d'une force.... Mais, à propos, avez-vous songé à gagner Lisette ? Je vous avertis qu'il faut l'avoir pour confidente, ou pour surveillante éternelle; et, si une fois elle s'aperçoit....

ERASTE, *l'interrompant.*

Je n'ose m'y résoudre. Il y a deux jours que je cherche l'occasion de lui déclarer mon secret, et quand je l'ai trouvée, je ne sais quelle crainte me retient. Je la regarde, je soupire, et je n'ose lui en

Digitized by Google

dire davantage; car enfin, si elle me découvre à sa maîtresse....

FRONTIN; *l'interrompant, à son tour.*

Ne craignez rien. Dites-lui que je suis dans vos intérêts, et attendez tout de son zele. Elle m'aime; c'en est assez pour vous être favorable.... La voici: je retourne chez votre Imprimeur.

SCENE III.

LISETTE, ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Eraste.*

ADIEU, Camarade.... (*A Lisette.*) Bon jour, mon petit cœur. Je voudrois pouvoir donner un moment d'audience à ton amour; mais une affaire, de la derniere considération, m'appelle ailleurs. Adieu, ma Reine.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

ADIEU, mon fat.... Il fait bien de s'en aller. Sa présence commence à m'ennuyer, et je crois que je ne l'aime plus ... L'Orange vaut mieux que lui, et je crois ne lui être pas indifférente.

ERASTE.

Vous parlez seule, Mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Je faisois une petite réflexion, où vous aviez quelque part.

ERASTE.

Vous voulez parler de ces vers, n'est-ce pas?

LISETTE.

Pas tout-à fait. Cependant, vous avez eu grand tort de vous charger d'une pareille commission, et tout autre, à votre place, essuieroit de ma part des reproches très-vifs!

ERASTE.

Je vous suis obligé de l'exception; mais je puis vous assurer que si vous me connoissiez bien, vous ne me soupçonneriez pas de m'être chargé d'une commission semblable. Uniquement occupé des affaires de mon cœur, je ne me crois pas fait pour conduire celles des autres.

Digitized by Google

LISETTE.

Tant pis, car c'est un talent nécessaire dans notre état; mais il faut espérer que les moyens que vous prendrez pour vous-même, vous mettront à portée de pouvoir servir les autres, et il me paroît que vous ne débutez pas si mal.

ERASTE.

Comment! je ne débute pas si mal? Qu'entendez-vous par-là, je vous prie?

LISETTE.

Une chose toute naturelle. C'est que vous aimez, que vous cherchez à plaire et que vous réussissez assez bien.

ERASTE, *à part.*

Se seroit-elle aperçue que Lucinde eût quelque bienveillance pour moi?.. (*A Lisette.*) Ce que vous me dites là est assurément bien flatteur!... Mais sur quel fondement vous êtes-vous imaginée que j'étois amoureux?

LISETTE.

Mais, sur bien des apparences... des empressemens... des regards.... des gestes.... des soupirs même, quelquefois; tout cela m'a dit que vous aimiez, et tout cela m'a dit vrai.

ERASTE, *à part.*

Elle a deviné le motif de mes attentions et de mes assiduités.... (*A Lisette.*) En sorte donc que, si je vous faisois confidence de quelque affaire de cœur, vous ne me seriez point contraire?

Digitized by Google

LISETTE, *à part.*

Bon ! voici qui va nous mener à une déclaration en forme. (*A Eraste.*) Mais.... non Vous savez qu'ordinairement une affaire de cœur n'a rien d'effrayant. Sans trop de curiosité, où en êtes-vous?

ERASTE.

Jusqu'à présent je me suis contraint, et mon amour, malgré sa violence, n'a point encore osé se faire connoître.

LISETTE, *à part.*

Effectivement, il ne m'en a pas encore ouvert la bouche.... (*A Eraste.*) Mais vous avez tort ; c'est aimer en pure perte. Parlez, croyez-moi : la timidité ne sied plus à votre âge, sur-tout avec des personnes qui ne sont point accoutumées à faire les avances. Parlez, vous dis-je. J'oserois presque vous assurer qu'on vous écoutera sans colere. Les femmes ont aujourd'hui l'esprit mieux fait qu'au bon vieux tems: elles ne se fâchent plus contre ceux qui les aiment ; et la reconnoissance, sur cet article, est la vertu favorite du sexe.

ERASTE.

Ne me trompez-vous point ? Avez-vous remarqué dans l'objet de mes feux quelques dispositions favorables ?... Ah ! que ne vous devrois-je point !

LISETTE, *à part.*

Il s'enhardit. Aidons un peu à la lettre.... (*A Eraste.*) Pensez-vous, Monsieur, qu'on voulût badiner sur une affaire aussi sérieuse ? Oui, l'on m'a fait confidence des sentimens que vous inspirez ; et, pour

Digitized by Google

pour vous donner des preuves de ce qu'on vous avance, vous verrez votre rival maltraité, à vos yeux mêmes. Je crois qu'après un pareil triomphe, vous ne douterez plus de votre victoire?

ERASTE, *à part.*

Elle congédieroit Mondor !... (*A Lisette.*) Puis-je me flatter d'un pareil bonheur ? Puis-je croire qu'une si glorieuse conquête ?...

LISETTE, *l'interrompant.*

Glorieuse conquête ! Les amans et les Gascons sont furieusement amis de l'hyperbole! N'importe, je vous la pardonne. L'objet aimé nous frappe toujours d'illusion, et l'on doit excuser les yeux que l'on éblouit.

ERASTE.

Quoi ! sérieusement, vous croyez que Lucinde ne s'offenseroit point d'une passion....

LISETTE, *l'interrompant.*

Et qu'a-t-elle d'offensant? Vos vues ne sont-elles pas légitimes?

ERASTE.

Je puis vous l'assurer ; et je suis même d'une condition....

LISETTE, *l'interrompant.*

Oh ! je vous dispense de faire vos preuves de noblesse. Ne craignez rien, ma maîtresse approuvera vos feux. Ce n'est point lui manquer de respect que d'avoir des sentimens aussi louables ; et, après tout, si cela lui déplaisoit, nous nous passerions fort bien d'elle.

Digitized by Google

ERASTE.

Nous nous passerions d'elle ?

LISETTE.

Cela vous étonne ? Ayez meilleure opinion de vous, et, je l'ose dire, de ma délicatesse. Si vous méritez qu'on vous aime, il n'y a point de fortune que je ne vous sacrifie; mais tout ceci doit se faire par degrés, au moins. Vous voyez le prix, songez à le mériter.

ERASTE, *à part.*

Elle n'a pas mal pris le change, et moi aussi! Ah! Je m'étonnois bien que Lucinde....

LISETTE.

J'entends quelqu'un.... (*A part.*) Peste soit de l'importun ! Cette conversation, quoique préliminaire, nous alloit conduire aux articles.... Ah ! c'est M. Mondor.

SCENE V.

MONDOR, ERASTE, LISETTE.

MONDOR, *à Lisette.*

Bon jour, ma belle enfant. Comment se porte Lucinde ? Dis-moi : comment va son cœur ? En qualité de femme de chambre, tu dois en avoir la direction.

Digitized by Google

LISETTE.

Tout ira bien, Monsieur; c'est moi qui vous le dis.

MONDOR, *bas.*

Que fais-tu ici de ce garçon? Sa phisionomie ne me revient pas. Il refusa l'autre jour un présent que je voulois lui faire; c'est un nigaud: il a l'air benêt.

LISETTE, *bas.*

C'est pourtant un bon garçon; mais il y a peu de tems qu'il est dans le service, il ne sait point encore les regles.... (*Haut.*) Dans le fond, il vous honore et vous respecte infiniment.

MONDOR.

Ah! c'est quelque chose.... (*A Eraste.*) Cela est-il vrai?

ERASTE.

Vous me feriez tort d'en douter, Monsieur.

MONDOR, *à Lisette.*

Effectivement, je ne lui trouve pas l'air si extraordinaire? je lui crois du discernement. Oh! çà, Lisette, j'aime Lucinde, comme tu sais, et à mon âge on n'a pas de tems à perdre. Crois-tu que je puisse me déclarer? Je n'aime point à languir, moi. Voilà la quatrieme fois que je vois ta maîtresse, et je ne lui ai point encore fait connoître mon amour, quoique je l'aie aimée à la premiere vue. Ce silence respectueux mérite quelque chose. Fais en sorte que ta maîtresse m'en sache gré, et que toutes mes visites me soient comptées.

Digitized by Google

LISETTE.

Déclarez-vous, Monsieur, et je me charge du reste. Je lui parlerai incessamment de vous, lui vanterai votre mérite Il y a mille amans qui font plus de progrès par les services qu'on leur rend que par leur présence.

ERASTE, *à part.*

Qu'elle est officieuse !

MONDOR, *à Lisette.*

Je vais donc m'offrir, moi, mon cœur, ma main, sans compter une fortune immense.

LISETTE.

On pourroit dire que les biens ne sont avantageux qu'autant qu'on en sait faire usage, mais je répondrai que vous êtes d'une générosité...

MONDOR, *l'interrompant.*

Il est vrai que je donne de bon cœur; et cela me fait ressouvenir de te faire accepter cette bague.

LISETTE.

Mais, Monsieur....

MONDOR, *l'interrompant.*

Prends, te dis-je, et ne fais point la ridicule pour une bagatelle semblable.

LISETTE.

Vous vous moquez, Monsieur; votre main donne un prix inestimable aux moindres présens que vous faites, et je reçois celui-ci sans scrupule, parce que je vous regarde déjà comme mon maître.

Digitized by Google

SCENE VI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE, *à part, tenant un papier à la main.*

Cela m'inquiette, à la fin. Voilà plusieurs galanteries de cette nature que je reçois, sans savoir de quelle part.

MONDOR.

Ah ! Madame, je vous demande pardon de ne m'être pas plutôt aperçu de votre arrivée. Je vois bien que l'amour ne donne pas le talent de deviner.

ERASTE, *à part.*

Mon cœur me l'avoit pourtant annoncée.

LUCINDE, *à Mondor.*

Comment donc ! vous êtes galant, Monsieur !

MONDOR.

Je suis mieux que cela, Madame ; je suis vrai ; Je viens d'un pays où l'on dit bonnement sa pensée. Il semble qu'on respire encore dans cet heureux climat un air de cette franchise et de cette droiture naturelle aux Sauvages ; mais, sur-tout, en fait d'amour. On se voit, on s'aime, on se le dit. Si l'on se convient, on s'épouse. Pour moi, je trouve ce procédé charmant ; et, si c'étoit la mode, je vous

Digitized by Google

demanderois, sans façon : Madame, suis-je votre fait ?

ERASTE, *à part.*

La délicate façon d'aimer !

LISETTE, *à part.*

Que ne suis-je en Canada !

LUCINDE, *à Mondor.*

Que ce pays-ci ressemble peu à celui dont vous parlez ! La bouche est rarement ici l'interprête du cœur. Fort volontiers, chacun y pense mal des autres ; mais, par ménagement, bienséance ou intérêt, on se trouve obligé de déguiser ses sentimens : ce qui a fait introduire, pour la commodité du commerce de la vie, une espece de jargon, qu'on appelle galanterie, politesse, savoir vivre, à la faveur duquel on se dit réciproquement les choses du monde les plus obligeantes ; mais c'est sans conséquence : on est convenu ; et si quelqu'un étoit assez dupe pour prendre ces complimens au pied de la lettre, on l'accuseroit de ne pas savoir son monde.

MONDOR.

La parole n'est faite que pour exprimer ce qu'on pense, et voici le fait. Un heureux hasard m'a fait lier connoissance avec vous : la lettre dont votre oncle, le Gouverneur, m'a chargé, me l'a procurée. Vous m'avez permis de vous rendre mes devoirs : j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous aimer, parce que j'y trouve un plaisir inexprimable Je puis donc vous offrir, avec ma main, le partage de cent bonnes mille livres de rente. Si j'étois jeune, je vous

Digitized by Google

crois si désintéressée que je ne vous parlerois pas de mon bien; mais je commence à ne l'être plus. Il vous faut un prétexte pour m'épouser; je vous l'offre.

LISETTE, *bas, à Lucinde.*

Résistez à cela, si vous pouvez.

LUCINDE, *à Mondor.*

Si vos propositions sont sinceres, elles ne sont pas moins brillantes; mais si j'allois vous tromper, moi?

MONDOR.

Est-ce que vous savez votre monde? Allez, allez, je vous connois trop pour le craindre!

LUCINDE.

Vous avez raison; et c'est parce que je suis sincere que je vous conseille de prendre encore du tems pour me mieux connoître. Je me suis mariée par obéissance; vous voulez que je me marie par raison. Voilà deux motifs qui ne font pas faire de l'hymen une épreùve bien avantageuse, et je voudrois avoir plus que de la reconnoissance pour un homme qui auroit voulu faire mon bonheur.

MONDOR.

C'est-à-dire que vous ne sentez point pour moi de passion violente?

LUCINDE.

Non, vraiment.

MONDOR.

Je le crois; vous n'avez pas eu le tems. Aussi n'avez-vous point d'aversion?

Digitized by Google

LUCINDE.

J'en suis bien éloignée.

MONDOR.

Voilà tout ce que je demande. Un mari est trop heureux, quand on ne le trouve pas insupportable.

LISETTE, *bas à Lucinde.*

Quel trésor, Madame!

MONDOR, *à Lucinde.*

Et je ne vous donnerai pas seulement le tems d'être indifférente. Tous vos momens seront marqués par des plaisirs nouveaux.

LUCINDE.

Vous êtes d'une humeur charmante!

MONDOR.

Vous pouvez compter sur des complaisances infinies et perpétuelles. Ce sont ordinairement les mauvaises manieres qui détruisent l'amour entre les époux, et, par conséquent, les bonnes doivent le faire naître.

LUCINDE.

Savez-vous bien que vous êtes dangereux, Monsieur, et que de pareils sentimens valent, pour le moins, les agrémens de la jeunesse?

MONDOR.

C'est-à-dire, que vous vous rendez?

LUCINDE.

Oh! pas encore; car je me défie des Poëtes: ils exagerent ordinairement, et vous faites de si-

Digitized by Google

jolis vers que je crains que vous ne donniez dans la fiction.

MONDOR.

Des vers, Madame! si j'osois vous demander ce que vous entendez par-là?

LUCINDE.

Allez, Monsieur, je ne suis point ridicule: loin de m'en fâcher, je vous permets de m'en donner souvent; car ils sont très-jolis.

MONDOR.

Parlez vous sérieusement, Madame? Je vous ai donné des vers, moi? Vous vous moquez! je n'en ai jamais su faire.

LUCINDE.

Ne vous en défendez point; je vous dis qu'ils m'ont fait plaisir.

MONDOR, *à part.*

Que Diable veut-elle donc dire avec ses vers?... (*A Lucinde.*) Mais, Madame, jettez seulement les yeux sur moi? ai-je l'air et l'encolure d'un Poëte?

LISETTE, *bas, à Mondor.*

Si c'est vous qui les avez faits, pourquoi ne pas l'avouer? Vous auriez fort bien pu vous adresser à moi pour les faire tenir.

MONDOR, *à part.*

A l'autre!

LISETTE, *à Lucinde.*

C'est Monsieur qui les a faits.... (*A Mondor.*) Dites donc que oui.

Digitized by Google

MONDOR.

Mais, il y a conscience; je n'ai jamais fait que des Lettres de change, moi.

LUCINDE, *lui donnant le papier qu'elle tenoit à la main.*

Tenez; lisez, vous-même. Je suis persuadée que vous les trouverez bons, quoiqu'ils soient de vous.

MONDOR, *lisant mal.*

« Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
» Pour un objet où brillent tant de charmes!
» J'aime Daphné......

Parbleu! voilà des vers que je pourrois fort bien avoir faits; ils ne valent pas le diable!

ERASTE.

Monsieur, la plupart des Poëtes n'ont pas le don de bien lire leurs ouvrages. Je me suis fait une étude particuliere de la lecture, et si voulez que je vous épargne la peine....

MONDOR, *l'interrompant.*

Tu me feras plaisir, L'Orange. Voyons comme tu t'en tireras.

LUCINDE, *bas, à Lisette.*

Il le fait exprès.

LISETTE, *bas.*

Sans doute.

ERASTE, *lisant.*

« Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
» Pour un objet où brillent tant de charmes!
» J'aime Daphné...., je la vois chaque jour;

Digitized by Google

» Mais ce bonheur fait naître mes alarmes:
» Il redouble les feux dont je suis consumé,
» Et le respect veut que je les dévore....
» Amour ! je n'attends point le plaisir d'être aimé;
» Mais donne moi celui de dire que j'adore ! »

(*Il regarde Lucinde en soupirant, après avoir lu, et en lui rendant les vers.*)

LUCINDE.

L'Orange lit fort bien, vraiement!

MONDOR.

Le respect... que j'adore... Cela est assez joli.

LUCINDE.

Vous convenez donc que c'est de vous qu'ils me viennent?

MONDOR.

Puisque vous le voulez absolument, il faut bien que cela soit.... (*A part.*) Il n'y a pourtant rien de si faux.... (*A Lucinde.*) Parbleu ! vous ne pouvez plus vous dispenser de faire quelque chose pour moi, Madame, puisque je fais pour vous........ l'impossible.

LUCINDE, *riant.*

Je ne sais qu'en dire, en vérité. Je ne puis me résoudre à vous ôter toute espérance; mais sur-tout donnez-moi souvent des vers, et donnez-les vous-même. Ils n'en seront que mieux reçus.

MONDOR.

Laissez-moi faire; je vous jure que vous n'en manquerez pas, si mon Apollon veut m'être toujours aussi favorable.... Adieu, Madame. Je vais chez mon Banquier, pour y recevoir un payement; car on ne

Digitized by Google

peut pas toujours faire des vers Je reviendrai ensuite. Je vous conjure, cependant, de faire quelque attention à ma prose; elle est plus sonore que ma poésie ... Poëte !... (*A part, en sortant*) Parbleu! je ne pensois pas, en arrivant ici, à me voir enregistrer au Parnasse.... Je crois qu'elle se moque de moi.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LUCINDE, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE, *à part.*

Il se divertit, et m'amuse. Tâchons de savoir qui de Lisette ou de L'Orange s'intéresse en sa faveur, et a mis ces vers sur ma toilette. L'Orange les a lus d'une maniere à me faire croire que c'est lui... (*A Lisette.*) Eh! bien, Lisette, que pensez-vous de Mondor?

LISETTE.

Qu'il vous aime autant que vous méritez de l'être, Madame; et cela signifie qu'on ne peut rien ajouter a son amour

LUCINDE.

Il auroit de la peine à s'expliquer mieux, s'il parloit lui-même.... (*A Eraste.*) Et vous, L'Orange, croyez-vous qu'il m'aime autant que Lisette le dit?

ERASTE.

ERASTE.

Ne me demandez point si l'on vous aime, Madame : ce sentiment doit être naturel à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître.

LUCINDE, *à part.*

Ils sont d'intelligence.... (*A Eraste et à Lisette.*) Je ne suis pas encore décidée sur son compte. Je vous crois tous deux attachés à ma personne. Dites-moi, naturellement, ce que vous pensez là-dessus ?

LISETTE.

Tous ceux à qui vos véritables intérêts seront chers, vous conseilleront de conclure ce mariage. Il est prodigieusement riche ; et c'est un grand point, Madame.

LUCINDE.

Il est vrai ; mais il peut être avare.

LISETTE.

Je ne le crois pas sujet à ce défaut. (*En regardant le diamant que Mondor lui a donné.*) Il a une certaine façon de s'énoncer....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Je suis charmée de ce que tu me dis-là.... (*Appercevant le diamant de Lisette.*) Mais d'où te vient ce brillant ? Il me semble l'avoir vu à Mondor ?

LISETTE.

Hélas ! il faut qu'il me l'ait donné, sans que je m'en sois aperçue.

LUCINDE.

Voilà une heureuse distraction !

Digitized by Google

LISETTE.

Mais je le lui rendrai, et je lui dirai fort bien que cela ne convient pas !

LUCINDE, *à part.*

Je n'en puis plus douter.... (*A Eraste.*) As-tu vendu bien cher ton suffrage ?

ERASTE.

Madame, je ne suis pas sujet aux distractions. M. Mondor m'a voulu faire des présens ; mais ses offres m'ont paru indignes de lui et de moi. Ce sont des soins assidus, une passion sincere et approuvée qui doivent conduire au bonheur d'être votre Epoux. Tout autre secours en dégrade le plaisir et la gloire.

LISETTE, *d'un air de pitié.*

Le beau raisonnement !

LUCINDE.

Laissez-le parler, Lisette.

ERASTE.

Et puisque Madame me permet de dire mon sentiment, je lui avouerai que je serois surpris, après la triste expérience qu'elle a faite du mariage, de lui voir épouser un vieillard, qui ne peut lui offrir que des richesses, peu capables de flatter un cœur comme le sien.

LISETTE.

Un vieillard ! un homme est-il vieux à soixante ans ? et je gagerois que M. Mondor ne les a pas encore. Vous feriez mieux de vous taire.

LUCINDE.

Donnez-vous ce conseil à vous-même, Lisette.

Digitized by Google

ERASTE.

J'ai le bonheur d'être attaché à Madame, et le Ciel m'est témoin que ce n'est point par intérêt. Mon zele part d'un motif et plus pur et plus noble; et je sacrifierois tous les biens du monde plutôt que de lui rien proposer qui pût la rendre malheureuse.

LUCINDE.

J'en suis persuadée.... (*A part.*) Ce garçon a le cœur excellent.

LISETTE, *à Eraste.*

Comment! malheureuse? cinquante mille livres de plus n'ont jamais produit un pareil effet.

ERASTE, *à Lucinde.*

Les richesses sont une foible ressource contre les chagrins domestiques, et une triste consolation des malheurs attachés à un mariage mal assorti. Un mari vieux est ordinairement un mari jaloux; et, quelque vertueuse que puisse être sa femme, elle n'en est pas moins persécutée. La certitude où il est de ne pouvoir lui plaire, enfante des soupçons insupportables, qu'on augmente en voulant les guérir. Tout lui est suspect, jusqu'aux attentions d'une chaste épouse. Mais avec un mari jeune et tendre, on trouve un ami dans la société, un consolateur dans ses peines, un amant dans le sein même du mariage. Il fait son unique affaire de vos plaisirs, parce que vos plaisirs sont les siens. Toujours enflammé, toujours constant, parce qu'il est toujours heureux. Voilà, Ma-

Digitized by Google

dame, l'époux qui peut seul mériter votre main et votre cœur.

LISETTE.

Si Madame n'en épouse jamais d'autres, je lui prédis qu'elle mourra veuve. Vous devriez, pour l'honneur de votre tableau, nous en montrer l'original.

ERASTE.

Il ne seroit pas si difficile à trouver. Je ne détaille ici que des sentimens, et Madame est sûre de les trouver, puisqu'ils doivent être l'ouvrage de ses charmes.

LISETTE.

Et moi, je soutiens....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Il suffit... (*A part.*) Tant d'esprit dans un domestique! Cela n'est pas naturel. Je sais présentement à quoi m'en tenir sur le chapître des vers... (*A Eraste.*) Et vous, L'Orange, je vous rends justice... (*A Lisette.*) Dans un moment j'aurai une commission à vous donner, Lisette.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

Applaudissez-vous. Vous venez de faire un beau coup!... Ah! que vous êtes heureux qu'on ne puisse pas vous vouloir du mal! Prenez-y garde, au moins, ce zele, mal entendu, vous donneroit un ridicule affreux. Il faut que chacun s'accoutume à penser selon son état. Rien n'est si mal placé qu'un avis généreux dans la bouche d'un domestique; et le conseil qu'il donne, fût-il le meilleur du monde, un maître est engagé, par honneur, à faire tout le contraire: c'est la regle.

ERASTE.

C'est pour cela, sans doute, que vous en donnez un mauvais à Madame?

LISETTE.

Un mauvais!

ERASTE.

Mais, s'il est bon, Lucinde est engagée à faire le co traire. Ne dites-vous pas que c'est la regle?

LISETTE.

Cela est bien différent. Une femme-de-chambre est, par son état, le conseil privé de Madame; et Madame, quand elle sait vivre, ne doit rien faire sans l'avis de sa femme-de-chambre: c'est encore la regle... Mais,

Digitized by Google

revenons à notre entretien de tantôt. Nous étions convenus, ce me semble....

ERASTE, *l'interrompant.*

Voici Frontin; et j'ai mes raisons pour ne point parler de cela devant lui.

LISETTE, *à part.*

Il croit que je l'aime encore... (*A Eraste.*) Soyez en repos... (*A part.*) Je vais faire confidence de cet amour à Lucinde; elle pourroit se fâcher si je lui en faisois mystere.

SCENE IX.

FRONTIN, ERASTE, LISETTE.

FRONTIN.

BON JOUR, mes amis. Hé bien, qu'est-ce?... (*A Lisette.*) Comment te portes-tu, mon enfant? Tu peux à présent me faire ta cour; j'ai quelques minutes à te sacrifier.

LISETTE, *tendrement, à Eraste.*

Adieu, L'Orange.

FRONTIN.

Hein?

LISETTE, *à Eraste, plus tendrement encore.*

Adieu, L'Orange.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE X.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, voilà des adieux significatifs !

ERASTE.

Nous nous adressions à merveille pour en faire une confidente ! Cette folle s'est imaginée que je l'aimois ; et, bien plus, Frontin, elle m'aime.

FRONTIN.

Cela ne se peut pas, Monsieur ?

ERASTE.

Il est vrai que la préférence doit t'étonner ; mais cela ne laisse pas d'être.

FRONTIN.

La chienne !

ERASTE.

Rassure-toi : je te l'abandonne.

FRONTIN.

Vous me faites-là un beau présent ! M'abandonner une perfide ! J'enrage !.... Mais je suis un grand sot ! je ne l'aimois pas, et son inconstance me pique !

ERASTE.

Lucinde ne me paroît point disposée en faveur de Mondor : cela me rassure. Lisette est chargée de l'affaire des vers. Mais mon amour, que deviendra-t-

Digitized by Google

il ? et quelles mesures prendre pour le faire triompher ?

FRONTIN, *lui donnant des papiers imprimés.*

Voilà enfin l'épreuve de votre Roman.

ERASTE, *prenant l'épreuve.*

Ah ! bon. Je puis corriger ici... (*Il s'assied auprès d'une table*) Il n'y a pas d'apparence qu'on vienne m'interrompre. Lucinde est rentrée, et je ne crois pas qu'elle ressorte si-tôt... (*Examinant l'épreuve*) Je reconnois-là mon Imprimeur ; quel papier ! quel caractere !

FRONTIN, *à part.*

Les doigts me démangent, dès que je vois écrire. C'est une rage ! Aussi portai-je toujours avec moi mon ouvrage... (*Il s'assied à terre, tire de sa poche un cahier de papier et une écritoire, et il se met à écrire.*) Allons, cédons au noble transport qui nous anime : écrivons, instruisons l'univers... Trouvons d'abord un titre heureux... « Le parfait Domestique... » Fort bien !... ou « l'Histoire curieuse et véritable du célebre » Frontin... » Charmant début !

Digitized by Google

SCENE XI.

LUCINDE, ERASTE, FRONTIN.

LUCINDE, *à part.*

LISETTE vient de m'étonner. Les sentimens que ce garçon fait paroître annonceroient en lui des inclinations plus relevées. Mais j'ai des soupçons sur sa naissance, que je veux éclaircir. Le voilà, si je ne me trompe, dans quelque occupation sérieuse. Approchons doucement, et sachons ce que ce peut être.

ERASTE, *à part.*

Le désagréable métier que celui de corriger des épreuves! Voilà déja plus de dix fautes dans le premier feuillet.... (*A Frontin.*) Tu lui diras, de ma part, que je suis tout.à-fait mécontent.

LUCINDE, *sans se faire voir.*

Je n'y manquerai pas.

FRONTIN, *à part.*

Comment diable! J'écris comme un Ange! Si cela continue, l'Ouvrage sera court; je n'en ai fait que trois pages, et me voilà presque à la fin. Eh! bien, il ennuiera moins.

ERASTE.

Si tu voulois bien ne pas parler si haut.

FRONTIN, *à part.*

Au reste, c'est une belle qualité, et même assez rare, que de savoir être laconique; mais aussi ne

Digitized by Google

faut-il rien omettre des principales actions de ma vie. Récapitulons un peu... (*Regardant son manuscrit.*) Dans les circonstances de ma naissance, je n'ai rien oublié que le nom de mon pere ; mais ce n'est pas ma faute : que ne s'est-il fait connoître ? Voilà mes campagnes sur mer : de Toulon à Marseille et de Marseille à Toulon.

ERASTE, *à part.*

On a bien raison de dire qu'un Ouvrage n'est pas encore achevé, quand il est entre les mains de l'Imprimeur !

FRONTIN, *à part, écrivant.*

« Chapître troisieme Comme quoi Frontin paroît à » la Cour, rend de grands services à un jeune sei- » gneur et le met dans le monde, au moyen des » bonnes connoissances qu'il lui donne. »

LUCINDE.

Votre style me paroît beau !

ÉRASTE.

Trouvez-vous cela, M. Frontin ? Je suis fort aise qu'il soit de votre goût !

FRONTIN, *à part, écrivant.*

« Frontin entre valet-de-chambre de M. ... trois étoiles... » Il faut avoir de la discrétion, et ne point nommer les masques. « Il vole son maître, qui s'en apperçoit, et » ne le chasse point.... » Je connoissois mon homme : il m'auroit chassé si je l'avois servi fidélement.

ERASTE, *à part.*

Il n'est pas permis de tenir contre tant de sottises.... (*A Frontin.*) Demande-lui s'il se moque de moi ?

Digitized by Google

LUCINDE.

Cela suffit ; je lui dirai.

ERASTE, *à part.*

M. Frontin fait l'agréable : Il adoucit sa voix. Il en est, sans doute, à quelque endroit tendre de son Roman ?

FRONTIN, *à part.*

Me voici à l'infidélité de ma Coquette.... Allons, broyons du noir ; barbouillons-la des plus affreuses couleurs ; que ce tableau effraye tout son sexe, qu'il soit semé de réflexions. Les réflexions sont la rocambole des Romans.

LUCINDE, *à part.*

Son Héroïne ne ressemble gueres au portrait qu'il en fait.

FRONTIN, *à part, écrivant.*

« J'entre dans un bosquet, pour rêver à la perfide.
» Je la trouve, sur un lit de gazon, en pet-en-l'air. »

ERASTE.

Frontin ! Frontin !

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. (*Ecrivant.*) « Je lui jette un coup d'œil, assez
» farouche : elle veut fuir mes reproches ; mais un orage
» épouvantable inonde, tout-à-coup, le jardin. Déja le
» bosquet est entouré d'eau : ma perfide en a jus-
» qu'à mi jambe. Je ne daigne pas lui donner le
» moindre secours, et je monte sur un arbre.... »
Quelle magnifique description ?

Digitized by Google

ERASTE.

Frontin !

FRONTIN.

Je suis à vous.... (*A part, en apercevant Lucinde.*) Ah ! nous sommes perdus !

(*Il tousse, et fait des signes à Eraste.*)

ERASTE.

Qu'as-tu donc ? que veux-tu dire ?

FRONTIN.

L'Orange, sais-tu bien qu'il est ridicule de me faire attendre si long-tems pour une bagatelle semblable ?

ERASTE, *à part, en se retournant, et voyant Lucinde.*

Ah ! Ciel !... (*A Lucinde.*) Madame, je vous fais mille excuses : je ne vous croyois pas si près.

LUCINDE.

A quoi étiez-vous occupé ?

FRONTIN.

Madame, il est inutile de vous rien déguiser. J'ai quelque goût pour les relations, et je m'amuse, de tems en tems, à en donner au Public. Cela ne doit point vous surprendre ; car je suis petit-fils, en ligne directe, de ce cocher fameux qui a tant fait de bruit dans Paris ; mais j'ai toujours négligé l'orthographe, et L'Orange, mon camarade, me sert pour ces minuties : nous partageons les profits.

ERASTSE, *bas à Frontin.*

Misérable ! qu'as-tu fait ? m'avoir ainsi laissé surprendre !

FRONTIN,

Digitized by Google

FRONTIN, *bas.*

C'est l'effet de la composition ; j'étois dans l'enthousiasme.... (*Haut.*) Adieu, camarade.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE, *à part.*

Que veut dire ceci ? il parle à Frontin d'un air d'autorité. (*A Eraste.*) L'Orange, où avez-vous connu ce garçon-là ?

ERASTE.

Madame, notre connoissance s'est faite à Lyon.

LUCINDE.

Etes-vous de cette Ville ?

ERASTE.

Je crois que oui, Madame.... (*A part.*) Je suis tout troublé.

LUCINDE.

Vous croyez ? Ce sont de ces choses qu'on peut affirmer, sans aucun doute. Je connois les principales maisons de cette Ville ; j'y ai même des parens. Avez-vous servi dans ce pays ?

ERASTE.

Non, Madame ; vous êtes la premiere personne à qui j'ai eu l'honneur d'offrir mes services.

Digitized by Google

LUCINDE.

Je vous ai pris chez moi sans beaucoup m'informer de vous. Votre phisionomie, votre façon de penser et de vous exprimer, un certain air au-dessus de votre état, tout m'a parlé pour vous. Je crois que je ne me suis point trompée, et je suis fort satisfaite de vous avoir.

ERASTE.

Madame, l'envie de vous contenter et de mériter vos bontés m'aura sans doute donné de nouveaux talens. Heureux de voir agréer mon zele par la personne qui le mérite le mieux!

LUCINDE.

Ce n'est point un compliment que je vous demande. Je veux connoître votre famille et non pas votre esprit. Je sais que vous n'en manquez pas. Apprenez-moi qui vous êtes, qui sont vos parens, pourquoi vous vous trouvez réduit à cet état? car il me semble que vous n'avez point été élevé pour servir. On ne voit point de gens de votre sorte agir avec cette liberté, cette aisance qu'on n'acquiert que dans un certain monde. Je dirai plus, j'ai remarqué en vous des sentimens qui ne se trouvent gueres que dans des personnes bien nées et dont l'éducation a perfectionné le bon naturel.

ERASTE, *à part.*

Que cet examen est rude à soutenir!... (*A Lucinde.*) Madame, mes parens ne sont pourtant pas riches; mais ils coulent des jours paisibles dans cet heureux état de médiocrité où la fortune est trop

Digitized by Google

bornée pour inspirer de vains desirs, et où les desirs sont trop modérés pour souhaiter une plus grande fortune.

LUCINDE.

Mais, comment donc! voilà l'état du vrai Sage. Pourquoi les avez-vous quittés? Je vous crois trop raisonnable pour vous soupçonner de vous être brouillé avec eux.... Vous seroit-il arrivé quelque affaire? Auriez vous des raisons pour vous cacher?... Vous me paroissez embarrassé? Rassurez-vous; je n'ai point envie de vous nuire. Dites-moi, l'amour n'auroit-il point de part à tout ceci?

ERASTE.

L'amour, Madame? quoi! vous pourriez penser?....

LUCINDE, *à part.*

Quelle agitation! Lisette a raison, il l'aime.... (*A Eraste.*) Je ne suis point si sévere, et je sais qu'à votre âge on peut, sans crime, avoir une inclination. Je crois même m'être aperçue qu'il y a ici quelqu'un qui ne vous est pas indifférent. Oui, L'Orange, vous aimez; convenez-en?... (*A part.*) C'est pourtant dommage; car, en vérité, Lisette ne le vaut pas.

ERASTE.

Hélas! Madame, il n'est que trop vrai qu'on n'est pas maître de son cœur; mais je mourrois plutôt que de sortir du respect que je vous dois.

LUCINDE, *à part.*

Il a peur de m'offenser en aimant ma femme de

Digitized by Google

chambre !.... Hélas ! il s'offense lui-même..... (*A Eraste.*) Puisque vous êtes entraîné par un penchant que vous ne pouvez vaincre, je vous avoue que vous êtes à plaindre ; car enfin avez-vous bien réfléchi sur l'objet et aux suites de votre passion ?

ERASTE, *à part.*

Je n'en doute plus, elle sait que je l'aime!

LUCINDE.

C'est parce que je vous connois de la raison que je veux que vous en fassiez usage. Répondez-moi, L'Orange ; c'est chez moi que vous aimez ?

ERASTE.

Oui, Madame ; mais vous cherchez à me rendre malheureux. Quel intérêt peut vous faire desirer de savoir ce qui se passe dans mon cœur ?... Mais, que dis--je ? vous ne l'ignorez pas, et vous ne voulez m'arracher l'aveu de ma témérité, que pour m'en punir avec la derniere rigueur !

LUCINDE, *à part.*

L'aveu de sa témérité !... L'amour le met hors de lui-même. (*A Eraste.*) Non, je ne veux point vous en punir, mais vous tirer de votre aveuglement, s'il est possible.

ERASTE.

Ah ! Madame, puisque vous êtes instruite de mon secret, soyez-le aussi de ma résolution. Oui, quoi qu'il en puisse arriver, j'adorerai toute ma vie le charmant objet....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Cela est un peu fort ! De l'adoration ! le charmant

Digitized by Google

objet !... Mais on doit pardonner ce langage à l'amant prévenu !

ERASTE.

L'amour ne m'aveugle point, Madame : mes expressions sont beaucoup au-dessous de ma pensée ; et la beauté, l'esprit et le cœur de celle que j'adore, sont infiniment au-dessus de l'un et de l'autre. C'est une justice que vous lui rendriez vous-même, si l'éloge ne vous faisoit pas rougir.

LUCINDE.

Oh ! c'en est trop. Quoi ! L'Orange, songez-vous bien que votre amour pour elle me fait éprouver votre impolitesse ?

ERASTE.

Moi, Madame ?

LUCINDE.

Allons, je vois bien que le mal a besoin d'un prompt remede, puisqu'il vous fait tourner l'esprit. Soyez tranquille : j'approuve votre passion, puisque vous le voulez ; et dès demain vous serez heureux.

ERASTE.

Madame, je le vois, l'ironie est le parti que vous prenez : je ne suis pas digne en effet de votre colere ; mais sans votre ordre je ne serois pas coupable.

LUCINDE, *à part.*

Il traite cette affaire on ne peut pas plus sérieusement.... (*A Eraste.*) L'Orange, je sais les dispositions de votre maîtresse, et vous pouvez compter

Digitized by Google

qu'en recevant votre main, son sort sera, pour le moins, aussi heureux que le vôtre.

ERASTE, *à part.*

Elle m'aime! Elle sait donc qui je suis?... (*A Lucinde.*) Ah! Madame, est-il quelque mortel qui se soit jamais trouvé dans une situation plus heureuse et plus charmante! Vous approuvez ma tendresse! vous souffrez que je vous consacre une vie que je jure de passer à vos pieds!

(*Il se jette à ses genoux.*)

LUCINDE.

Vous poussez trop loin la reconnoissance, L'Orange, et c'est sans doute encore une suite du dérangement où vous jette votre amour. Levez-vous, et allez trouver Lisette, de ma part.

ERASTE.

Que lui dirai-je, Madame?

LUCINDE.

Tout ce qu'il vous plaira. Ne voudriez-vous pas que je vous dictasse les choses que vous avez à lui dire? Arrangez-vous avec elle.

ERASTE.

Mais, Madame, elle est donc dans votre confidence?

LUCINDE.

Non vraiement; c'est moi qui ai l'honneur d'être dans la sienne..,. (*A part.*) Il est absolument dérangé: il me fait pitié.... (*A Eraste.*) Dites-lui donc, puisqu'il faut que ce soit moi qui vous instruise,

Digitized by Google

que je consens à son mariage avec vous, et que je me charge même de sa dot.

ERASTE.

Son mariage avec moi, Madame? il n'en a jamais été question.

LUCINDE.

Oh! je m'impatiente, à la fin. Quoi donc! vous aimez une fille chez moi, sans qu'il soit question de mariage?

ERASTE.

Je ne l'aime point, Madame.

LUCINDE, *à part.*

Ciel! qu'entends-je? il aime ici, et ce n'est point Lisette?

ERASTE, *à part.*

Elle me parloit de Lisette!

LUCINDE.

Vous m'en imposez, L'Orange: Lisette n'est point fille à m'avancer des faussetés; et, puisque vous osez aimer chez moi, il n'y a qu'elle et le mariage qui puissent justifier votre hardiesse. Pesez bien sur ce que je vous dis, et laissez-moi seule.

ERASTE.

Madame......

LUCINDE, *l'interrompant.*

Sortez, vous dis-je.

ERASTE, *en s'en allant.*

Je suis perdu!

Digitized by Google

SCENE XIII.

LUCINDE, *seule.*

JE crains d'avoir approfondi ce que je voudrois ignorer. L'Orange, que je trouvois si poli, si spirituel pour un Domestique, n'est autre chose qu'un amant déguisé.... Quelle témérité!... Mais il est jeune, et ce n'est que folie. Il n'a pas senti les conséquences de sa démarche. C'est quelque étourdi, quelque jeune homme de famille à qui les Romans auront gâté l'esprit. Il en fait lui-même; il n'en faut pas davantage pour tenter des aventures. Je dois pourtant lui rendre justice; sa passion n'a paru qu'à titre de zele et du respect le plus soumis. Mais, n'importe, malgré tout cela, je vais le renvoyer tout-a-l'heure.... Mais, voici Mondor.

SCENE XIV.

MONDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

HÉ bien, Monsieur, aurons-nous des vers?

MONDOR.

Oh! je vous en réponds, et des bons!

Digitized by Google

LUCINDE.

Je n'en doute point, si vous les faites vous-même.

MONDOR.

Oh! pour cela je ne suis pas si dupe; j'aime beaucoup mieux les acheter tout faits; cela est plus commode. J'en ai commandé dix mille au bon faiseur. Vous les aurez, je crois, demain matin, car je les ai payés d'avance.... Mais un soin plus important me rappelle auprès de vous. Puis-je enfin savoir comment je suis dans votre esprit et dans votre cœur?

LUCINDE.

Comme une personne que j'estime beaucoup.

MONDOR.

J'enrage! Quand une femme dit à un homme qu'elle l'estime, c'est à-peu-près comme quand un homme dit à une femme qu'il la respecte. Un peu d'amour ne vaudroit-il pas mieux que cette estime-là?

LUCINDE.

Quoi! vous pensez encore à cela? J'ai cru que c'étoit pour badiner que vous m'en aviez parlé tantôt.

MONDOR.

Pour badiner! Parbleu! Madame, je défie que quelqu'un puisse vous aimer en badinant; vos yeux y mettent bon ordre!

LUCINDE.

C'est donc tout de bon que vous m'aimez?

Digitized by Google

MONDOR.

Oui, Madame; et de bonne foi!

LUCINDE.

Je vais donc vous parler avec sincérité. Vous savez, Monsieur, que je suis veuve?

MONDOR.

Tant mieux.

LUCINDE.

Je jouis de ma liberté; et, graces au Ciel, je ne m'en ennuie pas encore.

MONDOR.

Oh! parbleu! vous serez libre avec moi plus que jamais; vous ne serez gênée en rien.

LUCINDE.

Je me gênerois, peut-être, moi-même. Croyez-moi, Monsieur, vous êtes dans un âge où le joug de l'hymen est bien pesant! Vous vivez content, votre humeur est charmante: dès que vous seriez marié, vous deviendriez rêveur, sombre, chagrin. J'ai dans l'idée, enfin, qu'une femme vous porteroit malheur.

MONDOR.

Voilà un conseil qui a tout l'air d'une audience de congé!

Digitized by Google

SCENE XV.

LISETTE, MONDOR, LUCINDE.

LISETTE, *à Mondor, lui donnant une lettre.*

Monsieur, voilà une lettre qui presse.

MONDOR, *prenant la lettre, à Lucinde.*

C'est, sans doute, un échantillon des vers en question.... (*Après avoir vu la lettre.*) Non, vraiement; c'est une lettre de mon frere. Il me donne apparemment des nouvelles de ce neveu dont je vous ai parlé, et dont je suis si fort en peine, Madame....

(*Il va pour sortir.*)

LUCINDE, *le retenant.*

Non, Monsieur; lisez ici. Je sais trop combien l'affaire vous intéresse.

MONDOR.

Puisque vous me le permettez...

(*Il lit bas.*)

LUCINDE.

Je souhaite que ce que vous allez apprendre vous tire d'inquiétude.

MONDOR, *après avoir lu.*

Ah !

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc ?

Digitized by Google

MONDOR.

Eraste, mon neveu, est à Paris, depuis trois mois.

LUCINDE.

Ah! je respire. J'ai cru que vous alliez m'apprendre qu'il étoit mort, ou dangereusement malade.... Je ne vois rien là qui doive vous affliger. Il est à Paris, et ne peut vraisemblablement vous trouver, faute de savoir votre nom; car vous en avez changé, sans beaucoup de raison, ce me semble?

MONDOR.

Sans beaucoup de raison! Quand on s'est battu, qu'on a tué son homme et que l'affaire n'est pas encore accommodée!

LUCINDE.

Mais votre neveu étoit-il seul? N'avoit-il personne avec lui?

MONDOR.

Il est parti, à ce qu'on m'écrit, avec un domestique, nommé Frontin.

LUCINDE, *à part.*

Ah! qu'entends-je!... (*A Mondor.*) Frontin vient souvent ici: il est des amis de L'Orange, et l'un ou l'autre vous en donneront, peut-être, des nouvelles... (*Appelant.*) Lisette!

SCENE XVI.

Digitized by Google

SCENE XVI.

LISETTE, LUCINDE, MONDOR.

LISETTE, *à Lucinde.*

MADAME ?

LUCINDE.

Que l'on cherche Frontin.... (*Montrant Mondor.*) Il peut rendre à Monsieur un grand service, duquel il sera récompensé; et que L'Orange vienne ici, sur le champ.

(*Lisette sort.*)

SCENE XVII.

LUCINDE, MONDOR.

LUCINDE.

RASSUREZ-VOUS, Monsieur; vous apprendrez bientôt ce qu'est devenu votre neveu.

MONDOR.

Hélas! Madame, que me serviroit de le retrouver? Vous le dirai-je? Il est perdu pour moi, après l'indigne action par laquelle il vient de se déshonorer, lui et toute sa famille.

Digitized by Google

LUCINDE.

Qu'a-t-il donc fait? Expliquez-vous, de grace?

MONDOR.

Son pere me marque qu'il a appris, et cela par des gens qui l'ont vu en cet état, qu'Eraste est au service d'une Dame.

LUCINDE, *à part.*

Ah! Ciel, Eraste est chez moi!

MONDOR.

Je vous suis bien obligé, Madame, de prendre tant de part à cette affaire. Je connois votre bon cœur. Jugez de ma douleur!... Vous m'en voyez pénétré.... Se faire laquais! un enfant de famille! un fils unique!

LUCINDE.

Ecoutez. Il me vient une idée. Peut-être est-il amoureux de la personne qu'il sert?

MONDOR.

Parbleu! que ne se donne-t-il pour ce qu'il est? Si elle le refusoit, elle seroit bien difficile!

LUCINDE.

Vous m'avez dit qu'il étoit bien fait, qu'il avoit de l'esprit?

MONDOR.

Oh! de l'esprit, il n'en a que trop! mais point de jugement. A quoi croiriez-vous qu'il passoit son tems? à faire des Romans. La belle occupation!

LUCINDE.

Des Romans? mais cela amuse.

Digitized by Google

MONDOR.

Oui, Madame, des Romans, et, de plus, des vers!.... Des vers et des Romans! N'y a-t-il pas là de quoi faire tourner la cervelle la mieux timbrée? Il ne lui manqueroit plus que de faire des Comédies, pour être tout-à-fait joli garçon!

SCENE XVIII.

ERASTE, LUCINDE, MONDOR.

ERASTE, *à Lucinde.*

MADAME, je me rends à vos ordres.

LUCINDE, *montrant Mondor.*

L'Orange, Monsieur se trouve dans un grand embarras Il ne sait ce que peut-être devenu un neveu qu'il attendoit. Vous pouvez l'avoir connu, puisque vous êtes de Lyon: il se nomme Eraste.

ERASTE, *à part.*

Qu'entends-je! Mondor est mon oncle!... Ah! que vais-je devenir?

LUCINDE, *à part.*

Quelle situation.... Je la partage.... Le pauvre garçon!

MONDOR, *à Lucinde.*

Il paroît surpris! Il faut qu'il sache où est Eraste?

Digitized by Google

LUCINDE.

Parlez-lui doucement; ne l'effarouchez point.

MONDOR, *à Eraste.*

Viens-çà, coquin !... Non, non.... rassure-toi, mon ami. Je ne t'accuse point d'être d'intelligence avec mon neveu. Tu le connois donc?

ERASTE.

Oui, Monsieur.

MONDOR.

Et tu sais, sans doute, la belle équipée qu'il a faite, ce fripon-là ?

ERASTE.

Je sais, Monsieur, ce que vous voulez dire; mais ne l'accablez point de votre courroux. Il a trouvé, dans la faute même qu'il a commise, une punition plus sévere que celle que vous pourriez lui faire éprouver. Il est méprisé de celle qu'il adore : que faut-il de plus à votre vengeance?

MONDOR, *à Lucinde.*

Le pauvre garçon en a la larme à l'œil ! Il s'intéresse furieusement pour mon neveu... (*A Eraste.*) Eh! bien, fais en sorte qu'il paroisse à mes yeux, d'une façon que je puisse le reçonnoître sans rougir. Tu sais où il est ?

ERASTE.

Non, Monsieur, je l'ignore.... (*A part.*) Ah ! si j'allois être découvert devant Lucinde, que deviendrois-je?

MONDOR.

Mais, puisque tu sais qu'il est chez une Dame...

Digitized by Google

Chez une Dame !... Chez quelque coquette, sans doute?

ERASTE.

Ah ! Monsieur, qu'osez-vous dire ?

MONDOR.

Parbleu ! je m'en rapporte à Madame ; une femme qui a des laquais de cette espece.

LUCINDE.

Voici Frontin.

MONDOR.

Ah ! bon.

ERASTE, *à part.*

Tout est perdu !

SCENE XIX.

FRONTIN, LISETTE, LUCINDE, MONDOR, ERASTE.

LISETTE, *à Frontin.*

Si tu peux lui donner des nouvelles de ce qu'il cherche, ta fortune est faite.

FRONTIN.

Je tâcherai de profiter de l'occasion. De quoi s'agit-il?

LISETTE.

Il te le dira lui-même.... (*A Mondor.*) Monsieur,

Digitized by Google

voilà Frontin, cet honnête garçon à qui vous voulez parler.

(*Eraste fait des signes à Frontin.*)

FRONTIN, *à Mondor.*

Monsieur, il est bien flatteur pour moi que mon étoile m'ait procuré l'honneur de la satisfaction de....

MONDOR, *le prenant au colet.*

Point de compliment; tranchons court, s'il vous plaît.

FRONTIN.

Monsieur, je suis bien votre serviteur.... (*A part.*) Quelle est donc cette fortune?

MONDOR.

Où est Eraste, mon neveu? qu'est-il devenu?

FRONTIN.

Eraste, Monsieur?.... (*A Lisette.*) Ah! traîtresse!

MONDOR.

Qu'as-tu fait de mon neveu?

FRONTIN, *à Eraste.*

L'Orange, ne saurois-tu pas où il est?

ERASTE, *bas.*

Garde-toi de me nommer!

MONDOR, *à Lisette.*

S'il ne répond, qu'on aille chez un Commissaire.

FRONTIN, *à Eraste.*

L'Orange, un Commissaire!

Digitized by Google

MONDOR.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Parbleu ! voilà bien des façons.... c'est moi qui suis votre neveu ; voyez si vous voulez être mon oncle ?

LUCINDE, *à part.*

Le fripon !

FRONTIN, *à Mondor.*

Traiter de la sorte un neveu ! Le sang ne parle plus aujourd'hui.

LISETTE, *à Mondor.*

C'est un imposteur ; son nom est Frontin. Je le connois depuis plus de six ans.

MONDOR, *à Frontin.*

Comment, malheureux ! tu es assez hardi pour prendre le nom d'Eraste, et tu n'es que son valet ? Qu'on aille de ce pas. ..

FRONTIN, *l'interrompant.*

Eh ! non, Monsieur, que personne ne bouge... (*A Eraste.*) L'Orange, épargne-moi une indiscrétion ; avoue toi-même que tu es Eraste, puisqu'on ne veux pas que je le sois.

ERASTE, *se jettant aux genoux de Mondor.*

Eh ! bien, Monsieur, vous voyez ce neveu qui ne doit plus vous sembler digne de l'être.

LISETTE, *à Frontin.*

Eraste ! lui ?

Digitized by Google

FRONTIN.

A propos, je te félicite de ta conquête!

LUCINDE, *à Eraste.*

Et par où ai-je mérité, Monsieur, une démarche aussi hardie, et aussi offensante?

ERASTE.

Ah! Madame, songez, du moins, que je ne suis jamais sorti de ce respect auquel je m'étois voué en entrant auprès de vous!

MONDOR, *à Lucinde.*

Dit-il vrai, Madame?

LUCINDE.

Je ne puis l'en dédire; c'est une réflexion que je faisois même, il y a quelques momens. Je n'ai pas moins lieu de me plaindre de son étourderie: elle m'expose à des bruits que je n'ai pas merités; et L'Orange doit, pour jamais, renoncer à me voir. Je ne veux pas cependant qu'il sorte sans récompense; je connois le prix des services qu'il m'a rendus, et lui tiens compte de ceux qu'il auroit voulu me rendre.... (*A Eraste, en lui présentant une boîte d'or.*) Prenez cette boîte; je croirois vous offenser si je vous payois autrement.

ERASTE.

Madame....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Prenez-là, vous dis-je.... (*Eraste prend la boîte.*) Adieu, L'Orange.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE XX et derniere.

MONDOR, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

MONDOR, *à Eraste.*

On se moque de vous, mon cher neveu ; mais, consolez-vous, elle m'a refusé, moi-même.

ERASTE, *regardant la boîte.*

Que vois-je ! son portrait ?

MONDOR.

Son portrait !.... Ah ! fripon !... Que je le voie.... (*Après avoir vu la boîte.*) Oui, ma foi !.... Tu es trop heureux.... Donne-le moi ; tu vas avoir l'original.

ERASTE.

Quoi ! vous croyez ?.... Elle se sera peut-être trompée.

MONDOR.

Cours vîte après elle.... Mais va changer d'habit auparavant. Elle a congédié L'Orange, et c'est Eraste qu'elle demande.

ERASTE.

Peut-on jouir d'un plaisir plus parfait ?

FRONTIN, *à Lisette.*

Adieu, fidelle Lisette !

Digitized by Google

LISETTE.

Tu es encore bienheureux, faquin! que je ne t'aie trompé qu'en herbe!

FRONTIN.

Va, je te défie de me tromper autrement!

FIN.

Digitized by Google

VIE
D'AUTREAU.

JACQUES AUTREAU naquit à Paris, en 1659. Il s'occupa long-tems de la Peinture, sans cependant se faire un nom parmi les Peintres. De tous ses Tableaux, deux seulement sont connus avec quelqu'avantage. L'un représente Fontenelle, La Mothe et Danchet, disputant sur un Ouvrage que l'on vient de leur lire : l'autre représente Diogene, qui, la lanterne à la main, cherchant un homme, l'a trouvé dans le Cardinal de Fleuri, dont il montre le portrait, au bas duquel est cette inscription : *Quem frustrà quæsivit Cynicus olim, ecce inventus adest.*

AUTREAU travailla presque toujours pour vivre ; et l'on sait que si une fortune médiocre est préférable pour les Artistes, à une trop grande opulence qui étouffe le plus souvent les talens, une extrême nécessité leur est aussi fort

Digitized by Google

préjudiciable, et permet rarement au génie de se développer. AUTREAU l'éprouva plus qu'un autre, parce qu'avec sa mauvaise fortune, la nature l'avoit partagé d'un caractere fier et misanthropique, qui, le retenant éloigné du grand monde, l'empêchoit de faire des connoissances utiles, ou de cultiver celles que ses talens lui avoient procurées : aussi passa-t-il les trois quarts de sa vie dans cette lutte continuelle du travail contre les besoins, et ce ne fut qu'à près de soixante ans qu'il commença à se livrer au goût qu'il avoit toujours eu pour les Lettres. Il composa, dans les vingt dernieres années, quinze Pieces de Théatres, dont sept pour le Théatre Italien, trois pour le Théatre François, et cinq pour l'Opéra. On a aussi de lui quelques poësies fugitives, qui prouvent beaucoup de facilité à la versification. Plusieurs de ses Ouvrages dramatiques obtinrent des succès d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient vraiment mérités, et que la cabale n'y influoit en rien ; car l'Auteur, prévenant peu en sa faveur, et étant incapable de souplesse et d'intrigue, il falloit que ses productions se fissent valoir et se soutinssent elles-mêmes.

Digitized by Google

AUTREAU avoit une finesse, et même une délicatesse d'esprit que son extérieur ne faisoit guere soupçonner ; mais il avoit un grand fonds de naturel, que l'art ne put jamais corrompre : aussi ses Ouvrages en portent-ils toujours l'empreinte. Son Dialogue est rapide et bien coupé ; sa prose élégante et correcte ; ses vers sont, en général, pleins et harmonieux. On lui reproche cependant d'avoir foiblement intrigué ses Pieces ; ce qui en fait trop aisément et trop tôt prévoir les dénouemens, et de n'avoir pas toujours, dans toutes, répandu une également bonne plaisanterie. On remarque, il est vrai, qu'il a quelquefois sacrifié au mauvais goût, qui a si longtems régné sur la Scene Italienne, à laquelle il s'étoit livré plus particuliérement, parce qu'il y avoit, le premier transporté la Langue Françoise, avec sa Comédie du *Port-à-l'Anglois*, dont le succès fut tel, que, prêts à s'en retourner, par disette, il sut retenir les Comédiens Italiens parmi nous : mais ne remarque-t on pas de même, qu'aussi-tôt que ce Théatre eut pris un autre ton, AUTREAU fit voir qu'il pouvoit

Digitized by Google

sans peine atteindre au meilleur, en donnant sa charmante Comédie de *Démocrite prétendu fou* ? Si cet Auteur avoit besoin d'indulgence, il suffiroit d'observer qu'il ne commença à travailler pour le Théatre qu'à l'âge où presque tous les hommes s'apperçoivent qu'il est tems de cesser de s'occuper d'un travail qui exige toute l'imagination, toute la force et toute la vivacité de la jeunesse. Au reste, soit véritable modestie, ou plutôt, ce qui n'y ressemble guere, soit causticité générale pour l'espece humaine, dont il ne sentoit que trop qu'il faisoit partie, AUTREAU se confondoit bien sincérement dans le mépris que lui inspiroient tous les hommes; et ses productions ne lui sembloient pas mériter, ni devoir lui procurer un meilleur sort que celui dont elles et lui jouirent jusqu'à sa mort. La Peinture, qu'il avoit cultivée, par nécessité, et la Poësie, à laquelle il se livra par goût, ne purent le soustraire à l'indigence, pendant sa vie, ni lui offrir un asyle pour souffrir et mourir : il fut obligé d'en chercher un dans un Hôpital; et c'est à celui des Incurables

Digitized by Google

qu'il est mort, le 18 Octobre 1745, âgé de quatre-vingt-six ans : ce qui a donné lieu aux vers suivans :

Autreau, Peintre et Poëte, eut, en ces Arts divers,
Des talens, des succès ; mais sa prose et ses vers,
Qui surent enrichir la Scene Italienne,
Avec tous ses Tableaux, le firent vivre à peine.
Dix-sept lustres entiers il eut un sort égal ;
Et, mécontent de lui, comme de tout le monde,
Comblant, enfin, sa misere profonde,
Il fut mourir à l'Hôpital.

Digitized by Google

CATALOGUE DES PIECES D'AUTREAU

Le Port-à-l'Anglois, ou les Nouvelles Débarquées, Comédie en trois actes, en prose, avec un Prologue et des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 25 Avril 1718; imprimée à Paris la même année, chez François Flahaut, *in*-12, et réimprimée chez Briasson, en 1729, 1749, aussi *in*-12.

* L'Amante Romanesque ou la Capricieuse, Comédie en trois actes, en prose, avec des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 27 Décembre 1718; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

* Les Amans ignorans, Comédie en trois actes, en prose, avec des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 14 Avril 1720;

Digitized by Google

imprimée à Paris en 1723, chez la veuve Guillaume, *in*-8°.; et en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Panurge à marier, ou la Coquetterie universelle, en prose, avec un Prologue et des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 21 Novembre 1720; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Cette Piece fut sifflée à sa premiere représentation. On supprima, à la seconde, le second et troisieme acte, et l'on ne joua que le Prologue et le premier acte. Pesselier en a rendu compte dans la Préface des Œuvres d'Autreau.

Panurge marié dans les espaces imaginaires, Comédie en un acte, en prose, avec un Divertissement; non représentée, mais destinée au Théatre Italien.

Cette petite Piece est une critique contre les mœurs de l'Opéra. Panurge et Arlequin, son valet, y passent en revue les Acteurs et Actrices, que l'Ordonnateur leur présente comme des Dieux et des Déesses. On persuade à Arlequin qu'il est l'Amour, et que tout ce qui l'environne est son domaine; et l'on marie Panurge à une prétendue Diane, qu'il fait renoncer au célibat à force de présens.

Digitized by Google

* La Fille inquiete, ou le Besoin d'aimer, Comédie en trois actes, en prose, avec des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 2 Décembre 1723; imprimée à Paris en 1724, chez François Flahaut, *in-8°.*; et en 1749, chez Briasson, *in-12.*

* Démocrite prétendu fou, Comédie en trois actes, en vers libres, avec un Divertissement, représentée au Théatre Italien, le 24 Avril 1730; imprimée à Paris la même année, chez Louis-Denis de la Tour, *in-8°.*; et en 1749, chez Briasson, *in-12.*

Le Chevalier Bayard, Comédie héroïque, en cinq actes, en vers libres, représentée au Théatre François, le 23 Novembre 1731; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in-12.*

Cette Piece a quelques ressemblances, pour le fond du sujet, avec celle de de Belloy, connue sous le titre de *Gaston et Bayard.*

Cette Comédie parut froide dans le tems, parce que le Public n'étoit pas encore accoutumé à ce que l'on appelle aujourd'hui le Comique sérieux ou larmoyant.

Digitized by Google

La Magie de l'Amour, Comédie Pastorale, en un acte, en vers libres, avec un Divertissement, représentée au Théatre François, le 9 Mai 1735; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Les faux Amis démasqués, Comédie en cinq actes, en vers alexandrins, non représentée; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Rodope ou l'Opéra perdu, Comédie-Ballet, en trois actes, en vers, précédée d'un Prologue, et destinée à être mise en musique; non représentée, mais imprimée à Paris en 1735 et 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le Sujet de cette Comédie-Ballet est l'amour de la célebre coquette Rodope pour Esope, et la résistance de celui-ci à ses vives et fréquentes attaques. Ce sujet avoit le mérite de la nouveauté. Des Fables, mises en Musique, auroient pu faire plaisir; mais on a craint, peut-être avec raison, que la difformité du Fabuliste Phrygien ne blessât la délicatesse de notre Nation. C'est ce qui a empêché d'exécuter cet Opéra, et ce qui lui a fait donner, par l'Auteur même, le titre d'*Opéra perdu*.

Digitized by Google

Platéee, Ballet en trois actes, auquel la naissance de la Comédie sert de Prologue, et mis en musique par Rameau, représenté à Versailles, le 31 Mars 1745, et à Paris le 4 Février 1749; imprimé à Paris la même année, chez de Lormel, *in*-4°., et chez Briasson, *in*-12.

La jalousie de Junon a fourni le sujet de ce Ballet. Junon se fâcha un jour contre Jupiter, on ne sait pourquoi; mais on assure que, de dépit, elle se retira en Eubée. Jupiter, n'ayant pu la fléchir, alla trouver Cythéron, qui régnoit alors à Platée. Cythéron étoit l'homme le plus sage de son tems : il conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme de la mettre sur un chariot attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la ville, et de répandre, dans le Public, que c'étoit Platée, fille du Fleuve Axopus, et qu'il alloit épouser. Son conseil fut suivi : aussi-tôt la nouvelle en vint à Junon, qui part dans le moment, se rend à Platée, s'approche du chariot, et, dans sa colere, voulant déchirer les habits de la mariée, trouve que c'est une statue. Charmée de l'aventure, elle pardona à Jupiter sa tromperie, et se réconcilia avec lui, de bonne foi.

Rameau, qui, du vivant d'Autreau, avoit acheté le manuscrit de cet ouvrage, y fit faire plusieurs retranchemens et corrections, par Balot de Sovot, pour le rendre plus théatral. Il a été repris en 1750 et 1755.

Digitized by Google

Les Fêtes de Corinthe, Comédie-Ballet en trois actes, en vers, avec un Prologue, et destinée à être mise en musique; non jouée, et imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

On va célébrer les Jeux isthmiques à Corinthe, et Laïs, fameuse Courtisane, est chargée de décerner le prix au vainqueur. L'Orateur Démosthenes, et le Philosophe Aristipe, qu'elle a séduits par ses charmes, se disputent sa conquête, à force de riches présens et de fêtes superbes. Mais elle leur préfere Euribate, savant Musicien, qui reçoit, de ses mains, la lyre d'or, prix du combat. Euribate aime Glycere, affranchie de Laïs, et en est aimé : aussi ne peut-il répondre à l'amour de Laïs. Démosthenes et Aristipe favorisent l'union de ces deux Amans, pour se venger des mépris de Laïs, et l'en punir.

Le Galant Corsaire, Fragment tiré de Bocace, en un acte, en vers, à mettre en musique; non jouée, et imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le sujet de ce petit Poëme lyrique est *le Calendrier des Vieillards*, Conte de Bocace, et que La Fontaine a si bien imité.

Mercure et Dryope, Pastorale en un acte et

en vers, non jouée; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le fils de Jupiter et de Maïa aime Dryope, Bergere de l'Arcadie, où il a un Temple, qui est dédié, sous le titre de Mercure Cyllénien. On va y célébrer une Fête, en son honneur, au renouvellement du mois de Mai, dont il a fourni le nom; et, sous celui du Berger Philene, il profite de cette solemnité pour se déclarer à Dryope, à laquelle il a su plaire, trompée par l'apparence pastorale dont il s'est revêtu. Bien sûr d'en être aimé, pour lui-même, et non à cause de sa Divinité; il se fait enfin connoître, et l'éleve au rang suprême.

Digitized by Google

L'AMANTE ROMANESQUE, OU LA CAPRICIEUSE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR AUTREAU.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUJET DE L'AMANTE ROMANESQUE, OU LA CAPRICIEUSE.

LA Comtesse Silvia, jeune veuve, qu'une tante avoit mariée à un vieillard, en Italie, et qui n'a pas eu à se louer du mariage, veut y renoncer pour toujours. Elle refuse le Comte Mario, jeune homme que cette tante lui propose encore. Mais Mario, qu'elle ne connoît point et qui est fort amoureux d'elle, se déguise en femme, et, sous le nom de Marinette, se présente pour la servir. Le déguisement se découvre. Silvia tient compte à Mario de ce stratagême, et, vaincue par la persévérance de son amour, elle consent à lui donner la main; mais son caractere romanesque lui en fait retarder le moment, dans la crainte que l'hymen

Digitized by Google

n'affoiblisse leur bonheur. Cependant elle veut s'amuser aux dépens du vieux Financier Pantalon, qui est aussi amoureux d'elle, et elle exige qu'il feigne d'aimer la vieille Baronne de Migabelle, dans le Château de laquelle ils sont tous, aux environs de Paris. La Baronne, enchantée d'être encore une fois mariée, fait si bien qu'elle force Pantalon à l'épouser en effet. On unit aussi le Capitaine Lélio, parent de la Baronne, avec Rosalba, niece et pupille de Pantalon, et pour s'approcher de laquelle ce Lélio s'est fait Valet-de-chambre du vieil oncle, qui, voulant éviter de lui rendre compte de ses biens, a eu grand soin, jusques-là, d'en écarter tous les amans. Arlequin, Valet de Silvia, est aimé de la vieille Crispine, Suivante de la Baronne, et de Violette, Femme-de-charge de Pantalon; mais il n'aime que cette derniere, et il l'obtient. Spinette, Suivante de Silvia, retrouve un amant dans Trivelin, homme d'affaires de la Baronne, et Tabellion du lieu: de sorte que tout le monde est disposé au mariage, excepté Silvia qui differe toujours; mais un entretien qu'ont ensemble Mario et Rosalba lui

Digitized by Google

donne de la jalousie. Elle se décide enfin à terminer. Cependant, craignant qu'elle ne change encore de résolution, on lui fait signer son contrat, comme à Pantalon, sans qu'ils s'en doutent, sous prétexte de les engager, l'un et l'autre, dans un Ordre de Chevalerie, dont Trivelin passe pour le Maître des Cérémonies.

Digitized by Google

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'AMANTE ROMANESQUE,

OU

LA CAPRICIEUSE.

CETTE Piece parut d'abord en cinq actes, et n'eut que fort peu de succès.

« C'est le sort des Auteurs, de s'intéresser davantage à ceux de leurs Ouvrages qui réussissent le moins : la tendresse paternelle se réveille et devient plus vive à mesure des infortunes qu'ils éprouvent, disent l'Historien du Théatre Italien, tome premier, page 292, et Parfaict, dans son Dictionnaire des Théatres de Paris, tome premier, page 84 et suivantes. Ce petit défaut étoit très-marqué chez Autreau, qui ne

Digitized by Google

parloit jamais de son *Amante Capricieuse* que comme de son chef-d'œuvre. Il annonçoit qu'il l'avoit retouchée, et que si les Comédiens vouloient la jouer, elle auroit un succès des plus marqués sur leur Théatre. Il avoit raison d'estimer sa Capricieuse, dans laquelle, en effet, il y a beaucoup de choses estimables. Il essaya donc de la faire reparoître une seconde fois, et la remit en trois actes, avec un Prologue, qui n'a point été imprimé. On la redonna deux jours après la premiere représentation, avec ces changemens, indiqués dans le Prologue, dont voici quelle est l'idée. »

« Lélio est assis auprès d'une table, et paroît travailler sur un manuscrit. Arlequin vient et lui demande à quoi il s'occupe ? Lélio lui répond qu'il corrige l'*Amante Capricieuse*, qu'il vient de réduire à trois actes, s'étant apperçu qu'il y avoit bien des choses à retrancher. Arlequin plaisante là-dessus, et dit que Lélio ne viendra jamais à bout de son dessein ; qu'il s'est bien apperçu lui-même que la Piece avoit

Digitized by Google

déplu. Lélio insiste toujours à vouloir en donner une seconde représentation en trois actes, de la maniere dont il l'a corrigée. Ensuite, il se leve et fait un compliment au Parterre, pour l'engager à vouloir bien donner encore une fois son attention à cette Piece ; ajoutant que pour peu qu'elle ne soit pas goûtée, on ne la jouera pas davantage. »

« Ce Prologue fit son effet. La Piece fut écoutée ; mais n'eut gueres plus de succès qu'à la premiere représentation, et ne fut rejouée depuis qu'une seule fois, sur le Théatre du Palais Royal. »

Charny, dans sa *quatrieme Lettre sur la Comédie Italienne*, pages 49 et 50, observe « que cette nouvelle Piece d'Autreau ne pouvoit pas réussir autant que son *Port-à-l'Anglois* : non que l'essentiel du sujet et le caractere n'y fussent bien traités ; mais parce que l'Auteur, l'ayant voulu étendre jusqu'à cinq actes, a été obligé de la remplir de choses étrangeres à son sujet, et même d'en alonger quelques scenes, qui au-

roient produit un tout autre effet, si elles eussent été dans leur juste mesure, outre que n'y ayant mis que trois Divertissemens, les deux actes qui en étoient dénués paroissoient vuides et avoient peu de proportion avec les autres. Ce que l'Auteur a si bien senti, qu'il l'a réduite à trois actes, dès la seconde représentation, et qu'il en a retranché, entr'autres choses inutiles, une longue harangue et plusieurs statuts d'un ordre de table, qui remplissoient la meilleure partie du cinquieme acte, et qui étoient récités, tout de suite, par la même Actrice, au lieu d'être mis en Vaudeville, et chantés par les différens Acteurs qui sont sur la scene. »

Mouret fit la Musique des trois Divertissemens de cette Piece. Le premier est une espece d'Opéra bachique ; le second, une Pastorale, qui se représente dans une Foire de Village, et le troisieme est la réception des Chevaliers et Chevalieres d'un prétendu ordre du Thyrse, institué en l'honneur de l'Amour et de Bacchus.

Joly fit jouer, en 1726, sur le Théatre Italien,

Digitized by Google

une Comédie, en trois actes, en vers, et intitulée aussi l'*Amante Capricieuse ;* mais qui n'a absolument que le titre de commun avec celle d'Autreau, excepté qu'elle n'eut gueres plus de succès.

Digitized by Google

L'AMANTE ROMANESQUE, OU LA CAPRICIEUSE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR AUTREAU;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 27 Décembre 1718.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

SILVIA.

ROSALBA.

LA BARONNE.

MARIO, déguisé en femme, sous le nom de Marinette.

LÉLIO.

PANTALON.

SPINETTE.

CRISPINE.

VIOLETTE.

TRIVELIN.

ARLEQUIN.

THOMAS.

Divertissement du premier Acte.

SILENE.

UN SATYRE.

UNE BACCHANTE.

TROUPE DE SATYRES et de MENADES, chantans et dansans.

Divertissement du second Acte.

TROUPE DE BERGERS et DE BERGERES, chantans et dansans.

Divertissement du troisieme Acte.

TROUPE DE CHEVALIERS et DE CHEVALIERES, chantans et dansans.

La Scene est à la Campagne.

Digitized by Google

L'AMANTE ROMANESQUE, OU LA CAPRICIEUSE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SPINETTE, TRIVELIN.

TRIVELIN.

EH ! me trompai-je, la Signora Spinette en ce pays-ci ?

SPINETTE.

Quoi ! c'est vous, M. Trivelin, mon ancien camarade de Théatre en Italie ?

A ij

Digitized by Google

TRIVELIN.

Avez-vous déja oublié, Mademoiselle, qu'il n'a tenu qu'à vous que je devinsse votre époux ?

SPINETTE.

Non; mais franchement, étant tous les deux sans bien, nous aurions fait une triste alliance.

TRIVELIN.

Mais quel coup du sort vous a transportée de Venise dans un village près de Paris ?

SPINETTE.

Vous y avez connu la Comtesse Silvia, à Venise ?

TRIVELIN.

Quoi ! cette jeune Dame, si aimable et si vive, que son vieux mari chagrinoit tant ?

SPINETTE.

Justement. Eh bien ! il est mort, ce vieux mari, et l'a laissée riche et libre. Elle a pris du goût pour moi, par caprice, m'a fait quitter le Théatre, et me tient auprès d'elle plus sur le pied de bonne amie que de Demoiselle; elle se promene par le monde, et je lui tiens compagnie.

TRIVELIN.

Et sa famille approuve-t-elle cette petite promenade ?

SPINETTE.

Elle en est cause. Une vieille tante qui l'avoit mariée autrefois, presqu'encore enfant, lui veut donner un second mari; et, pour l'éviter, zeste ! nous voilà en ce pays-ci.

TRIVELIN.

Quelque mari pareil au premier, sans doute ?

Digitized by Google

SPINETTE.

Point du tout : le Comte Mario, vous le connoissez, l'homme du monde qui l'aime le plus, et lui convient le mieux.

TRIVELIN.

Et elle le fuit ?

SPINETTE.

Oui, parce qu'il est encore du choix de la vieille tante, non pas du sien : en voilà assez pour n'avoir jamais voulu le voir.

TRIVELIN.

Comment donc en est-il devenu si amoureux ?

SPINETTE.

Sur son portrait. D'abord que la tante le lui eut fait tenir à Paris, où il étoit venu apprendre ses exercices, il en fut tellement frappé, que le lendemain du jour qu'il l'eut reçu, il partit en poste pour aller à Venise voir l'original, ce qu'il n'a pourtant pu faire qu'à la dérobée.

TRIVELIN.

Et qu'est-il devenu, à la fin, l'amant ?

SPINETTE.

C'est un secret que je vous dirai en tems et lieu. Mais, pour revenir à la Comtesse, c'est bien la petite personne la plus fantasque, le cœur le plus irrésolu qui soit dans l'Europe. La voilà, et en un tour de main ce n'est plus elle. Parce qu'elle haïssoit le défunt, elle croit haïr le mariage. Je m'apperçois pourtant que le veuvage commence à l'ennuyer.

Digitized by Google

TRIVELIN.

Cela n'est pas difficile à croire. Mais qui vous amene en ce lieu si justement ?

SPINETTE.

Une vieille Baronne, Dame du village, un peu parente de ma maîtresse. Nous logeons près d'elle à Paris, et venons à sa Terre en vendange, et à l'occasion d'une foire qui s'y tient ces jours-ci.

TRIVELIN.

La Baronne de Migabelle, n'est-ce pas ? Eh ! c'est ma patronne ; je suis son factotum, et c'est presque chez moi que vous logez.

SPINETTE.

Pourquoi donc ne vous y avons-nous point vu, depuis huit jours que nous y sommes ?

TRIVELIN.

Parce que depuis quinze, je cours de tous côtés lui chercher de l'argent que je lui apporte, pour fournir à ses plaisirs d'abord, ensuite à ses besoins, et pour payer quelques dettes criardes.

SPINETTE.

Soyez le bien venu. Contez-moi donc, à votre tour, vos aventures.

TRIVELIN.

Les voici en deux mots. Ma passion pour vous me fit, comme vous savez, passer de l'étude d'un Procureur au théatre. Rebuté de vos rigueurs, je suis venu chercher fortune en France, et m'y voilà Intendant de Madame la Baronne, et Tabellion de son village, et j'espere encore quelque chose de plus.

Digitized by Google

SPINETTE.

Encore, comment cela?

TRIVELIN.

Je vais la marier richement, par un tour d'adresse qu'elle promet bien récompenser. Mais, chut! c'est un secret.

SPINETTE.

Oh! ne craignez rien. Et contre qui la marier?

TRIVELIN.

Contre un vieux Financier Lombard, Maltôtier de la vieille Roche, riche comme un Juif, qui a une belle maison dans son village, et que l'on appelle le Seigneur Pantalon.

SPINETTE.

Le Seigneur Pantalon? Eh! c'est un nouvel amant de la Signora Silvia; il s'efforce de me mettre dans ses intérêts.

TRIVELIN.

Je vais le marier, malgré lui, et malgré lui encore, sa belle niece la Signora Rosalba.

SPINETTE.

A qui, la niece?

TRIVELIN.

Au Capitaine Lélio. C'est lui que vous voyez près de Pantalon jouer le rôle de valet de chambre.

SPINETTE.

Ah, ah! pourquoi donc ce déguisement?

TRIVELIN.

Pour approcher de Rosalba, sans conséquence; parce que Pantalon, son tuteur, pour profiter plus long-tems

Digitized by Google

de son bien, recule toujours à la marier, et ne souffre personne auprès d'elle.

SPINETTE.

Oh ! puisque vous savez le secret de Lélio, je n'en ai plus pour vous. Eh bien ! apprenez que le Comte Mario nous a suivies en France, toujours amoureux comme un fou ; qu'il est ami depuis long-tems de Lélio, amant aussi fou que lui ; que Lélio l'a fait déguiser en fille, qu'il fait passer pour sa niece, qu'il nomme la Signora Marinette. Sous ce titre, le Comte s'est insinué auprès de la Comtesse Silvia, qui, par un nouveau caprice d'amitié, en a fait sa favorite.

TRIVELIN.

La Baronne sait-elle le dessein de Mario ?

SPINETTE.

Oui, et l'approuve : elle connoît sa famille, et le cache à Silvia, dont elle n'ignore pas les travers.

TRIVELIN.

Cela étant, nous pourrions bien attraper la Comtesse du même coup de filet.

SPINETTE.

Vous me donnez-là de grandes espérances ; car je suis sûre aussi, de la part du Comte Mario, d'une ample récompense, si je puis venir à bout de son mariage.

TRIVELIN.

Vous verrez qu'à force de faire les mariages d'autrui, nous nous mettrons en état de faire le nôtre.

SPINETTE.

Soit ; travaillons-y de concert.

Digitized by Google

TRIVELIN.

Je vais porter à la Baronne son argent, et prendre des mesures avec elle et le Signor Lélio, pour avancer nos projets.

SPINETTE.

Allez; car aussi-bien je vois venir la Comtesse.

(*Trivelin sort.*)

SCENE II.

SILVIA, *entrant d'un air empressé*, SPINETTE.

SILVIA.

SPINETTE, va au plus vîte plier mes habits, ma toilette, mes garnitures, et tout disposer pour nous en retourner à Paris, dès qu'on aura dîné.

SPINETTE.

Eh! comment donc, Madame? à peine êtes-vous arrivée ici. Quel vertige vous prend de vous en retourner si vîte?

SILVIA.

Que sais-je? je crains de m'y ennuyer.

SPINETTE.

Quoi! dans un lieu charmant, où l'on ne trouve que jeux, que fêtes, qu'Opéra; où vous avez toujours très-bonne compagnie; où l'on voit des ridicules de l'espece la plus divertissante; car le seul financier Pan-

Digitized by Google

talon est une Comédie perpétuelle : je ne comprends pas que vous puissiez vous ennuyer si-tôt, du moins.

SILVIA.

J'ai cru en effet m'y divertir : mais je crains de m'être trompée, car au milieu de tout cela, je me trouve toute désœuvrée, toute je ne sais comment ; je suis d'une indolence, d'une langueur ; enfin, je me sens dans l'ame une espece de vuide que je ne puis supporter.

SPINETTE.

Il n'est pas étonnant que dans l'ame d'une veuve de votre âge, on s'apperçoive par-ci par-là.... Mais cela passe.

SILVIA.

Qui peut donc en être cause ?

SPINETTE.

Eh ! mais, Madame, je m'imagine qu'on n'appelle le veuvage l'état de la viduité, que parce qu'il laisse le cœur vuide : voilà ce que c'est que de souffrir le vôtre en friche.

SILVIA.

Par ton cœur, tu juges du mien, tu es fille ; et une fille ne songe qu'à l'amour, au mariage....

SPINETTE.

Ma foi ! Madame, je croïs qu'une jeune veuve y songe bien autant que nous !

SILVIA.

Une veuve a la curiosité de moins.

Digitized by Google

SPINETTE.

Mais elle a l'habitude de plus, qui vaut bien la curiosité, je pense.

SILVIA.

Avec l'époux que j'avois, ai-je pu former une habitude agréable ?

SPINETTE.

Pour agréable, non; mais c'est toujours habitude, et vous devez avoir encore la curiosité d'apprendre comment fait le mariage avec une personne qu'on aime : si bien que de curiosité en habitude, et d'habitude en curiosité, il est évident que vous avez deux desirs contre moi un.

SILVIA.

Il est vrai que j'ignore encore ce que c'est que l'amour.

SPINETTE.

Eh ! voilà pourquoi je vous conseillois à Venise d'aimer le Comte Mario.

SILVIA.

Oh ! tais-toi, je te prie, ou nous nous brouillerions.

SPINETTE.

Pardon, Madame; j'oublie toujours que votre tante vous l'offroit : je songe seulement qu'il étoit l'homme du monde le plus digne de vous.

SILVIA.

Encore?

SPINETTE.

Mais on en peut trouver mille autres pareils; c'est où j'en veux venir.

Digitized by Google

SILVIA.

Non, Spinette, tu te trompes; ce n'est point de l'amour dont j'ai besoin. Je veux bien souffrir des amans, soit; mais pour les rendre malheureux, et me venger par-là, sur tous les hommes, si je puis, de la barbarie avec laquelle mon époux m'a traitée.

SPINETTE.

Hom! ce n'est pas-là le moyen de guérir de votre ennui! Mais qu'a donc l'amour qui vous choque si fort, et sur-tout en France, où l'on aime avec tant de liberté?

SILVIA.

On ne l'y traite pas encore à ma fantaisie; il y est devenu trop uni, trop sans façon : on ne s'y donne plus le tems d'y mêler des aventures extraordinaires, des incidens merveilleux; on y aime en poste : ce n'est pas-là faire l'amour, ce n'est que l'achever.

SPINETTE.

Je vois d'où vous vient ce goût-là. Pendant la solitude, où le défunt vous avoit réduite, vous lisiez des Romans, pour vous désennuyer : cela vous a rempli l'esprit d'un certain amour historié, romanesque, tel qu'on le pratiquoit du tems des *Amadis;* mais par malheur la mode en est passée.

SILVIA.

Si je me mêlois d'aimer, je voudrois la faire revenir; et je suis indignée qu'on laisse périr l'usage de l'amour le plus parfait : voilà pourquoi j'y renonce, et cherche à me faire d'autres plaisirs.

SPINETTE.

Digitized by Google

SPINETTE.

Eh! Madame, en est-il d'autres, s'ils ne sont assaisonnés d'un peu de celui-là? N'est-ce pas le plus naturel, le plus suivi? et ne craignez-vous point qu'on n'accuse votre dégoût de singularité, de caprice, peut-être?

SILVIA.

Du caprice, à moi? On me reprocheroit du caprice, quand je ne cherche mon bonheur que chez moi-même, dans le repos du cœur et la tranquillité de l'ame, dans son égalité!

SPINETTE.

Mais avec votre permission, où est-elle chez vous, cette égalité? A Paris, vous brûliez d'envie d'être à la campagne; à peine y êtes-vous, que vous voilà impatiente de retourner à la ville.

SILVIA.

C'est qu'ici je ne suis point chez moi, et je trouve qu'être chez soi, c'est être dans son véritable élément, dans son petit Royaume. Aussi pour m'y plaire mieux, je le remplis le plus que je puis d'un peuple agréable. Je t'ai prise avec moi, par exemple, parce que ton humeur me plaît, et que je compte sur ton amitié. Je vais tâcher d'avoir encore Marinette pour femme de chambre.

SPINETTE, *bas.*

Marinette pour femme de chambre!

SILVIA.

Que dis-tu?

Digitized by Google

SPINETTE.

Rien, Madame.

SILVIA.

Oui, car je l'aime. Elle est de mon goût ; les hommes lui déplaisent autant qu'à moi : elle en fait souvent la satyre. Il n'y a pas jusqu'à Arlequin, mon laquais, en qui je n'aie cherché de l'agrément. Il me sert très-mal, à la vérité : il est bête au dernier degré ; mais il est bouffon, il me divertit.

SPINETTE.

Mais, Madame, faites-le donc habiller autrement, votre Arlequin ; on trouve ici son habit ridicule.

SILVIA.

Pourquoi donc, ridicule ? Ne voit-on pas ici, comme par toute l'Europe, des livrées bleues, rouges, jaunes, vertes, et le reste ? Eh bien ! la mienne est de toutes ces couleurs ; qu'ont-elles de plus ridicule sur mon laquais que sur les autres ?

SPINETTE.

Faites du moins tailler son habit de la forme dont on les porte ici.

SILVIA.

Je m'en garderai bien, tant que j'y verrai des laquais non-seulement d'habits différens, mais encore de nations diverses, de petits Maures, de petits Turcs, de petits Hussards ; eh bien, le mien est un petit Bergamasque : il doit charmer par sa nouveauté ; et j'espere que bientôt la plupart de nos Dames se feront porter la robe par de petits Arlequins.

Digitized by Google

SPINETTE.

Il est vrai que la mode en est déja parvenue à leurs petits chiens. Mais revenons à Marinette, je ne crois pas que son oncle la veuille mettre en condition.

SILVIA.

Pourquoi non ? je la crois à sa charge, et les revenus d'un valet de chambre ne sont pas grands.

SPINETTE.

Non, mais l'oncle et la niece sont de noble famille.

SILVIA.

Ils en ont l'air, mais de famille ruinée apparemment, puisque Lélio s'abaisse à un tel emploi. Je vais le consulter là-dessus tout-à-l'heure, pour emmener avec nous Marinette, s'il est possible. Vîte, vîte, allons les chercher.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

MARIO, LÉLIO, SPINETTE.

SPINETTE, *d'abord seule.*

MARIO, femme de chambre de la Comtesse ! cela seroit joli. Allons aussi chercher tout-à-l'heure et Lélio et Mario pour parer le coup.... Ah ! les voici.

LELIO.

Eh bien ! *cara Spinetta,* il me semble que nos affaires sont en bon train ?

Digitized by Google

SPINETTE.

Oui, les vôtres, Signor Lélio; mais celles de M. le Comte vont un peu trop bien, et c'est aller mal.

MARIO.

Comment donc trop bien?

SPINETTE.

Trop bien, vous dis-je; et vous êtes perdu, si nous ne trouvons le moyen de diminuer un peu votre bonheur.

MARIO.

Le diminuer! explique-toi donc?

SPINETTE.

Madame la Comtesse veut faire de vous sa femme de chambre. La condition vous plairoit-elle?

MARIO.

Ah, Ciel! en seroit-il une au monde plus agréable pour moi?

LÉLIO.

Franchement, une pareille auprès de Rosalba me tenteroit fort.

MARIO.

Eh bien! Spinette, que t'en semble?

SPINETTE.

Que l'amour vous fait extravaguer l'un et l'autre. Quoi! je vous souffrirois au lever et au coucher de ma Maîtresse, l'habiller et la déshabiller? Elle seroit mal servie; vous seriez trop distrait dans vos fonctions. Et vous, M. Lélio, qui comme le moins jeune devriez être le plus sage, un pareil emploi vous tenteroit, dites-vous?

Digitized by Google

LÉLIO.

Quoiqu'il me paroisse agréable, il ne s'ensuit point que je lui conseillasse de l'accepter.

SPINETTE.

Elle vous cherche avec empressement pour vous proposer la chose. Trouvez au plus tôt le moyen de l'éluder sans la fâcher. Je ne sais si vous pourrez en venir à bout, et c'est ce qui me désespere.

LÉLIO.

Pourquoi donc cela vous paroît-il si difficile?

SPINETTE.

Parce qu'elle veut ce qu'elle veut, avec autant de violence, qu'elle s'en soucie peu, dès qu'elle l'a obtenu.

MARIO.

Eh bien! feignons de le vouloir aussi, afin que la fantaisie lui en passe.

SPINETTE.

Et si elle vous prend au mot?

MARIO.

Eh! mais...

SPINETTE.

Qu'est-ce à dire, eh! mais? la chose vous flatte, à ce que je vois. Si quelque jour elle apprenoit que vous en eussiez eu la pensée un seul moment, elle vous feroit poignarder, au moins!

MARIO.

Poignarder, grand Dieu!

LÉLIO, *souriant.*

Elle outre un peu les choses; mais il est certain que,

de l'humeur dont je la connois, elle ne vous le pardonneroit de sa vie.

MARIO.

Vous me faites trembler.

SPINETTE.

Je tremble aussi qu'à la faveur de votre habit, vous ne preniez près d'elle quelques libertés. Tenez, si vous vous hasardiez à lui baiser seulement le bout du doigt, je crois que je vous dévisagerois moi-même.

LÉLIO.

M. le Comte, il faut être sage : ceci est sérieux.

MARIO, *à Spinette.*

Que vous êtes sévere !

SPINETTE.

C'est que je la connois. Elle est si délicate, si scrupuleuse sur le respect que l'on doit à son sexe, qu'elle en devient quelquefois ridicule. Or, tôt ou tard, il faudra découvrir le mystere ; et, alors, jugez en quel courroux la mettroit ce que vous auriez obtenu d'elle contre son intention ; et elle s'en prendroit à moi, qui pis est.

MARIO.

Eh bien donc ! il faudra se contenir.

LÉLIO.

Je voûs le conseille, mon ami, si vous ne voulez pas vous perdre.

SPINETTE.

Continuez à dire bien du mal des hommes, pour lui plaire de plus en plus ; je vous y aiderai.... Mais la voici

Digitized by Google

qui revient; fuyez, et, avant que de la revoir, trouvez le moyen de n'être point sa femme de chambre.

(*Lélio et Mario sortent.*)

SCENE IV.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA, *d'un air chagrin.*

AH! Lélio, dit-on, est allé à la foire avec sa niece. Ne sais-tu point où est Arlequin? Je voudrois l'y envoyer les prier de revenir. Je suis impatiente de terminer cette affaire.

SPINETTE.

Arlequin y est aussi, à la foire; je l'ai vu partir, dès le matin avec Violette, pour y aller.

SILVIA.

De quoi s'avise ce maraud-là, justement quand j'ai besoin de lui? Peste soit de sa Violette! Qui est-elle, cette créature-là?

SPINETTE.

Madame, elle est femme de charge du Signor Pantalon.

SILVIA.

Elle est jolie; mais elle me paroît bien vive, bien coquette: n'y auroit-il point entr'eux quelque amourette?

SPINETTE.

Cela se pourroit bien. Savez-vous qu'il est la coque-

Digitized by Google

luche de toutes les filles du village, Arlequin? Il n'y a pas jusqu'à la vieille Crispine, Demoiselle de la Baronne; et l'on dit qu'elle est riche, et qu'elle a de fort bons héritages en ce pays-ci.

SILVIA.

Ah! pour celle-là, qu'il y pense, je le veux bien; mais pour épouser une coquette, je ne le souffrirai pas.

SPINETTE.

Eh! Madame, est-ce à une Comtesse à se mêler des amours de son laquais?

SILVIA.

Non, je l'avoue; mais je l'aime, Arlequin; il est bon enfant, facile à tromper. Je m'intéresse dans ce qui le regarde: il me divertit; je dois lui en tenir compte.

SPINETTE.

Vous l'aimez, et voulez le marier à une vieille affreuse, lui qui est jeune et assez gentil?

SILVIA.

Tant mieux; plus l'assemblage sera comique, plus il me divertira: elle le met à son aise, c'est assez.

SPINETTE.

Voilà un joli jeu! Peut-il jamais être à son aise avec un monstre?

SILVIA.

En un mot, je ne veux point qu'il épouse sa coquette; son air me déplaît.

SPINETTE.

Ne vous prévenez point, Madame, elle ne l'est peut-

Digitized by Google

être pas : elle a aussi quelque bien, elle l'aime ; car on dit qu'elle en est jalouse.

SILVIA.

Ah ! si elle en est jalouse, c'est autre chose ; mais je voudrois qu'elle le fût bien fort, car dans ces petites gens-là, c'est ce qui fait juger de leur amour. Informe-toi un peu de ce qui en est, afin que j'y mette ordre, si cela ne va pas à ma fantaisie.

SPINETTE.

Oh ! je vois bien que cela vous est d'une extrême importance ! Je vais tout à l'heure en charger M. Trivelin, qui s'en acquittera mieux que moi... Ah ! tenez, le voici, Arlequin ; commencez toujours vous-même.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA.

POURQUOI donc ne vous trouvai-je point ici quand j'ai besoin de vous, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, je vous dispense du Monsieur : il ne tient pourtant qu'à vous de m'y trouver, car me voilà.

SILVIA.

Mais vous n'y avez pas été de la matinée.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Non, pendant que vous étiez au lit.

SILVIA.

Que j'y sois ou non, je prétends que vous ne bougiez d'ici.

ARLEQUIN.

Mais, Madame, quand on est au lit, c'est pour dormir ; et quand vous dormez, vous n'avez que faire de moi.

SILVIA.

En un mot, je veux que vous ne sortiez qu'avec ma permission. D'où venez-vous à présent?

ARLEQUIN.

Je viens de la foire avec Violette.

SILVIA.

Ah ! je te pardonne, puisque tu ne m'as pas menti. On dit que tu l'aimes, Violette ?

ARLEQUIN.

Madame, ce matin je croyois l'aimer ; car je dis toujours vrai, moi ; mais à présent je la hais de toute ma force.

SILVIA.

Ne ments-tu point, à présent ?

ARLEQUIN.

Jugez-en vous-même. En entrant dans la foire, j'ai dépensé tout mon argent à lui faire des présens, après quoi la rage lui a pris de danser : je n'avois plus de quoi payer les violons : elle m'a planté là pour aller danser avec le grand Thomas qui en a fait la dépense.

Digitized by Google

SILVIA.

Et elle ne t'a point pris pour danser ?

ARLEQUIN.

Non, à cause que je n'avois point de cocarde comme les autres, et que mon habit n'est pas à la mode.

SILVIA.

Voilà une plaisante sotte, de contrôler un habit qui est de mon goût.

ARLEQUIN.

Là-dessus, comme j'enrageois, j'ai rencontré le Signor Lélio et sa niece, qui, pour me consoler, m'a donné un écu pour avoir des rubans et de la musique.

SILVIA.

Cela me fait plaisir de sa part. Revient-il le Signor Lélio ?

ARLEQUIN.

Tout à l'heure; ils me suivoient. Or, pour revenir à l'écu, je me suis fait beau comme vous voyez; j'ai fait danser toutes les filles du village, jusqu'à la vieille Crispine, sans prendre Violette, qui en enrage à charmer.

SILVIA.

Ah! que c'est bien fait! Elle critique ton habit; ne fût-ce que pour cela, je te défends de la voir jamais.

ARLEQUIN.

Jamais ?

SILVIA.

Jamais. Attache-toi à Crispine; je te le commande.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

A Crispine ? eh ! fi donc ! c'est une vieille laide, qui court tous les garçons du village.

SILVIA.

Comment ! tu ne m'obéiras pas ?

ARLEQUIN.

Je ne saurois, en conscience. Tenez, Madame, si vous me défendez Violette, vous serez cause que je l'aimerai malgré moi.

SILVIA.

J'en serai cause ?

ARLEQUIN.

Oui : je me suis gâté avec vous ; je vous copie.

SILVIA.

Qu'est-ce à dire, tu me copies ?

ARLEQUIN.

Assurément. A Venise, votre tante vouloit vous marier, malgré vous, au Comte Mario ; cela vous l'a fait haïr : vous me défendez Violette ; cela me la va faire aimer. Jugez par vous-même.

SILVIA.

Sais-tu que si tu ne m'obéis ?. . .

ARLEQUIN.

Fi donc ! vous faites la tante.

SILVIA.

Ne me mets pas en colere !

ARLEQUIN.

Madame, ne nous brouillons point ; vous avez vos caprices, et moi les miens : chacun le sien n'est pas trop.

SILVIA.

Digitized by Google

SILVIA.

Tu te feras chasser !

ARLEQUIN.

Oui, pour me rappeller bientôt : vous m'aimez plus que vous ne pensez ; car je tâche à vous ressembler.

SILVIA, *à part.*

Je ne saurois me fâcher contre ce coquin-là ; il faudra à la fin que je le mette dehors tout de bon. (*Haut.*) Eh bien ! quand paroîtront donc Lélio et sa niece qui te suivoient, dis-tu ?

ARLEQUIN.

Tenez, voilà déja la niece.

SILVIA.

Retire-toi ; et si je te vois jamais avec ta Violette...

ARLEQUIN.

Ah ! j'entends : vous voulez que j'y retourne ; je m'y en vais.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MARINETTE, SILVIA, SPINETTE.

SPINETTE, *bas à Mario.*

SONGEZ à donner le bon tour à votre menterie. (*Haut.*) Madame, je vous amene Mademoiselle Marinette, qui va vous donner de la joie, si vous l'aimez.

Digitized by Google

SILVIA.

Tout de bon? veut-elle bien être à mon service? ah! j'en suis ravie.

SPINETTE.

Oui, oui, à votre service! écoutez-la.

MARINETTE.

Comme vous m'honorez de votre bienveillance, Madame, je viens vous faire part d'une nouvelle que mon oncle et moi avons reçue ce matin, qui met un grand changement dans ma fortune. Une vieille tante, du côté de ma mere, est morte à Milan depuis peu, qui me laisse seule héritiere de dix à douze mille livres de rente. Voilà de quoi choisir un mari de mon goût.

SILVIA.

Ah! je croyois que tu venois m'annoncer autre chose. N'importe, tu dois juger du plaisir que me fait ce que j'apprends, par un dessein que j'avois formé ce matin. Je te croyois sans bien, à la charge de ton oncle, et voulois t'attacher à moi pour prendre soin de ta fortune.

MARINETTE.

Madame, j'y suis attachée plus que vous ne pensez.

SILVIA.

Mais, tu parles déja de choisir un mari; tu les haïssois tant, me disois-tu?

MARINETTE.

Il faut bien quelque jour finir par-là; mais j'y reculerai le plus que je pourrai, et peut-être toute ma vie: j'y suis trop difficile.

Digitized by Google

SILVIA.

Quel seroit ton goût, voyons?

MARINETTE.

J'en voudrois un qui eût le cœur d'un Italien, et les manieres d'un François.

SILVIA.

Il est vrai qu'en France les femmes sont heureuses; mais doit-on s'en étonner? elles y choisissent leurs époux.

MARINETTE.

Gueres plus qu'en notre pays, Madame, et sur-tout entre gens de qualité, chez qui les intérêts déterminent souvent plus que les personnes.

SILVIA.

Je vous avoue qu'en général je suis indignée contre les hommes au dernier point. Ils nous attaquent de toutes leurs forces: ils nous fournissent les raisons les plus plausibles de mépriser les loix qu'eux-mêmes ont faites; et, quand ils ont réussi, toutes ces belles raisons s'effacent de leur mémoire: ils nous font un crime de leur adresse et de leurs succès.

SPINETTE.

Voilà le comble de l'injustice et de la trahison!

MARINETTE.

Vengeons notre sexe: employons à notre tour ce que nous avons d'art et de charmes pour les engager; et quand ils seront bien pris, bien pris, laissons-les périr sans pitié, en leur opposant ces mêmes loix qu'ils n'ont inventées que pour nous rendre leurs esclaves.

Digitized by Google

SILVIA, *avec transport.*

Viens, ma chere Marinette, viens, mes amours, viens que je t'embrasse; je t'aime de tout mon cœur. Je trouve en toi mes pensées, mes sentimens, mon humeur.... Ote-toi delà, Spinette, je veux la baiser mille fois.

SPINETTE.

Madame, dispensez-moi de voir cela.

SILVIA.

Pourquoi donc t'y opposer? es-tu raisonnable?

SPINETTE.

Non, je suis jalouse.

SILVIA.

Retire-toi, folle. Approche, mon héroïne, je veux t'étouffer de caresses... Que veut dire cela? tu t'arraches de mes bras. (*A Spinette.*) Ah! je te prie de t'ôter de là, toi, encore une fois!

SPINETTE.

Madame, écoutez un mot seulement; je vous le demande en grace.

SILVIA.

Eh bien! quoi?

SPINETTE.

Vous qui avez lu les Romans, ne vous souvient-il point du déguisement de Céladon en fille, pour approcher de sa maîtresse Astrée?

SILVIA.

Après?

SPINETTE.

Si Marinette, par hasard, étoit un garçon qui en

Digitized by Google

eût fait autant, et que je m'en doutasse, moi; ferois-je bien de vous la laisser baiser mille fois comme vous voulez faire ?

SILVIA.

Ah ! ah ! vous plaisantez encore sur mes Romans ! Si Marinette, avec l'esprit et les sentimens qu'elle a, étoit un garçon, ce garçon-là seroit demain mon époux.

MARIO *se jettant à genoux.*

Ah ! Madame, je proteste de garder mes sentimens toute ma vie, et plût au Ciel que vous n'en changeassiez pas plus que moi !

SILVIA *étonnée.*

Que veut dire cela, Spinette ?

SPINETTE.

Oh ! pour le coup, il n'y a plus moyen de garder le secret. Cela veut dire, Madame, que ce que vous voyez à vos pieds, est un véritable amant qui depuis long-tems vous adore, et n'a pris cet habit que pour trouver le moment favorable de vous en informer. Vous en voilà bien avertie ; vous pouvez à présent baiser Marinette tant qu'il vous plaira.

SILVIA.

Comment ? me jouez-vous toutes deux ? Levez-vous, Mademoiselle ou Monsieur. Quelle est donc la vérité de tout ceci ?

MARIO.

La voici, Madame. Quand vous passâtes à Milan, j'eus l'honneur de vous y voir, et je me sentis d'abord frappé pour le reste de ma vie. J'implorai le secours de Spinette, qui n'osa vous déclarer ma passion.

Digitized by Google

J'ai toujours suivi vos pas depuis ; et ayant été informé par elle de votre aversion pour mon sexe, j'en ai quitté l'apparence, et me suis servi de ce stratagême innocent, qui me fait approcher plus librement de vous. Vos faveurs, dont je ne veux point abuser, m'obligent à me découvrir ; et voici le moment où j'attends à vos pieds l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

SILVIA.

Mais vraiment, c'est tout de bon... Spinette, comment dois-je prendre ceci ?

SPINETTE.

Vous le prendrez bien, Madame, si vous m'en croyez. Vous aimez les aventures, en voilà une : vous devez déja vous louer de sa discrétion ; Céladon même n'en eut pas tant.

SILVIA.

Il est vrai que son procédé est sage. Est-il encore au monde des amans de ce caractere-là ?

SPINETTE.

Il n'y a plus que celui-là ; hâtez-vous de vous en saisir : il est votre fait, vous l'avez dit vous-même.

SILVIA.

Je l'ai dit ; mais....

SPINETTE.

Mais quoi ? il n'y a plus de raison de s'en dédire.

SILVIA.

Monsieur, la maniere dont vous vous y prenez est trop singuliere et trop louable pour m'en offenser. Allez au plus tôt reprendre votre forme naturelle, je me sens disposée à vous pardonner et à vous écouter.

Digitized by Google

MARIO.

Ah ! Madame, puis-je assez vous exprimer ?....

SILVIA, *avec émotion.*

Partez, vous dis-je.

MARIO.

Non, après une telle faveur, je ne puis m'arracher d'auprès de vous.

SILVIA.

Oh ! allez donc ; épargnez mon trouble, ou je me dédis.

SPINETTE.

Eh ! partez donc, quand on vous le dit.

(*Mario sort.*)

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

AH ! je suis toute émue. Spinette?

SPINETTE.

Madame.

SILVIA.

Tu vas dire que je prends mon parti bien vîte.

SPINETTE.

Pourquoi dirois-je cela ?

SILVIA.

Que je suis une étourdie, une folle ?

Digitized by Google

SPINETTE.

Je m'en garderai bien, puisqu'il est ce qu'il vous faut.

SILVIA.

Je le crois ; mais je ne le connois pas encore à fond, dira-t-on.

SPINETTE.

Oh ! quand le destin nous a fait naître pour quelqu'un, on le connoît d'abord.

SILVIA.

Oui, je sens qu'une force supérieure agit en moi ; il y a du destin là-dedans. Mais, dis-moi, est-il d'un rang qui me convienne ?

SPINETTE.

Il est Comte, comme vous Comtesse.

SILVIA.

Quel est son nom ?

SPINETTE.

Ah ! voici la difficulté ; je tremble que son nom ne gâte tout.

SILVIA.

Pourquoi trembler ?

SPINETTE.

Parce que son nom en Italie est commun à bien des gens, et qu'entre ceux qui le portent, il y en a que vous haïssez beaucoup. Que sait-on si le nom ne porte point malheur auprès de vous ?

SILVIA.

Après ce que l'amour lui a fait faire pour moi, son nom me sera cher, quel qu'il soit.

Digitized by Google

SPINETTE.

Tenez, Madame, je crois que tous les Mario du monde sont destinés à vous aimer. Il s'appelle encore Mario comme l'autre amant de Venise. Là, tâchez de le lui pardonner; sinon nommez-le Cyrus ou Polexandre: il s'y soumettra.

SILVIA.

Mario, soit; car ce n'est point celui de ma tante; mon cœur me le dit.

SPINETTE.

Quant à son rang et à sa fortune, la Baronne de Migabelle vous en répondra.

SILVIA.

Elle le connoît donc?

SPINETTE.

Oh! fort bien, puisqu'elle est complice avec nous du stratagême.

SILVIA.

Et qu'est-ce que Lélio, qui se disoit son oncle?

SPINETTE.

Lélio est encore un amant dans le même cas que le vôtre, qui s'est fait valet-de-chambre de Pantalon pour approcher de la Signora Rosalba, sa niece. Vous voilà au milieu des Romans.

SILVIA.

Ah! j'en suis charmée.

SPINETTE.

Vous ne savez pas encore tout: la Baronne elle-même est en intrigue pour épouser Pantalon.

Digitized by Google

SILVIA.

Mais tu te moques? Est-ce qu'elle l'aime?

SPINETTE.

Sa personne, non; son bien, oui; car elle en a besoin. Mais voici bien pis : il vous aime, lui, Pantalon.

SILVIA.

Il m'aime? ah! ah! ah!

SPINETTE.

Ne riez point tant : ceci est très-sérieux; mais il vous aime si fort, que, tout avare qu'il est, voici déja un assez beau diamant qu'il m'a donné pour m'engager à le servir auprès de vous.

SILVIA.

Ah! j'en suis ravie; voilà de quoi me bien divertir, Et tu dis que la Baronne est de concert avec toi pour servir Mario?

SPINETTE.

Oui : l'excès de sa passion l'a touchée.

SILVIA.

Je lui en sais bon gré; et je veux, si je puis, lui rendre la pareille. Attends : il me vient dans l'esprit un tour qui peut lui être utile dans ses desseins sur Pantalon. Dis-lui d'abord que je l'aime, à Pantalon; et fais savoir à Mario que je veux qu'il passe toujours ici pour fille, malgré son habit.

SPINETTE.

Fort bien, et après?

SILVIA.

Je t'instruirai de tout cela à loisir.

Digitized by Google

SPINETTE.

Maisdépêchez-vous; car le voici qui vient, Pantalon.

SILVIA.

Ah! il me surprend! N'importe, je vais te le dire à l'oreille.

SCENE VIII.

PANTALON, SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

Bon jour, Monsieur Pantalon : je suis charmée de vous voir; mais, avec votre permission, j'ai un ordre à donner à Spinette. (*Elle parle à l'oreille de Spinette.*)

PANTALON.

Elle dit qu'elle est charmée de me voir; bon! le diamant a opéré.

SPINETTE, *bas à Pantalon.*

J'ai déclaré votre passion, et j'en ai bonne espérance; mais chut! *motus!* n'en parlez point : saluez seulement. (*Haut à Silvia.*) Madame, voyez, voyez Monsieur Pantalon en habit de campagne, n'est-il pas vrai que cela lui va bien?

SILVIA.

Oui, vraiment. Comment! il a l'air tout à fait cavalier.

SPINETTE.

Il a la mine aussi martiale qu'un Procureur qui est à la chasse en tems de vacances.

Digitized by Google

PANTALON.

Je serois bienheureux, Madame, si mon habit pouvoit contribuer à faire agréer l'amour que...

SILVIA.

Paix ! paix ! silence sur l'amour ; parlez, parlez à Spinette.

PANTALON, *bas à Spinette.*

Est-ce que ma passion lui déplaît ?

SPINETTE, *bas à Pantalon.*

Au contraire : elle l'a beaucoup fait rire ; mais n'en parlez point encore. Paix ! (*Haut à Silvia.*) Admirez, Madame, de quel air il porte son bâton, de quelle grace !

SILVIA.

On le prendroit dans ses mains pour une demi-pique.

PANTALON.

Ah ! Madame, vos yeux m'ont lancé dans le cœur une pique entiere.

SILVIA.

Holà ! holà donc ! parlons d'autres choses. Ferez-vous de bonnes vendanges cette année, Monsieur Pantalon ?

PANTALON.

Fort bonnes, Madame ; et je serois trop heureux, si, à l'exemple de Bacchus, l'amour vouloit favoriser mes...

SILVIA.

Encore ? mais en voilà trop... Spinette, recommandez-lui donc le mystere, comme je vous ai dit.

SPINETTE.

Digitized by Google

SPINETTE.

Taisez-vous donc sur l'amour, encore une fois.

PANTALON, *bas à Spinette.*

Vous dites qu'elle a bien reçu...

SPINETTE.

A merveilles. Mais bouche cousue.

PANTALON.

Oh ! que diable, on me fait faire ici l'amour à la muette.

SILVIA.

A propos, vous avez vraiment une fort aimable niece, et qui chante très-bien : ne pourrions-nous point la voir plus souvent ? La douceur de son air et celle de sa voix m'ont gagné le cœur.

PANTALON.

N'y auroit-il point aussi une petite place pour moi dans votre cœur, à côté de ma niece ?

SILVIA.

Oui-dà, oui-dà... Il y revient toujours, Spinette ; mettez donc ordre à cela.

SPINETTE.

Oh ! vous êtes insupportable, de parler incessamment de votre amour, quand on vous le défend. Tenez, voici la Baronne, parlez-lui d'amour à elle, on vous dira pourquoi.

PANTALON.

Parler d'amour à la Baronne ? oïbo !

SPINETTE.

N'y manquez pas, vous dit-on. Vous ne pouvez mieux faire, si vous voulez être aimé de ma maîtresse.

Digitized by Google

SCENE IX.

LA BARONNE, CRISPINE, SILVIA, PANTALON, SPINETTE, TRIVELIN.

LA BARONNE.

EH ! bon jour, ma chere Comtesse. Mais vraiment je viens d'apprendre une nouvelle qui m'afflige : on dit que tu te prépares à t'en retourner à Paris, parce que tu t'ennuies ici.

SILVIA.

Moi, Madame ? point du tout; je m'y plais plus que jamais, et Marinette vient de m'apprendre un secret qui m'a mis de fort bonne humeur.

LA BARONNE.

Quoi ! tout de bon ? Marinette t'a déclaré...

SILVIA.

Oui, oui; mais nous en parlerons ailleurs; et voilà aussi Monsieur Pantalon qui m'a fait entendre certaines choses qui m'ont beaucoup réjouie.

LA BARONNE.

Mais que fais-tu donc là, tête-à-tête avec lui si matin ? sais-tu que tu me rendras jalouse ?

SILVIA.

Ce seroit à tort; et si vous saviez les sentimens qu'il a pour vous, vous lui rendriez plus de justice.

SPINETTE.

Tenez, Madame, il est gros de vous les expliquer; et si vous ne lui permettez de parler, il va mourir de désespoir.

Digitized by Google

PANTALON.

Moi, Madame? point du tout. Mais Signora Spinette, pourquoi inventez-vous cela?

SPINETTE.

Il est timide; c'est la majesté de votre air qui le démonte.

LA BARONNE.

Quoi! tout de bon, ce vieux fou-là s'avise de m'aimer? il est d'assez bon goût. Va, va, je te le permets.

PANTALON.

Je vous jure, Madame, qu'il n'en est rien.

SPINETTE, *bas à Pantalon.*

Ne vous en défendez pas, vous dit-on, et pour cause.

PANTALON.

Oh! que diable...

LA BARONNE, *à Silvia.*

Çà, pour te désennuyer, je vais te faire voir la répétition d'un Opéra que je veux donner ces jours-ci à la noblesse des environs, et aux bourgeois qui ont des maisons dans mon village.

SILVIA.

Un Opéra dans un village!

LA BARONNE.

Ne t'en étonne pas: la plupart de mes Officiers sont musiciens, tous mes laquais violons ou hautbois, et la belle niece du Signor Pantalon veut bien nous faire l'honneur d'y chanter.

SILVIA.

Ah! j'en suis charmée. Comment l'appellez-vous, cet Opéra?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Les amours de Silene. C'est un Opéra de vendange.

SILVIA.

Cela est fort bien imaginé : il est de saison.

LA BARONNE.

Monsieur Trivelin, faites avancer vos Acteurs ; et nous, prenons nos places.

TRIVELIN.

Allons, Messieurs de l'orchestre, préludez.

SCENE PREMIERE DE L'OPÉRA.

SILENE *s'avance, appuyé sur un* SATYRE.

LE SATYRE.

Divin nourricier de Bacchus,
Vos yeux, quoique chargés de sa liqueur vermeille,
D'un doux sommeil encor ne sont point abattus ;
Quel chagrin vous éveille ?

SILENE.

J'aime depuis une heure et plus.

Une Bacchante jeune et belle
A troublé ma raison ;
D'une subite ardeur mon cœur brûle pour elle :
Ce feu rappelle en moi ma premiere saison.

LE SATYRE.

Votre ardeur n'a rien qui m'étonne :
Souvent la liqueur de l'automne
Chez un barbon fait l'effet du printems.

Digitized by Google

Profitez des heureux instans
Que Bacchus aujourd'hui vous donne ;
Vos feux dureront peu de tems.

SILENE.

Dans le printems de notre âge,
L'amour n'est qu'un badinage,
Où l'on fait trop de façon ;
Vers notre arriere saison,
Le tems presse, on le ménage,
On veut aimer tout de bon.

Ah ! mon cher Satyre, je l'apperçois, la belle qui m'a mis en feu. Ecartons-nous un peu, et cherchons le moment favorable de lui déclarer ma passion.

SCENE SECONDE.

UNE BACCHANTE; SILENE et le SATYRE, *à l'écart.*

LA BACCHANTE.

Pour inspirer un doux repos,
Dieu du sommeil, tes froids pavots
N'ont point l'heureux effet de la liqueur vermeille.

Tu produis dans nos sens l'image de la mort :
Quand le dieu du vin les endort,
L'Amour même en dormant, les flatte et les réveille.

Digitized by Google

Mais je sens que mes yeux sont blessés du grand jour,
Et déja ma raison sommeille;
Cherchons sur ces gazons, à l'ombre de la treille,
Quelque rêve charmant qui nous livre à l'Amour.

(*La Bacchante s'endort sur un gazon.*)

SILENE.

Vous dormez, digne objet de ma nouvelle flamme;
Mais vous réveillez dans mon ame
Un violent amour.

Si vous aviez calmé cette ardeur qui m'enflamme,
Ah! je dormirois à mon tour!

(*Cette exclamation entendue dans les coulisses, par la monture de Silene, la fait braire sur le même ton; elle en sort, montée par Arlequin, qui, lui faisant faire le manége partout le Théatre, renverse Silene et le Satyre, et réveille la Bacchante qui prend la fuite. Une troupe de Menades et de Satyres accourent au bruit.*)

Digitized by Google

SCENE DERNIERE DE L'OPÉRA.

SILENE, LE SATYRE, ARLEQUIN, *sur la monture de Silene ;* UNE TROUPE DE MENADES ET DE SATYRES.

CHŒUR DE MENADES ET DE SATYRES, *se moquant de Silene renversé.*

Vos feux tardifs sont superflus.
Buvez, Silene,
A tasse pleine ;
Buvez, Silene,
Et n'aimez plus.

(*Silene se retire confus. La troupe Bachique danse.*)

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

LA Signora Spinette m'a chargé, de la part de la Comtesse, de m'informer si Violette convient pour femme à Arlequin. La Comtesse craint qu'elle ne soit coquette, et prétend qu'il faut qu'elle soit jalouse, pour bien aimer son mari. On m'ordonne de plus, de le conduire dans ses amours; car il est si bête et si balourd, qu'il pourroit aisément s'être trompé dans son choix. Il s'agit donc de savoir d'abord s'il aime véritablement Violette, et ensuite s'il peut en être aimé. Employons pour cela le secours de la jalousie qui nous indiquera l'un et l'autre: elle est la pierre de touche de l'amour. Quel caprice à une femme du rang de la Signora Silvia, de descendre dans de si bas intérêts!... Ah! voici Arlequin.

Digitized by Google

SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

ÇA, mon enfant, parle-moi franchement; aimes-tu Violette tout de bon ?

ARLEQUIN.

Au contraire, je la hais à la mort, depuis qu'elle m'a quitté pour aller danser avec le grand Thomas; et je veux passer mon épée à travers le cœur de ce coquin-là.

TRIVELIN.

Bon ! tu es jaloux, *ergo* tu aimes; me voilà déja sûr du fait à ton égard.

ARLEQUIN.

Quoi ! c'est à cela que l'on connoît l'amour ?

TRIVELIN.

Très-sûrement. La colere jalouse, les injures, les égratignures, les coups même quelquefois en sont entre vous autres les preuves les plus certaines. Et dans un grand pays que je connois, les femmes ne se croient point aimées de leurs maris, si elles n'en sont de tems en tems bien rossées.

ARLEQUIN.

Oh ! le vilain amour ! Mais, à ce compte-là, Violette m'aimeroit donc ? car elle est jalouse de la vieille Cris-

pine, la suivante de la Baronne de Migabelle, et elles se menacent toutes deux de s'étrangler.

TRIVELIN.

Elle l'est donc bien fort?

ARLEQUIN.

Mais pas assez à votre goût, ce me semble; car elle ne m'a encore ni égratigné, ni battu.

TRIVELIN.

C'est signe qu'elle ne t'aime gueres. Oh bien! il faut redoubler sa jalousie le plus que tu pourras, par deux raisons: la premiere, pour être sûr qu'elle t'aime bien; et la seconde, pour pouvoir obtenir la permission de l'épouser de la Comtesse, qui la croit coquette, et que tu ne peux désabuser que par-là.

ARLEQUIN.

Et qui vous a dit tout celà?

TRIVELIN.

La Signora Spinette, qui t'aime bien.

ARLEQUIN.

Elle a de l'esprit comme un démon, la Signora Spinette.

TRIVELIN.

Comme quatre. Elle m'a bien instruit de ce qu'il faut que tu fasses pour devenir heureux, et tu dois suivre en tout ses conseils.

ARLEQUIN.

Oh! je n'ai garde d'y manquer. Çà donc, enseignez-moi par où il faut commencer pour les suivre.

TRIVELIN.

Quand tu verras Violette, il faut faire le fier, passer

Digitized by Google

devant elle à grands pas, le genou ferme et étendu, sans lui dire mot; une main sur la hanche, et l'autre sur la garde de l'épée, en la regardant par dessus l'épaule, la tête haute.

ARLEQUIN.

Je retiendrai bien cela. Après?

TRIVELIN.

Après, si tu l'approches, il faut faire l'indifférent.

ARLEQUIN.

Comment fait-on l'indifférent? je n'entends point ce lazzi-là.

TRIVELIN.

C'est de murmurer quelque chansonnette auprès d'elle, en parlant ou en sifflant, répéter quelques pas de ballet, prendre du tabac, ne lui répondre qu'à bâtons rompus, *et cætera.*

ARLEQUIN.

Je ne sais ce que c'est que bâtons rompus, ni *et cætera.*

TRIVELIN.

A bâtons rompus, c'est ne faire des réponses que par-ci, par-là, et très-éloignées les unes des autres; *et cætera*, c'est enfin copier toutes les sottes manieres d'un petit-maître.

ARLEQUIN.

Voilà un *et cætera* où il y a bien de l'ouvrage.

TRIVELIN.

Mais sur-tout bien faire semblant d'aimer Crispine, lui faire des mines, prendre le ton gracieux, le demi-

Digitized by Google

fauсet ; et si tu peux la rendre jalouse jusqu'à te battre, elle t'aime, je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ah ! bon, bon. Et la Signora Spinette m'en répond aussi ?

TRIVELIN.

Sansdoute, et elle te promet, en ce cas, de te la faire épouser.

ARLEQUIN.

Mais, qu'elle me délivre donc aussi de la vieille Crispine, qui me veut étrangler si je ne l'épouse.

TRIVELIN.

Oui, va, elle t'en fera délivrer par la Baronne sa maîtresse. Tiens, la voilà là-bas qui te cherche, et Violette qui l'observe. Bon ! c'est déja signe qu'elle est jalouse. Eprouve ce que je viens de t'enseigner, et de loin j'en verrai l'effet. (*Il se retire.*)

SCENE III.

CRISPINE, ARLEQUIN.

CRISPINE.

ARLEQUIN, charmant Arlequin, pourquoi me fuis-tu, cruel, barbare, tigre, panthere, hinocéros !

ARLEQUIN, *bas d'abord, et répétant une leçon de Trivelin.*

Faire des mines, prendre le ton gracieux. (*Haut.*)

Mais,

Digitized by Google

Mais, belle Crispine, vous m'accablez d'injures, et voulez m'étrangler; franchement, j'ai de la peine à m'accoutumer à ces caresses-là.

CRISPINE.

Eh ! ne vois-tu pas que c'est l'amour qui m'inspire tout cela ?

ARLEQUIN.

Ah ! oui, à propos, la Signora Spinette me l'a fait dire par Trivelin. Cet amour rend les gens d'une drôle d'humeur.

CRISPINE.

Dame, oui; il est si drôle, qu'il fait trouver drôle tout ce qui vient de sa part, jusqu'aux injures et aux coups.

ARLEQUIN.

Justement, voilà ce qu'on me vient d'enseigner. Mais c'est trop que de vouloir m'étrangler. Tenez, sans cela, je vous trouverois adorable.

CRISPINE.

Quoi ! tout de bon, tu m'aimerois un peu ?

ARLEQUIN.

Comment, un peu ? Si vous pouviez vous défaire de cette humeur-là, aussi-bien que de votre taille et de votre visage, je vous aimerois à la folie.

CRISPINE.

Ah ! que je serois heureuse ! Voilà les premieres douceurs que tu m'as dites; et, en récompense, bien loin de t'étrangler, tiens, voilà une belle gondole d'argent dont je te fais présent, afin que tu te souviennes de moi toutes les fois que tu boiras dedans.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je m'en souviendrai souvent. Empochons toujours cela.

CRISPINE.

Tu m'aimes donc à présent ?

ARLEQUIN.

Tant et si fort que j'ai presque envie de vous battre.

CRISPINE.

Voilà un joli compliment ! Est-ce ainsi que tu payes mes faveurs ?

SCENE IV.

VIOLETTE, *qui s'est avancée doucement*, ARLEQUIN, CRISPINE.

VIOLETTE.

JE vais te les payer pour lui, tes faveurs, vieille folle. (*Elle la rosse, et la fait fuir.*) Tiens, tiens, voilà pour ta belle gondole.

CRISPINE.

Au meurtre ! on m'assassine. Ajuto ! ajuto ! (*Elle fuit.*)

VIOLETTE.

Comment, perfide ! tu me quitteras pour la plus laide guenon que la nature ait produite ?

ARLEQUIN, *exécutant les leçons de Trivelin.*
Mot !

Digitized by Google

VIOLETTE.

Qu'est-ce que ces airs-là ? brutal ! impertinent ! (*Le voyant se promener à grands pas, faisant le fier.*) Il extravague, je crois.

ARLEQUIN, *bas.*

Bon ! bon ! voilà déja des injures.

VIOLETTE.

Que veulent dire ces postures-là ?

ARLEQUIN.

Je fais le fier.

VIOLETTE.

Tu fais le fier ? cela te sied bien vraiment. Te plaît-il de me répondre ?

ARLEQUIN, *bas.*

A présent, faisons l'indifférent. (*Il chante, danse, siffle et prend du tabac.*) Bâtons rompus, et l'*et cætera.* (*Haut.*) De vous répondre ?

VIOLETTE.

Oui, de me répondre.

ARLEQUIN, *continuant ses gestes.*

Ah ! de vous répondre.

VIOLETTE.

Parleras-tu, tout-à-l'heure ?

ARLEQUIN.

Oui-dà... oui-dà... vous trouvez donc qu'une maîtresse qui me fait des présens de vaisselle d'argent, est une laide guenon? Elle est une guenon plus belle que vous mille fois.

Digitized by Google

VIOLETTE.

Et tu as l'effronterie de continuer ? Si je prends un bâton.

ARLEQUIN, *bas d'abord.*

Bon ! cela va bien. (*Haut.*) Oui, mille sept cent trente-neuf fois.

VIOLETTE.

Je vais te rompre bras et jambes.

ARLEQUIN, *bas d'abord en tendant le dos.*

Courage ! mon mariage s'avance. (*Haut.*) Sur le dos, sur le dos. Oui, Crispine est la plus adorable guenon, a le meilleur air, la plus belle taille, et le plus joli minois qui se fassent.

VIOLETTE.

Ah ! tu crois que je n'ose ? Tiens, voilà pour son air, voilà pour son minois, voilà pour sa taille, et voilà pour redresser la tienne.

ARLEQUIN.

Ah ! je te remercie. J'aime mieux cela que sa gondole d'argent.

VIOLETTE.

Tu fais le mauvais plaisant. Recommençons.

ARLEQUIN.

Doucement, doucement. Diable ! tu commences à m'aimer un peu trop fort.

VIOLETTE.

Pourquoi donc fais-tu la cour à ta vieille mégere, si tu crois que je t'aime ?

ARLEQUIN.

C'est que je n'en étois pas encore bien sûr, et j'ai

Digitized by Google

voulu te donner de la jalousie pour t'éprouver ; c'est la Signora Spinette qui m'a enseigné ce secret-là.

VIOLETTE.

S'il ne faut que des coups pour te le persuader, qu'à cela ne tienne. Tends ton dos. Eh bien ! le crois-tu à présent ?

ARLEQUIN, *remuant les épaules.*

Fort bien ; on ne peut pas mieux.

VIOLETTE.

Mais le crois-tu bien ferme, bien dur ?

ARLEQUIN, *remuant toujours les épaules.*

Dur comme du bois.

VIOLETTE.

Ah ! tu te mêles de me donner de la jalousie ; j'en aurai ma revanche.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

TRIVELIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ce diable d'amour est une chose bien estropiante ! N'importe, voilà mon cœur en paix aux dépens de mon dos... Ah ! Signor Trivelin, j'ai les omoplates toutes meurtries d'amour.

TRIVELIN.

Oui, je le sais bien ; j'ai entendu les coups de loin.

Digitized by Google

Je crois à présent qu'on t'aime, et t'en voilà bien éclairci, je pense.

ARLEQUIN.

Encore un éclaircissement pareil m'enverroit aux invalides. C'est pourquoi délivrez-moi de Crispine; car si elle s'alloit mettre en tête de me persuader de même, je serois un homme confisqué.

TRIVELIN.

Oui, va, la Baronne t'en délivrera... Mais voici la Signora Spinette, à qui j'ai deux mots à dire en particulier; remercie-la de ses conseils, et laisse-nous.

SCENE VI.

SPINETTE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH! Signora Spinette, vos conseils sont admirables; je suis sûr à présent que Violette m'aime à tout rompre.

SPINETTE.

Quelles nouvelles preuves en as-tu?

TRIVELIN.

Elle vient de le bien bâtonner, par un mouvement de jalousie.

SPINETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! le trait est original. Voilà de quoi rétablir

Digitized by Google

sa réputation dans l'esprit de la Comtesse, qui la croit coquette : elle aime à présent à son goût.

ARLEQUIN.

Tenez, si vous saviez combien je vous aime à cause de cela... Oh ! (*il se met en posture de vouloir la frapper.*) il faut que je vous le témoigne aussi.

TRIVELIN.

Holà donc, butor ! que vas-tu faire ?

ARLEQUIN.

Lui donner des preuves d'amitié, comme Violette m'en vient de donner d'amour.

SPINETTE.

N'en fais rien, je te prie. L'amitié n'est pas une passion si jalouse que l'amour, pour en donner des témoignages si frappans.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc que l'amour qui fasse battre les gens ?

SPINETTE.

Il n'y a que la colere et l'amour jaloux, qui en est l'espece la plus forte.

ARLEQUIN.

Je suis ravi d'avoir appris cela de vous ; je m'en souviendrai bien. Ouf ! je sens encore de l'amour dans l'épaule gauche. Allons boire cinq ou six coups de bon vin dans la gondole de Crispine pour me guérir. Adieu.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

SPINETTE, TRIVELIN.

SPINETTE.

EXPLIQUEZ-MOI donc comment s'est passée la scene dont il est si content ?

TRIVELIN.

Je vous en ferai rire tantôt. Parlons du plus pressé. Eh bien donc ? voilà Monsieur le Comte reconnu pour amant.

SPINETTE.

Et choisi pour mari, de plus. Le Signor Pantalon et sa niece le croient pourtant toujours fille : on a jugé à propos que cela fût ainsi.

TRIVELIN.

Je compte à présent le mariage fait.

SPINETTE.

Peut-on compter sur rien avec ma maîtresse, de l'esprit dont elle est ?

TRIVELIN.

Je viens de la voir tout-à-l'heure d'une joie extraordinaire, cela est de bon augure.

SPINETTE.

Tout est extrême en elle. Il vient de lui prendre un caprice d'aller à la foire, en habit de masque. Elle a fait déguiser les femmes en Bacchantes, et les hom-

mes en Satyres. Il est vrai que cela autorise le changement d'habit de Mario.

TRIVELIN.

L'a-t-elle vu en homme?

SPINETTE.

Pas encore. Il est allé s'habiller à l'hôtellerie, où son équipage est logé *incognito.* Quand il faudra partir, un masque et quelques guirlandes de pampre l'auront bientôt déguisé.

TRIVELIN.

Heureusement nous avons tous ces ornemens prêts pour la cérémonie que nous devons exécuter ce soir.

SPINETTE.

A propos. Qu'est-ce donc que ce divertissement-là?

TRIVELIN.

Je vous en instruirai pendant qu'ils seront à la foire.

SPINETTE.

Soit; car aussi bien je vois le Signor Pantalon que je veux disposer à donner dans nos panneaux.

(*Trivelin sort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

PANTALON, SPINETTE.

SPINETTE.

AH! Signor Pantalon, que les ornemens de Satyre vous vont bien! On vous le croiroit en original.

PANTALON.

Eh! Signora Spinette, laissons-là les complimens. Je ne vous ai pas donné un diamant pour vous moquer de moi. Vous dites que ma passion plaît à la Comtesse, et on me défend d'en parler. Chut! silence! paix! *motus!* à quoi bon toutes ces simagrées? et encore m'aller enchevêtrer de l'amour de la Baronne.

SPINETTE.

Doucement, Signor Pantalon. Tout à l'heure je vous instruirai sur le chapitre de la Baronne. Quant au silence de la Comtesse, songez donc qu'elle est jeune et timide, et qu'à son âge on n'ose aimer tout haut: on veut du mystere; il faut se faire entendre sans parler.

PANTALON.

Mais à mon âge aussi, on ne l'est plus timide; on est bien-aise aussi de parler un peu.

SPINETTE.

Sans doute; car c'est ce qu'on sait le mieux faire, et c'est aussi ce que je lui ai dit.

Digitized by Google

PANTALON.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

SPINETTE.

Que c'est par de la soumission et de l'obéissance que l'on doit d'abord témoigner son amour, plus que par des paroles.

PANTALON.

Mais lui avez-vous bien expliqué l'honneur que lui fait un amant de mon âge, un homme vénérable, revenu de la bagatelle?

SPINETTE.

Je défie un Docteur de le faire mieux. Le Seigneur Pantalon, lui ai-je dit, connoît l'amour depuis long-tems: l'usage rend habile; il doit savoir mieux aimer qu'un petit novice, qu'un jeune freluquet. Dans le corps des amans il est passé maître: c'est un juré, un notable; et elle est demeurée d'accord de tout cela.

PANTALON.

Il me sera donc permis de parler à présent?

SPINETTE.

Attendez, doucement. Madame la Comtesse ne fait que quitter le deuil de son mari; la bienséance veut qu'elle ne paroisse pas trop empressée d'en prendre un second, ni d'écouter si-tôt les sentimens que vous avez pour elle; encore moins de vous marquer ceux qu'elle a pour vous. Mais pour vous soulager l'un et l'autre, sans scandale, elle a fait habiller Marinette en homme, auquel elle va exprimer, en badinant, ce qu'elle sent pour vous sérieusement; et elle vous prie d'en faire

Digitized by Google

autant auprès de la Baronne, prétendant bien s'appliquer tout ce que vous lui direz de tendre et de galant.

PANTALON.

Moi ? que je fasse l'amour à la Baronne, qui est laide comme un diable ?

SPINETTE.

Tant mieux ; cette preuve de complaisance en aura plus de force.

PANTALON.

De quoi diable va-t-elle s'aviser ! La mine seule de la Baronne m'ôtera l'appétit d'aimer.

SPINETTE.

Mais n'a-t-elle pas son mérite, la Baronne ? n'est-elle pas grande, de belle taille, pleine de majesté ? Elle a l'air d'une Dame Romaine, d'une médaille antique, d'une Cornelia, mere des Gracques.

PANTALON.

Oh ! la vilaine Cornelia ! *Cornelia cornuta.* Je ne saurois obéir.

SPINETTE.

Renoncez donc à la Comtesse.

PANTALON.

Amour, amour ! à quoi vas-tu me réduire ?

SPINETTE.

En lui faisant des caresses, songez que c'est à la Comtesse qu'elles s'adressent, et qu'elle vous en tient compte ; l'imagination fait tout.

PANTALON.

Je ferai ce que je pourrai.

SPINETTE.

Digitized by Google

SPINETTE.

La voici ; faites les choses de bonne grace. Ma maîtresse vous observe en secret.

SCENE IX.

LA BARONNE, PANTALON, SPINETTE.

SPINETTE.

Vous venez, Madame, le plus à propos du monde. *Il Signor* Pantalon n'y peut plus tenir : il faut qu'il vous explique son amour.

LA BARONNE.

Parle, mon ami Pantalon, parle, le moment est favorable ; j'ai fessé mon Champagne à dîner, j'ai le cœur dans une heureuse disposition.

SPINETTE, *bas à Pantalon.*

Allons donc, *animo, animo.*

PANTALON.

Madame, vous m'inspirez trop de respect, pour oser prendre la liberté de...

LA BARONNE.

Oh ! trop de respect ; tu crois donc qu'une Baronne a la sotte fierté d'une bourgeoise ? Avec nous autres, femmes de qualité, un peu de respect est bon ; mais trop est trop.

Digitized by Google

PANTALON.

Puisqu'on le veut absolument, Madame, je vous aime donc.

SPINETTE.

Mais si vous saviez avec quelle ardeur !

PANTALON.

Oui, Madame, avec tant d'ardeur, que pour vous le déclarer, je sue à grosses gouttes.

LA BARONNE.

Ah ! le fripon ! il a dit cela joliment.... Poursuis, poursuis.

PANTALON.

Ma foi ! Madame, me voilà au bout.

SPINETTE.

Les grandes passions sont muettes, Madame.

LA BARONNE.

Va, va, ne crains rien; je suis bonne Princesse. Tu m'aimes donc? Tu as lâché le mot; je t'en crois. Je t'aime aussi, tu arraches mon aveu, et je m'embarque avec toi joyeusement, joyeusement.

SPINETTE.

Seigneur Pantalon, quelle gloire pour vous!

PANTALON.

Madame, vous me faites beaucoup plus d'honneur que je n'en demande.

LA BARONNE.

Mais aussi, quand une fois je me suis embarquée, je n'aime pas les infidélités; et si tu m'en faisois jamais une, je te brûlerois la cervelle d'un coup de pistolet,

Digitized by Google

PANTALON.

Ohimé ! mon amour vient de mourir de peur.

SPINETTE.

Monsieur Pantalon, on ne se moque point des personnes du rang de Madame ; souvenez-vous-en.

PANTALON.

N'allons pas plus avant, Madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Comment ! est-il tems de reculer ? Sais-tu que les Baronnes n'entendent pas raillerie ?

SPINETTE.

Excusez-le, Madame. Ces bourgeois sont si timides, si sauvages !

LA BARONNE.

Eh quoi ! tu as lâché le mot, et moi aussi : voilà le plus fort fait ; le reste va de plein-pied. Allons, donne-moi la main, et faisons un tour de jardin ensemble. Je vois bien qu'il faut t'apprivoiser.

(*La Baronne et Pantalon sortent.*)

SPINETTE, *seule.*

Voilà un pauvre diable tombé en de bonnes mains, et de quoi bien divertir la Comtesse... Ah ! ah ! la voici.

Digitized by Google

SCENE X.

SILVIA, SPINETTE.

SPINETTE.

AH ! Madame, que je vous conte les plaisantes scenes qui viennent de se passer ici ; je vais vous faire mourir de rire.

SILVIA.

Je n'en ai pas envie, laisse-moi en repos.

SPINETTE.

Ce n'est pas votre habit de Bacchante, du moins qui doit vous donner l'humeur triste. D'où naît donc ce chagrin ? est-ce d'impatience de voir Monsieur le Comte Mario dans son habit naturel?

SILVIA.

Tais-toi; ne me parle point de lui.

SPINETTE.

Je ne devine point par où il a le malheur de vous déplaire.

SILVIA.

Il ne me plaît que trop, et je me repens d'avoir été si vîte avec lui.

SPINETTE.

Je ne vois point le tort que vous pouvez avoir en cela. Est-il un amant au monde qui mérite mieux votre empressement ?

Digitized by Google

SILVIA.

Non, je l'avoue, et voilà justement ce qui me désespere.

SPINETTE.

Oh! dites-m'en donc la raison.

SILVIA.

Eh! ne vois-tu pas qu'il va me presser de l'épouser, et que plus je l'aime, plus j'aurai de peine à m'en défendre?

SPINETTE.

Pourquoi donc vous en défendre?

SILVIA.

Me marier! Spinette, me marier! Ah! si tu m'aimes, ne m'en parle point, je te prie.

SPINETTE.

Si je vous en parle, c'est que je ne vois rien là que d'agréable pour vous.

SILVIA.

Mais tu n'y songes pas. Moi! je me jetterois tête baissée dans le mariage! moi! et je pourrois me résoudre à voir déja finir mes aventures? Quoi! Mario ne seroit plus mon amant? Ce nom qui flatte si agréablement l'oreille, se changeroit en celui d'époux, de mari! Et moi, sa maîtresse, son amante, sa chere Silvia, je deviendrois aussi une épouse, une chere moitié, une femme, une femme mariée? Non, je ne saurois soutenir l'idée d'un si effroyable changement.

SPINETTE.

Il est vrai que pour devenir sa femme, il faudroit être mariée; mais qu'y a-t-il là...

Digitized by Google

SILVIA.

Mariée! moi, femme mariée! Ah ciel! voila un titre qui me met hors de moi. Quand je fais réflexion sur les préliminaires, les cérémonies, et les suites du mariage; quand je songe qu'il faut essuyer les détails importuns, les chicanes d'un contrat; se donner en spectacle dans une noce, observer ensuite le cérémonial des visites. Quand à tout cela j'ajoute les infirmités où l'on s'expose, les embarras et les bassesses des soins maternels; oui, l'hymen s'offre à moi comme un esclavage bourgeois, qui va m'enlever en un jour mon rang, ma liberté, ma santé, mon enjouement, tout enfin, jusqu'à ma jeunesse.

SPINETTE.

Je ne nie pas que dans le mariage, à le regarder par certain côté, il n'y ait quelque petit embarras; mais est-ce à cela qu'il faut songer? Non, c'est au vrai, au solide bonheur qui l'accompagne.

SILVIA.

Eh! en quoi le fais-tu donc consister, ce bonheur?

SPINETTE.

C'est d'abord à nous délivrer de la gêne cruelle, de réprimer en nous des desirs que la nature y fait naître sans cesse; c'est à suivre ses loix sans contrainte, à profiter de nos beaux jours, à faire usage de nos appas. C'est à rendre heureux un époux que l'on aime, et dont on est adorée; à augmenter le plaisir que son amour nous donne, par celui que le nôtre lui rend. Est-il des chagrins dans la vie qu'une si douce union ne soulage ou n'efface? Combien d'avantages la suivent! On ac-

Digitized by Google

quiert de nouveaux parens, qui nous deviennent aussi chers et aussi utiles que nos parens propres. On regne chez soi comme dans un petit Empire nouvellement conquis. On goûte le plaisir délicieux de s'y faire soi-même des sujets aimables, dans lesquels on se voit renaître. On est récompensé des soins que l'on prend pour eux, et par le succès de ces soins, et par mille plaisirs innocens que nous donnent ces fruits de notre amour; plaisirs d'autant plus doux et plus touchans, qu'ils sont puisés dans le sein même de la nature. Le voilà, ce bonheur, le voilà !

SILVIA.

Non, tu ne me séduiras point par de belles idées, qui ne sont souvent qu'illusion; qui nous cachent des peines réelles, et nous font toujours trop tôt sacrifier notre liberté. Quelque mérite que je reconnoisse en Mario, quelque amour qu'il ait pû m'inspirer, je le fuirois pour jamais, si je me croyois capable d'en faire avant quatre ans d'ici mon époux. Je sens que je ne suis point faite pour m'immoler de si bonne heure aux soins qu'exige le mariage; trop heureuse d'en être échappée.

SPINETTE.

Eh bien, Madame, soit. Aussi-bien Mario est-il encore assez jeune, pour ne vouloir pas se hâter d'épouser, non plus que vous. J'espere qu'en rabattant quelque chose de quatre années, on s'accordera. Quittez donc vos réflexions sérieuses. Il va revenir ici plein de joie et de confiance, ne le désespérez pas, ce seroit le tuer... Tenez le voilà. Allons, reprenez votre air joyeux de tantôt.

Digitized by Google

SCENE XI.

MARIO, SILVIA, SPINETTE.

SPINETTE.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que le chapeau lui sied mieux que les cornettes? dites donc?

SILVIA.

Monsieur est bien de toutes manieres.

SPINETTE.

Hom! il y a quelque différence; un habit d'homme a quelque chose pour nous de plus piquant.

SILVIA.

Le naturel plaît toujours.

MARIO.

Vous dites cela bien froidement, belle Silvia; je crains que mon changement d'habit n'en ait produit dans votre cœur.

SILVIA.

Non, Mario, je vous aime toujours de même, et je vous tiendrai quelque jour parole; mais ne me pressez point, je vous prie.

MARIO.

Quelque jour? ah! je suis perdu!

SILVIA.

Oui, vous l'êtes, si vous me pressez.

SPINETTE.

Là, là, ne vous brouillez point faute de vous enten-

Digitized by Google

dre. Madame, au sortir de l'enfance, s'est trouvée esclave en même tems que mariée. En devenant veuve, la voilà presque fille. Dame ! on est bien aise de faire un peu la fille quand on le peut, comme vous ne serez peut-être pas fâché de faire quelque tems le garçon. Aimez-vous tous deux fidélement, jusques à ce que vous ne puissiez plus ne vous en tenir qu'à cela.

SILVIA.

Mario, si vous m'aimez, laissez-moi jouir quelque tems de ma liberté.

MARIO.

Eh ! la perdrez-vous jamais avec moi ? Doutez-vous encore de mes sentimens là-dessus ? Non, je ne croirai point que du comble du bonheur où vous m'avez élevé, vous vouliez me précipiter dans le désespoir.

SILVIA.

Vous gâterez tout, Monsieur le Comte, je vous en avertis.

SPINETTE.

Eh ! le petit Comédien ! qui ne croiroit qu'il dit juste ce qu'il pense ! Tenez, Madame, il vous aime, il est vrai, tout ce qu'on peut aimer, j'en suis sûre ; mais si vous le preniez au mot, je ne sais s'il ne seroit point un peu embarrassé.

MARIO *en colere.*

Pouvez-vous dire cela, Signora Spinette ? Vous qui savez combien j'ai de raisons de craindre que mon bonheur ne m'échappe ?

SPINETTE.

Oui ; mais je sais aussi que vous prétendez que Ma-

Digitized by Google

dame soit libre en toutes choses. (*A Silvia.*) Il craint de dire là-dessus que son sentiment est conforme au vôtre, de peur que vous ne l'expliquiez mal. (*Bas à Mario.*) Etes-vous aveugle? Je me tue de vous faire signe de ne la pas contredire. Ignorez-vous que ce n'est qu'en cédant à ses caprices qu'on peut les surmonter? Un peu de patience : le quart-d'heure de raison viendra ; ne vous faites pas haïr du moins. (*Bas à Silvia.*) Ne vous l'ai-je pas dit? vous êtes d'accord.

MARIO.

Oui, Madame, je reconnois que je n'ai pas encore assez mérité par mes services, pour en obtenir sitôt la récompense.

SILVIA.

Mario, aimons-nous sans nous gêner. Sûr de moi comme vous devez l'être, ne vous alarmez point des conquêtes que je pourrai faire : elles ne me flatteront que par le plaisir de vous les sacrifier. Agissez de même de votre côté, pourvu qu'il y ait entre nous une confidence sincere de toutes nos petites aventures. Deux amans bien unis se donnent ainsi la comédie aux dépens de tout le monde.

SPINETTE.

Voilà un fort joli marché; il ne s'agit plus que de le pouvoir tenir.

MARIO.

Permettez du moins qu'un baiser sur votre belle main me soit garant de l'accord.

Digitized by Google

SPINETTE.

Ah ! Madame, cela est juste : on ne peut pas demander moins.

SILVIA.

Allez voir si nos gens sont prêts. Hâtez-vous de l'être vous-même pour revenir ici.

(*Mario sort.*)

SCENE XII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

NON, je ne me rétracte point ; plus je le vois, plus je sens qu'il est l'époux qu'il me faut. Une seule chose m'embarrasse : il aime avec excès, Spinette ; il est Italien, je tremble qu'il ne soit jaloux.

SPINETTE.

Depuis quand donc craignez-vous la jalousie, vous qui en vouliez tantôt à outrance dans Violette ?

SILVIA.

J'en veux dans le petit peuple, dont toutes les passions sont brutales ; mais ce qui chez lui est jalousie, ne doit être que délicatesse chez les honnêtes gens.

SPINETTE.

L'amant si délicat approche bien du jaloux.

SILVIA.

J'entends par délicatesse un peu de sensibilité aux

Digitized by Google

petites adresses dont on se sert pour réveiller un amour qui s'assoupit ; mais un demi jaloux même me feroit peur, et c'est par-là que je crains un Italien.

SPINETTE.

Sur ce chapitre-là, je vous garantis le Comte Mario, aussi François qu'on puisse l'être, et même Suisse, en cas de besoin.

SILVIA.

Je veux m'en éclaircir, et me servir pour cela de Lélio ; il est d'assez bonne mine pour causer de la jalousie. Je vais le gracieuser pendant le reste du jour ; mais d'une maniere à mettre assurément Mario à l'épreuve. Nous verrons.... Ah ! voici nos gens.

SCENE XIII.

(*Tous les Acteurs, hors Trivelin et Violette. Ils sont déguisés en Satyres et en Menades.*)

LA BARONNE.

COMTESSE, ma chere Bacchante, prends part à ma joie ; je viens de faire la conquête du Satyre Pantalon.

SILVIA.

Quoi ! belle Menade, en pleine vendange, au milieu des états de Bacchus, faire une conquête à l'Amour ? et celle d'un Satyre ? l'exploit est digne de vos beaux yeux ; et pour en conserver la gloire, n'épargnez pas les faveurs, je vous le conseille.

LA BARONNE.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Mais je rougis d'aimer seule ; fais donc aussi choix d'un amant pour soulager ma pudeur.

SILVIA.

J'ai fait habiller Marinette en homme pour m'en tenir lieu ; je l'appelle Mario, et je lui accorderai tout ce que le vôtre obtiendra de vous.

LA BARONNE.

Cela est fort bien imaginé... Satyre Mario, baisez la main de votre belle Bacchante.

SILVIA.

Satyre Pantalon, recevez la même faveur de votre charmante Menade.

(*Pantalon regarde avec envie la faveur que reçoit Mario, et marque du dégoût en baisant la main de la Baronne. Silvia s'en appercevant lui dit d'un ton sérieux.*)

Satyre Pantalon, c'est moi qui vous l'ordonne ; vous m'entendez.

(*Pantalon marque plus d'ardeur.*)

LA BARONNE.

Ah ! le fripon, qu'il est aise !

SILVIA.

Madame, que dites-vous de Lélio ? N'est-il pas vrai qu'il n'y a point ici de suivant de Bacchus de meilleure mine ?

LÉLIO.

Belle Bacchante, le compliment est trop doux et trop galant pour s'adresser à un simple Satyre comme moi ; le Dieu Bacchus lui-même en seroit flatté, quoiqu'après

Digitized by Google

Apollon et l'Amour, il passe pour le plus beau des Dieux.

SILVIA.

Je veux faire plus; je vous choisis pour écuyer pendant toute la bacchanale.

ROSALBA.

Madame, je m'y oppose; je suis la premiere choisie.

SILVIA.

Allons, allons, point de jalousie; je vous cede Mario. Partons.

SPINETTE, *bas à Rosalba et à Mario.*

Que voulez-vous? il faut obéir, c'est un caprice.

SCENE XIV.

(*La Ferme s'ouvre, on découvre une Foire de Village. Les Acteurs qui avoient disparu, y reparoissent au milieu d'une troupe de gens de Village, plus ou moins rustiques, qui y chantent et dansent.*)

UN PAYSAN DE BON AIR.

C'EST en faveur des amans,
Qu'Amour tient foire au village;
Il fournit les ornemens
Dont chacun tire avantage.

Quand le soin de ses attraits
Conduit ici la Bergere,

Digitized by Google

Des présens qu'on peut lui faire,
L'Amour rembourse les frais.

UNE BERGERE.

La grande affaire en ce jour
Est de faire des conquêtes.
Rien n'occupe que l'Amour;
Lui seul fait briller nos fêtes.

Il rend nos yeux plus touchans,
Il bannit l'humeur sauvage;
On souffre le badinage,
Pour inviter les marchands.

On danse.

UN PAYSAN ET UNE PAYSANNE ENSEMBLE.

Venez à la foire chez nous.

LE PAYSAN, *seul.*

Tous les plaisirs y sont en abondance:
De mille mets on y remplit sa panse;
Le vin y pleut, la grand'pinte à cinq sous.

ENSEMBLE.

Venez à la foire chez nous.

LA PAYSANNE.

Si l'on y dit parfois: fi donc! arrêtez-vous;
C'est seulement par bienséance.
Ne craignez rien d'un feint courroux,
On n'y dit pas ce que l'on pense.

ENSEMBLE.

Venez à la foire chez nous.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SPINETTE, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Signora Spinette, d'où peut donc naître le chagrin que je viens d'appercevoir sur le visage de la Comtesse ? Elle étoit de si bonne humeur en allant à la foire.

SPINETTE.

Je ne sais. Je lui parlois tout-à-l'heure de ce que vous préparez pour ce soir ; elle ne m'écoutoit pas : elle a de l'embarras dans l'esprit.

TRIVELIN.

Tant pis ; car la Baronne va s'efforcer de la mettre de bonne humeur, pour faire mieux réussir nos desseins.

SPINETTE.

Je ne la vois pas bien disposée à cela.

TRIVELIN.

N'y auroit-il point là quelque nouvel accès de caprice ?

SPINETTE.

Peut-être bien qu'oui ; car elle m'a quittée brusquement, et est entrée dans le jardin, pleine d'émotion.

Digitized by Google

TRIVELIN.

De quel côté est-elle tournée ? je viens l'avertir qu'on va se mettre à table.

SPINETTE.

Du côté du belvéder.

TRIVELIN.

Je cherche aussi Rosalba et Mario.

SPINETTE.

Ils sont là-bas dans le cabinet des jasmins, au bout de la grande allée.... Mais voici déja la Comtesse ; allez chercher les autres.

(*Trivelin sort.*)

SCENE II.

SILVIA, *fort émue*, SPINETTE, *qu'elle n'apperçoit pas d'abord.*

SILVIA, *à part.*

NON, je ne puis plus rester dans l'état où je suis : il est trop violent. Je veux m'éclaircir tout à fait, et connoître à fond la perfidie.

SPINETTE.

Madame la Comtesse, qu'avez-vous donc ?

SILVIA, *à part.*

Ils vont repasser par ici tous deux ; il faut les y attendre. Allons, un peu de patience, contraignons-nous.

SPINETTE.

Madame, Madame, ô ciel ! que veut dire ceci ?

Digitized by Google

SILVIA.

Ah! te voilà, Spinette?

SPINETTE.

Eh! oui, Madame, il y a une heure que je vous écoute. Que vous est-il donc arrivé?

SILVIA.

Je suis trahie, Spinette, je suis trahie. Mario, le perfide Mario... Viens, viens, suis-moi.

SPINETTE.

Oui, Madame, tout à l'heure. Eh bien, Mario?

SILVIA.

Tu as vu comme dans la foire Rosalba et lui s'écartoient de nous pour se parler en secret?

SPINETTE.

Oui, ce me semble.

SILVIA.

Comme Rosalba examinoit si Lélio et moi ne les écoutions point?

SPINETTE.

Elle étoit attentive à vous regarder tous deux, il est vrai.

SILVIA.

En revenant ici, ils se sont dérobés de nous adroitement; sont entrés dans le jardin, où je les ai suivis de loin; ils ont été s'asseoir dans le cabinet de jasmins, là-bas au bout de la grande allée, vis-à-vis du belvéder.

SPINETTE.

Et vous?

SILVIA.

Et moi, je suis montée au belvéder. J'avois, par

Digitized by Google

bonheur ma canne à lunette d'approche que voilà ; je les ai observés une heure entiere.

SPINETTE.

Eh bien ?

SILVIA.

Elle lui a parlé la premiere assez long-tems, et Mario a pris la parole, ensuite avec une ardeur...

SPINETTE.

Ah ! ah !

SILVIA.

Il s'appliquoit la main droite sur le cœur, et de l'autre il lui serroit la sienne d'une maniere passionnée ; ah ! il falloit voir.

SPINETTE.

Et enfin ?

SILVIA.

Cela a duré très-long-tems. Je voyois dans leurs mouvemens, tantôt de la langueur, tantôt de la vivacité ; des répétitions fréquentes de main portée sur la poitrine, ou appliquée dans la main de Rosalba ; enfin, toutes les attitudes touchantes que peut offrir aux yeux un tendre tête-à-tête de deux amans, qui s'engagent et se font mutuellement des protestations d'un éternel amour : cela me sautoit à la vue, leur contenance parloit clairement ; par elle j'entendois et leurs discours, et leurs sermens, je lisois jusqu'au fond de leur ame ; le transport de Rosalba a été jusqu'à l'embrasser.

SPINETTE.

Elle ne l'aura pas baisé, peut-être ?

Digitized by Google

SILVIA.

Eh ! non, par malheur, car c'est ce qui fait connoître évidemment qu'il s'étoit déclaré garçon...

SPINETTE.

Voyons donc jusqu'où ira le reste.

SILVIA.

Le feu m'est monté à la tête ; j'ai quitté le belvéder pour aller droit à eux le long de l'allée. Il m'a apperçue loin de lui de trente pas, et, sans se déferrer, s'est levé comme pour venir à moi. J'ai rebroussé chemin fort vîte, pour lui cacher mon trouble, et suis venue ici par le plus court les attendre au passage, pour me remettre un peu. Mais je n'y puis plus tenir. Voyons s'ils viennent tout de bon.... Ah ! les voilà. Calmons-nous, s'il est possible, et dissimulons de notre mieux.

SCENE III.

MARIO, ROSALBA, SILVIA, SPINETTE.

(*Mario quitte Rosalba dans le fond du Théatre, en lui serrant la main. Elle se retire, et lui vient sur le devant.*)

SILVIA, *bas à Spinette.*

VOIS-TU Spinette, les mains, les mains; les vois-tu ? (*Haut.*) Mario, j'observe exactement les articles du traité, comme vous voyez; je me suis retirée pour ne point nuire à votre bonne fortune.

Digitized by Google

MARIO.

Madame, il n'y avoit aucun danger d'approcher.

SILVIA.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi; on se serroit les mains, on s'embrassoit; la belle paroissoit fort attendrie.

MARIO.

Cela est vrai, et de près vous auriez vu couler des larmes.

SILVIA.

Des larmes? vous ne faisiez pourtant pas le cruel, ce me sembloit?

MARIO.

Il faudroit l'être beaucoup, pour ne pas ressentir la peine d'une personne aussi aimable que Rosalba.

SILVIA.

Je n'ai pourtant rien vu de fort affligeant. Faites-moi donc la confidence entiere; c'est encore une de nos conditions.

MARIO.

La maniere obligeante dont vous avez traité Lélio à la foire, l'a rendue jalouse, voilà tout le mystere. Elle l'aime tendrement, et s'ennuie de gémir sous la tyrannie de Pantalon; ils cherchent les moyens de la faire finir. Elle craint qu'une personne aussi aimable que vous, par un air si prévenant pour lui, ne la traverse, et ne lui enleve le cœur de son amant: elle s'en est ouverte à moi en pleurant, et en implorant mon secours auprès de vous, parce qu'elle me croit votre meilleure amie. Je l'ai consolée, en l'assurant que

Digitized by Google

votre cœur étoit engagé ailleurs, et lui ai promis que vous-même la désabuseriez, que je me flattois de l'obtenir de vous. Elle m'a embrassé de joie, il est vrai. Devois-je m'en défendre, et me faire connoître pour ce que je suis? Je vous prie donc de ne m'y plus exposer, et d'acquitter ma parole envers elle, en la tirant de la peine où elle est.

SPINETTE.

Eh bien, Madame?

SILVIA.

Ah! je respire.

MARIO.

Qu'avez-vous, belle Silvia? vous paroissez émue?

SILVIA.

Vous vous trompez assurément, je suis fort tranquille. Çà, dites-moi, Mario, si vous me voyiez détourner mystérieusement un cavalier jeune et bien fait, le mener dans un bosquet à l'écart, et là, écouter ses protestations, y répondre d'un air tendre, souffrir qu'il me serrât les mains, et enfin tout ce que j'ai pu voir, ne seriez-vous point ému? ne dissimulons point.

MARIO.

Si j'étois persuadé que ce cavalier-là fût une fille, cela ne m'alarmeroit nullement; non pas même quand je le croirois un garçon.

SILVIA.

Dites-vous ce que vous pensez, Mario?

MARIO.

Oui, Madame.

Digitized by Google

SILVIA.

Vous ne seriez point jaloux ?

MARIO.

Non, sans doute. Vous m'avez fait une loi de ne jamais douter de votre cœur, et dès-là tous mes soupçons deviennent des crimes.

SILVIA.

Vous me jouez, Mario; vous ne m'avez jamais aimée, et vous êtes le plus fourbe de tous les hommes.

MARIO.

Quoi ! Madame, j'aurois tort de vous croire sage et sincere ?

SILVIA.

Je ne m'étonne plus du peu d'empressement que vous avez pour le mariage, et Spinette vous a très-justement reproché tantôt que vous saviez jouer la comédie.

MARIO, *à Spinette.*

Eh bien ! Mademoiselle, vous m'avez obligé à feindre ; voilà quel en est l'effet.

SPINETTE.

Oh ! pour le coup, Monsieur, je ne sais plus comme il faut se comporter avec Madame la Comtesse. Eh ! le moyen d'être long-tems bien avec elle, quand elle n'y est jamais elle-même d'accord ?

MARIO.

Oui, Madame, j'ai joué la comédie, je l'avoue ; mais c'est en dissimulant ma passion par les avis de Spinette ; c'est en renfermant au fond de mon cœur les plus violens desirs ; c'est en me soumettant, avec

Digitized by Google

une peine extrême, aux loix que vous m'avez imposées. Je n'aurai jamais de jalousie, il est vrai, parce que je crois vous connoître ; mais pour de l'amour et de l'impatience, ah ! Madame, j'en suis dévoré. Rendez-moi plus de justice, ma chere Silvia, et tenez-moi compte de ce que je souffre pour vous obéir ; ou, si vous en doutez, terminons, Madame ; ce ne pourra jamais être assez tôt à mon gré.

SPINETTE.

Madame, vous voilà dans votre tort ; car, en effet, ne seroit-ce pas le plus court, pour vous tirer de toutes ces peines-là, que de vous épouser ?

SILVIA.

Mario, je ne veux point vous dissimuler ce qui se passe dans mon cœur ; ce seroit vous priver du plaisir de connoître combien vous êtes aimé. J'étois jalouse, oui, je l'étois ; jouissez de mon aveu. Mais je reçois votre justification avec une joie que je ne puis exprimer. Je sens des plaisirs que je n'aurois jamais imaginés. Ah ! que je suis contente !

MARIO.

Que ne dois-je point sentir à mon tour ?

SILVIA.

Oui, je reconnois, mieux que jamais, que vous seul pouvez faire mon bonheur. Ah ! ah ! nos mains, sans y penser, se sont rencontrées ; qu'en augurez-vous ?

SPINETTE, *à part.*

Ah ! grace au ciel, nous y voilà, je crois ?

MARIO.

Par tout l'amour que j'ai dans le cœur, et par la

justice

Digitized by Google

justice que vous lui rendez, aurois-je tort d'espérer que bientôt? ....

SILVIA.

Non, Mario, si tu devenois si-tôt mon époux, je perdrois ces plaisirs-là : quelle perte! Je ne veux point m'en priver; et, pour en jouir long-tems, restons long-tems ce que nous sommes.

SPINETTE.

Et nous voilà aussi reculés qu'auparavant. Oh, *dio!* quel esprit!

MARIO.

Quoi! vous voudriez, sans pitié, me laisser languir, me laisser périr?

SILVIA.

Dans une couple d'années, nous parlerons de cela.

SPINETTE, *bas.*

Bon! voilà déja deux ans de rabattus.

SILVIA.

Changeons de matiere; et là-dessus je vous impose silence pour une bonne fois.

MARIO.

J'obéis.

SILVIA.

Allez, Mario, allez dire à Rosalba que je vais travailler de tout mon pouvoir à son bonheur. Je suis contente, je veux que tout ce qui aime ici le soit autant que moi, et jusqu'à Arlequin. A propos, Spinette, t'es-tu informée s'il étoit vraiment aimé de Violette?

SPINETTE.

Oui, Madame, il l'est selon votre goût... Monsieur

Digitized by Google

Trivelin que voilà vous en rendra bon compte... Mais il vient vous dire qu'on vous attend pour se mettre à table.

SILVIA.

J'avois oublié qu'on soupoit aujourd'hui. Allons-y donc, et soupons de bon cœur.

SPINETTE.

Monsieur Trivelin, je vois venir Violette ; tâchez de modérer un peu ses vivacités.

(*Elle sort avec Silvia.*)

SCENE IV.

VIOLETTE, TRIVELIN.

TRIVELIN.

VIOLETTE, écoute un mot. Je sais qu'Arlequin a de l'amour pour toi ; dois-tu le traiter comme tu fais, lui qui est un si bon garçon ?

VIOLETTE.

Mais, Monsieur, pourquoi me plante-t-il-là pour la vieille Crispine ? Est-ce qu'on peut souffrir cet affront-là quand on aime du bon du cœur ?

TRIVELIN.

C'est toi qui le quittes la premiere pour aller danser avec le grand Thomas.

VIOLETTE.

Dame ! c'est que la fête du village ne vient qu'une fois par an ; peut-on se passer de danser ce jour-là ?

Digitized by Google

TRIVELIN.

Mais tu devois le prendre aussi pour danser, lui qui est ton amant.

VIOLETTE.

Il a fait danser toutes les autres, et ne m'a pas prise.

TRIVELIN.

Au moins ne falloit-il pas le battre.

VIOLETTE.

Pourquoi se mêle-t-il de me bailler de la jalousie ?

TRIVELIN.

Eh bien ! il falloit lui rendre de la jalousie, et non de la bastonnade.

VIOLETTE.

Oh ! ça est parmis aux filles.

TRIVELIN.

Pourquoi plutôt qu'aux garçons ?

VIOLETTE.

Vrament, quand ils sont mariés, ils prennont bien leu revanche. Il dit que ça fait qu'on s'en aime mieux.

TRIVELIN.

Allons, allons, plus de coups ; il t'aimera bien sans cela. Pour un peu de jalousie, encore passe. Adieu.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

THOMAS, VIOLETTE. ARLEQUIN, *au fond du Théatre.*

VIOLETTE.

Oh! je m'en vais lui en bailler tout son saoul, de la jalousie. Je l'apparçois là-bas, et le grand Thomas itou par bonne chance... Thomas, écoute, écoute, faisons enrager Arlequin, le vlà qui nous guette.

THOMAS.

Oh! tant que tu voudras; et pour commencer, laisse-moi te baiser un tantin...

VIOLETTE.

Oh que nanin! Tuchou! tu n'es pas gniais. Chante-moi plutôt queuque chanson qui le chagreine...

THOMAS.

Oui-dà, tout-à-l'heure; je m'en vas te la faire sur-le-champ, écoute:

Ma Violette, ô toi que j'aime
Quatre-vingt fois plus que moi-même,
Et cent fois plus que le bon vin!
Aurois-tu l'injustice extrême
De me préférer Arlequin?

VIOLETTE *répond en chantant.*

Oh que nanin!

Digitized by Google

THOMAS.

Quand il te vante la richesse
De sa vieille et laide maîtresse,
Plus effroyable qu'un démon,
Rends-lui, pour marque de tendresse,
Quinze ou vingt bons coups de bâton.

VIOLETTE.

Pour cela, bon!

ARLEQUIN *chante à part, après Violette, en dansant.*

Pour cela, bon!

C'est signe qu'elle m'aime encore.

VIOLETTE.

Thomas, mon ami, mon cœur, tu me charmes; ta voix m'enchante, me ravit. J'aime mieux l'entendre que ni la fauvette, ni le rossignol. Va m'attendre là-bas sous la saussaie. Je vais faire souper nos gens, j'irai t'y retrouver après.

THOMAS.

Jusqu'au revoir; mais dépêche-toi.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

ARLEQUIN, VIOLETTE.

ARLEQUIN.

OIBO, attendez-moi sous l'orme. Il croit bonnement que tu iras le trouver comme tu dis.

VIOLETTE.

Et vrament oui ; je le dis comme je le pense.

ARLEQUIN.

Quoi ! tout de bon ?

VIOLETTE.

Tout de bon.

ARLEQUIN.

Eh ! pourquoi faire ?

VIOLETTE.

Pour l'entendre chanter, pour l'aimer, pour faire ce qui me plaira.

ARLEQUIN.

Comment ! est-ce que tu ne m'aimes plus ?

VIOLETTE.

Non.

ARLEQUIN.

Mais, tu te trompes; car tu viens de me battre. Demande à la Signora Spinette.

VIOLETTE.

M'est avis que je le sais mieux qu'elle ; je ne t'aime plus assurément.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Bon ! quel conte ? tu es jalouse, il faut bien que tu m'aimes.

VIOLETTE.

Çamon ! moi, jalouse ? encore d'une vieille sans dents comme Crispine ? Va, retourne à ta vieille ; je te permets de l'aimer autant que tu voudras.

ARLEQUIN.

Mais, *cara* Violette, si tu n'es plus jalouse, cela commence à m'affliger ; car je t'aime toujours, moi.

VIOLETTE.

Là, là, console-toi ; Crispine te donne de la vaisselle d'argent.

ARLEQUIN.

Je vais la lui jeter à la tête, si tu veux.

VIOLETTE.

Alle est plus belle que moi.

ARLEQUIN.

Je ne le disois que pour te faire enrager, et te rendre jalouse, afin que tu m'aimes davantage.

VIOLETTE.

Ton secret ne vaut pas le diable ; car je n'enrage pas un brin.

ARLEQUIN.

Il est fort bon ; car j'enrage, moi, de tout ce que tu dis-là, et je sens que je t'aime de plus fort en plus fort.

VIOLETTE.

Et moi, je n'en crois rien.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Eh mais ! demande à la Signora Spinette.

VIOLETTE.

Je me moque de toi, de ta Crispine, de la Signora Spinette, et je n'enrage point ; au contraire, je suis ravie que tu ne m'aimes plus.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Mais, en vérité, Violette, je t'aime toujours; crois-moi donc, si tu veux.

VIOLETTE.

Je ne saurois, en conscience.

ARLEQUIN.

Que faut-il donc faire pour que tu croyes?

VIOLETTE.

Tout ce qu'il te plaira ; mais tiens, tu n'y feras que de l'iau toute claire.

ARLEQUIN.

Faut-il te dire des injures ?

VIOLETTE.

Dis.

ARLEQUIN.

Vieille laide !

VIOLETTE.

Prrr.

ARLEQUIN.

Vieille coquette ?

VIOLETTE.

Pao !

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Vici le Crispine !

VIOLETTE.

Patata !

ARLEQUIN.

Quoi ! tu ne le crois pas encore ?

VIOLETTE.

Moins que jamais.

ARLEQUIN.

Oh ! venons donc au dernier remede. (*Il lui donne quelques coups de batte.*)

VIOLETTE.

Comment ! malheureux, tu oses me frapper : au meurtre ! on m'assassine !

ARLEQUIN, *d'un ton tendre.*

Cara Violette, tu le croiras donc à la fin ?. . .

VIOLETTE, *criant encore plus fort.*

Au secours ! au secours !

ARLEQUIN.

Eh mais ! tais-toi donc : il n'est pas besoin que tout le monde sache que je t'aime tant.

VIOLETTE.

Quoi ! traître ! tu oses dire que tu m'aimes, en m'estropiant ?

ARLEQUIN.

Demande à la Signora Spinette. La voilà, par bonheur.

Digitized by Google

SCENE VII.

ARLEQUIN, VIOLETTE; SILVIA, MARIO, LÉLIO, ROSALBA, PANTALON, SPINETTE, *qui accourent au bruit, la serviette encore sur le bras.*

SILVIA.

D'ou vient donc tant de bruit? Comment, coquin! tu frappes ta maîtresse?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, et si elle ne veut pas croire encore que je l'aime: voyez l'obstination.

SILVIA.

Voilà une belle preuve d'amour, vraiment.

ARLEQUIN.

Demandez à la Signora Spinette si on en peut une meilleure; c'est d'elle que je la tiens.

SILVIA.

Tu lui as enseigné cela, Spinette?

SPINETTE.

Il est vrai que tantôt Trivelin lui a conseillé, comme de ma part, de donner de la jalousie à sa maîtresse pour éprouver son amour. Vous me l'aviez ordonné.

SILVIA.

Ah! je viens de l'éprouver moi-même. Eh bien?

SPINETTE.

Eh bien! il lui en a donné jusqu'à se faire battre.

Digitized by Google

SILVIA.

Quoi ! elle l'a battu, tout de bon ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, et bien battu même, dont je vous remercie.

SPINETTE.

C'est une de vos maximes, et voilà une amante de votre goût.

SILVIA, *se pâmant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! la plaisante étourderie ! Sa bêtise me réjouit. Va, ma pauvre Violette, à cause de cela tu l'auras ; je te le donne : je veux qu'il soit ton mari ; je t'aime à présent de tout mon cœur.

SPINETTE, *bas.*

Bon ! voilà une amitié bien fondée.

SILVIA.

Je t'en demande pardon pour lui, c'est ma faute ; il l'a fait en bonne intention.

ARLEQUIN.

Elle n'en croira rien, encore.

VIOLETTE.

J'ai bien affaire de son intention ; j'ai toujours les coups par-devers moi, à bon compte.

SILVIA.

Je t'en dédommagerai.... Spinette, pour faire leur traité de paix, qu'on les régale tous deux tout-à-l'heure splendidement.

ARLEQUIN.

Splendidement, ah ! la belle parole ! allons, allons, *cara* Violette ; cela nous guérira le dos.

Digitized by Google

SILVIA.

Spinette, dis-moi comment s'est passée entr'eux l'aventure ?

SPINETTE.

Je vous la conterai pendant que vous acheverez de souper. Allez vous remettre à table.

SILVIA.

Signora Rosalba, Signor Pantalon, Signor Lélio, allez toujours devant, je vous suis... (*Ils sortent.*) Restez un moment, Mario.... Et toi aussi, Spinette.

SCENE VIII.

SILVIA, MARIO, SPINETTE.

SILVIA.

MARIO, savez-vous que la Baronne est insupportable ? Elle m'a fait placer, par malheur, auprès d'elle à table, et me presse à tout moment de boire du vin pur, moi qui n'ai jamais bu que de l'eau rougie. Elle m'a forcée d'en boire trois demi-verres, sans eau, qui m'échauffent la tête. Je voudrois voir le repas fini.

MARIO.

Madame, il est aisé d'y faire une pause, du moins. Il n'y a qu'à prier Madame la Baronne de faire commencer la cérémonie de son ordre ; cela servira d'intermede au souper.

SILVIA.

Digitized by Google

SILVIA.

Allez donc l'en prier de ma part, vous me ferez un grand plaisir.

MARIO.

Tout-à-l'heure.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

Qu'est-ce que cet ordre-là, Spinette? Je n'ai pas entendu ce que tu m'en as dit tantôt.

SPINETTE.

C'est un ordre Bachique, dans lequel on ne recevra aucun Chevalier que conjointement avec sa Chevaliere. Ils se choisiront l'un et l'autre, et signeront un acte de leur choix, qui restera chez le Gardien des archives.

SILVIA.

Comment l'appellera-t-on, cet ordre?

SPINETTE.

L'ordre du Thyrse. Vous savez que le Thyrse étoit une espece de lance que les hommes et les femmes portoient autrefois dans les fêtes de Bacchus; et ce Thyrse sera entouré de pampres et de myrtes, symbole d'une double alliance.

SILVIA.

Et que feront ensemble ces Chevaliers et leurs Chevalieres?

Digitized by Google

SPINETTE.

Ils boiront selon les loix de l'ordre. Que voulez-vous donc qu'ils fassent ?

SILVIA.

Oh ! je renonce à l'ordre ; le vin me fait peur.

SPINETTE.

Chacun y boira à sa maniere, ou pur, ou avec autant d'eau qu'il lui plaira ; c'est la premiere loi de l'ordre.

SILVIA.

En ce cas, je veux bien en être. Tu m'as fait ce matin un grand plaisir, en me conseillant de rester ici ; je m'y sens d'une joie extraordinaire. La Baronne et Pantalon à table m'ont donné la plus divertissante comédie que l'on puisse voir. Mario leur a lancé cent traits des plus plaisans.

SILVIA.

N'est-il pas vrai, Madame, qu'il est agréable convive?

SILVIA.

Comment ! sais-tu que quoiqu'Italien, il boit aussi-bien qu'un François ?

SPINETTE.

Et qu'un Allemand même : il a tenu tête à la Baronne ; c'est tout dire.

SILVIA.

Le vin lui augmente l'esprit, sans nuire à sa raison, et lui donne un vermillon qui le rend beau comme un amour. Il m'a charmée à table ; je crains à la fin de le trop aimer.

Digitized by Google

SPINETTE.

Si bien donc que s'il vous pressoit à présent de l'épouser....

SILVIA.

Ah ! je serois perdue.

SPINETTE.

Ecoutez, vous lui avez imposé un terme un peu long, et en secret je vous plains quelquefois l'un et l'autre. Mais qu'y faire ? c'est votre faute; vous l'avez voulu : il n'y a plus de remede....

SILVIA.

Ne pourrois-je pas rapprocher le terme si je voulois ?

SPINETTE.

Non, cela ne dépend plus de vous : je connois le Comte, il voudra observer exactement la loi que vous lui avez prescrite.

SILVIA.

Comme j'ai fait la loi, je puis la défaire, je pense.

SPINETTE.

Il croiroit que vous le feriez pour l'éprouver ; vous n'y gagneriez rien.

SILVIA.

Je n'y gagnerois rien ? oh ! tu te trompes.

SPINETTE.

J'en suis si sûre, que j'y gagerois tout ce que j'ai vaillant.

SILVIA, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! je n'y gagnerois rien : cela seroit plaisant ! Nous verrons cela tantôt par curiosité.

SPINETTE.

Ne vous y obstinez pas, il y auroit de l'injustice.

Digitized by Google

SILVIA.

Où seroit-elle donc, cette injustice ? N'est-il pas obligé de m'obéir ?

SPINETTE.

Vous l'avez réduit à ne le pouvoir plus faire sur ce chapitre.

SILVIA.

Je prétends qu'il suive le dernier ordre que je lui donne.

SPINETTE.

Ne seroit-ce pas mépriser l'ordre précédent ? Il n'en fera rien.

SILVIA.

Je ne crois pas qu'il voulût me mettre en colere.

SPINETTE.

Vous vous y mettriez sans raison. Tantôt vous voulez une chose, tantôt vous ne la voulez plus.

SILVIA.

Je veux qu'il la veuille, quand je la veux.

SPINETTE.

Ne vous échauffez pas inutilement.

SILVIA.

Inutilement ! nous l'allons éprouver tout-à-l'heure.

SPINETTE.

Tenez, il vient déja exécuter ce que vous lui avez ordonné en dernier lieu. Je vois la cérémonie de l'ordre qui commence. Allons nous mettre en rang comme les autres.

Digitized by Google

SCENE X. et derniere.

TOUS LES ACTEURS.

(*Trivelin, Héraut et Greffier de l'Ordre, et Maître des cérémonies dans la fête, s'avance à la tête d'une Troupe de Chevalieres et de Chevaliers qui le suivent deux à deux, couronnés de myrtes et de pampres, et le Thyrse en main. Il les fait ranger des deux côtés du Théatre; et prononce ensuite, à haute voix, la proclamation suivante.*)

TRIVELIN.

DE par très-haute, très-joyeuse, et très-buvante Dame, Madame la Baronne de Migabelle, fondatrice de l'ordre du Thyrse: Il est enjoint à quiconque y aspire, de venir faire la déclaration de son choix, et d'en signer l'acte par-devant moi, Grégoire Trivelin, Greffier et Gardien des archives de l'ordre. Le bureau en sera ouvert entre la poire et le fromage, et se tient au bout de la table où je vais me rendre.

LA BARONNE.

Pantalon, je te choisis pour mon Chevalier, allons signer les premiers... Messieurs et Dames, suivez notre exemple; et qu'un Aspirant et une Aspirante, pendant que nous signerons, chantent les avantages de l'ordre.

L'ASPIRANT ET L'ASPIRANTE, *ensemble.*

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez, buveurs; buvez, amans.

Digitized by Google

L'ASPIRANT.

Le vin soutient l'amour, et ranime ses flammes :
Sans Bacchus il tombe en langueur.

L'ASPIRANTE.

Bacchus seul remplit mal tous les besoins d'un cœur :
Qu'avec l'amour il regne dans nos ames.

ENSEMBLE.

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez, buveurs; buvez, amans.

L'ASPIRANT.

Quand on boit avec sa maîtresse,
Un double plaisir intéresse,
A table, on la croit un ami.
L'illusion augmente la tendresse,
Par l'amitié l'amour est affermi ;
Le moyen de boire à demi,
Quand on boit avec sa maîtresre.

ENSEMBLE.

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez, buveurs; buvez, amans.

(*Les Chevaliers et les Chevalieres, après avoir signé, reviennent à leurs places.*)

SILVIA.

Eh bien ! Mario, vous voilà déja mon Chevalier ? Il me prend envie de vous faire tout d'un tems mon époux.

PANTALON.

Oïbo, faire son époux d'une fille !

MARIO.

Ma Chevaliere, nous parlerons de cela dans deux ans d'ici ; souvenez-vous de tantôt.

Digitized by Google

SILVIA.

Mais si je change d'avis à présent ?

MARIO.

Je ne donne point dans ce panneau-là.

SILVIA.

Quoi ! vous feriez le cruel ?

MARIO.

Vivons amans, et rien de plus.

SILVIA.

Hélas ! Mario, un peu d'hymen !

MARIO.

Je suis perdu si je vous presse, m'avez-vous dit : vous voulez m'éprouver ; mais j'ai un moyen tout prêt pour éluder votre finesse.

SILVIA.

Ah ! voyons ce moyen.

MARIO.

Je n'ai qu'à dire que je suis le Mario que votre tante vous vouloit donner à Venise.

SILVIA.

Ah ! le plaisant moyen ! Plût au Ciel que vous le fussiez ! Ce ne seroit plus ma tante qui vous donneroit à moi ; ce seroit moi-même qui vous aurois choisi de mon propre mouvement, et à trois cents lieues d'elle.

PANTALON.

Comment donc ! est-ce tout de bon ? Elle est imbriaque, je crois.

LA BARONNE.

Silence ! mon Chevalier.

Digitized by Google

MARIO.

Je vous ferai changer de sentiment, vous dis-je,

SILVIA.

Prouvez-moi ce que vous dites, et je vous défie de m'en faire changer.

SPINETTE.

Madame, ne le pressez pas; il le prouveroit peut-être.

SILVIA.

Qu'il fasse donc, et je jure de l'épouser ce soir même.

PANTALON.

Eh mais! je ne comprends rien à cela; la tête lui a tourné.

LA BARONNE.

Te tairas-tu, Chevalier braillard?

MARIO.

Oui, oui, je vous le prouverai; mais à condition que je ne serai de deux ans votre époux.

SILVIA.

Point de conditions, vous m'impatientez; venons au fait.

MARIO.

Ah! vous le voulez absolument? Tenez, voilà déja votre portrait que votre tante m'envoya de Venise à Paris, et que Spinette vous dise le reste.

SPINETTE.

Moi, Monsieur? Madame m'a défendu de lui parler jamais de vous.

SILVIA.

Spinette, je n'entends pas raillerie.

Digitized by Google

SPINETTE.

Puisque vous m'y forcez, eh bien! oui, Madame, c'est lui-même. Mais le voilà reconnu; au lieu de deux ans, il en va demander quatre, par sa chienne de délicatesse.

SILVIA, *d'un air tendre.*

C'est vous, Mario? allez, ne craignez rien; il n'y a qu'un parfait amour qui ait pu vous inspirer tant d'adresse. Il est tems de le récompenser, et je m'y porte de toute mon ame.

MARIO.

Et moi, je me croirois indigne d'un si tendre mouvement, si j'en abusois.

SILVIA.

Ah! c'en est trop. Soyez mon époux tout-à-l'heure, ou ne me voyez jamais.

SPINETTE.

Oh! il est attrapé! Il ne peut plus reculer; car Madame la Baronne vient de vous faire signer tous deux votre contrat de mariage.

SILVIA.

Quoi! l'acte du choix pour entrer dans l'ordre étoit?...

SPINETTE.

Etoit un vrai contrat, vous dis-je; ne savez-vous pas que M. Trivelin est son Tabellion?

SILVIA.

Ah! ma chere parente, venez que je vous embrasse! Il me mettoit au désespoir, ce petit capricieux-là.

Digitized by Google

PANTALON, *en colere.*

Comment donc ! ne serois-je point aussi marié, moi ?

LA BARONNE.

Oui, Pantalon, et avec moi-même. Te voilà, Baron, Baron. Je l'ai bien voulu, je l'ai bien voulu.

PANTALON.

Et ma niece a épousé mon valet de chambre, un laquais revêtu ?

LA BARONNE.

Non, Baron; mais un Capitaine plein de valeur et de mérite, et de plus, mon parent.

PANTALON, *sortant tout en colere.*

Maledetto sia l'ordine e chi la fatto !

LA BARONNE.

Allons, Mesdames, réjouissons-nous; nous avons chacune un mari : cela est bon après souper. Chantons les loix de l'ordre.

(*Les Chevaliers et les Chevalieres chantent tour-à-tour les couplets suivans.*)

LOIX DE L'ORDRE.

UN CHEVALIER.

Dans l'histoire des Amours,
On ne cite que leur mere ;
On n'a su que de nos jours
Que Bacchus étoit leur pere.

Digitized by Google

Amours, rentrez dans vos droits;
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent nos nouvelles loix.

UNE CHEVALIERE.

De son breuvage charmant
Doit-on priver une belle ?
S'il est fait pour son amant,
Il ne l'est pas moins pour elle;
Le tort en est aux Gaulois:
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN CHEVALIER.

Sommes-nous des Musulmans,
Pour en faire la défense?
Sommes-nous des Allemands,
Pour en boire à toute outrance ?
Buvons en libres François:
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UNE CHEVALIERE.

Ici pleine liberté,
Point de séveres grimaces;
Santé, joie et volupté,

Digitized by Google

Que ce soient là nos trois Graces.
Peut-on faire un meilleur choix ?
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN CHEVALIER.

Que ce soit pour vaincre mieux
Qu'un amant s'excite à boire ;
Le vin rend audacieux,
Et prépare la victoire.
Qu'Amour lui devra d'exploits !
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UNE CHEVALIERE.

Pour rendre un amant plus sûr
D'une ardeur vive et fidelle,
Que sa belle boive pur ;
L'eau refroidiroit son zele.
Pour former des nœuds étroits,
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN CHEVALIER.

A table il n'est plus de rang :
Droits du sang, chimeres vaines !

Ce

Digitized by Google

Ce vin fait le même sang
Qui va couler dans nos veines;
Tous buveurs ici sont Rois,
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UNE CHEVALIERE.

Plus de liqueur de Lignon,
D'insipide limonade.
Vive le vieux Bourguignon,
Et son jeune camarade.
Triomphez gai Champenois,
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN CHEVALIER.

Un censeur mal-à-propos
Met les mots à la coupelle;
Que tous les mots soient bons mots,
Quand ils font rire une belle.
Loin d'ici beaux esprits froids,
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN AUTRE CHEVALIER.

Quand quelques contes gaillards
A table voudront paroître,

Digitized by Google

Qu'ils attendent les brouillards
Qu'au dessert on y voit naître ;
Ils sont bons là quelquefois.
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent nos nouvelles loix.

(Les Chevaliers et les Chevalieres dansent.)

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

